1. Introduction

1.1. CONTEXTE DES RECHERCHES

Suite à ses enquêtes sur la céramique actuelle du Delta intérieur du Niger, le Département d'anthropologie et d'écologie de l'Université de Genève (aujourd'hui Unité d'anthropologie du Département de génétique et évolution), a orienté ses recherches sur le Pays Dogon. L'ethnologie, l'archéologie et l'histoire de cette région, enregistrée par l'UNESCO patrimoine mondial de l'humanité, présentent en effet encore de nombreuses zones d'ombres.

Sur le plan intensif, la MAESAO (Mission archéologique et ethnoarchéologique suisse en Afrique de l'Ouest) étudie actuellement – sous la direction d'Éric Huysecom et en collaboration avec des équipes suisses (Genève, Fribourg), françaises (Paris, Caen, Rouen), allemande (Francfort) et britannique (Oxford, Cambridge) - une séquence géologique et archéologique du Pléistocène et de l'Holocène sur le site d'Ounjougou, situé sur le plateau de Bandiagara en bordure du Yamé, le principal cours d'eau drainant le Plateau (projet FNRS-FSLA intitulé « Paléoenvironnement et peuplement humain en Afrique de l'Ouest ». Un volet, pris en charge par Anne Mayor, vise à faire le lien entre les traditions céramiques actuelles, l'histoire orale du peuplement dogon et les horizons archéologiques les plus récents de la région, riches en céramiques (HUYSECOM, MAYOR & ROBERT 1998). Les objectifs de ce projet ont été étendus à une large zone du Plateau, aux massifs dunaires du pied de la Falaise et à certains petits massifs rocheux de la plaine du Séno (rapports des travaux de la MAESAO en fin de bibliographie). Les travaux de terrain sont aujourd'hui suspendus du fait de la situation de guerre régnant dans la région.

Sur le plan extensif, Alain Gallay s'est proposé de compléter l'image, très partielle, des traditions céramiques actuelles de l'ensemble du Pays dogon. Ce volet se veut le prolongement, sur un autre terrain, des enquêtes effectuées dans le Delta intérieur du Niger entre 1988 et 1993. Il concerne un domaine largement méconnu, sur lequel les chercheurs du Département d'anthropologie et d'écologie n'avaient travaillé que sporadiquement en 1964 (participation Gallay aux missions hollandaises dans la Falaise de Bandiagara), en 1976 (mission Sarnyéré, GALLAY 1981), enfin en 1991-92 et 1995 (mission MESAO, devenue depuis lors MAESAO, GALLAY, HUYSECOM & MAYOR 1998).

Ces recherches se sont déroulées en étroite collaboration avec l'Institut des sciences humaines de Bamako et avec l'Université de Bamako.

1.2. CONTEXTE THÉORIQUE

Comme dans le programme du Delta intérieur du Niger, l'objectif du nouveau programme est centré sur les relations que l'on peut établir entre les variations de la culture matérielle, en l'occurrence la céramique, et la structure des peuplements. Nous développerons dans ce chapitre quelques réflexions théoriques fondant ces recherches. Ce chapitre est tiré d'une version développée d'une communication présentée au colloque de Paris organisé en 1999 par Bruno Martinelli, et intitulé « Style et expressions stylistiques : approches ethnologiques » (GALLAY 2005). Ce texte, conçut dans le cadre des enquêtes effectuées dans le Delta intérieur du Niger, s'applique, avec quelques aménagements, largement au Pays dogon.

Céramique, style, ethnie

L'histoire des peuplements humains constitue, toutes régions et périodes confondues, l'un des enjeux majeurs de l'archéologie. On peut néanmoins se poser la question de savoir si l'analyse des vestiges matériels des populations pré- et protohistoriques permet d'atteindre cet objectif. Le survol de la littérature (DEMOULE 2005) montre que l'approche empirique de cette question aboutit souvent à des impasses, faute d'une bonne compréhension de cette question au niveau sociologique et ethnologique, une situation qui incite aujourd'hui beaucoup d'archéologues à renoncer à ce type de problématique. Afin de faire progresser cette question, nous nous sommes tourné vers une approche ethnoarchéologique en mettant sur pied une série d'enquêtes sur les traditions céramiques du Delta intérieur du Niger, puis du Pays dogon au Mali. L'originalité du projet tient en cinq points.

1. Les recherches se sont exclusivement intéressées aux productions céramiques, un matériau abondamment représenté dans les sites archéologiques de la région (GALLAY 2003b, 2007c).

2. La zone prospectée est particulièrement étendue puisqu'elle englobe pour les deux projets l'ensemble de la Boucle du Niger : Delta intérieur, Plateau de Bandiagara, plaine du Séno et Gourma-des-Monts jusqu'au massif du Hombori.

3. L'approche du terrain a été conçue de façon à récolter des données chiffrées susceptibles de traitements statistiques sur un nombre limité de paramètres jugés significatifs.

4. Les recherches ont combiné des enquêtes ethnographiques dans les villages actuels et des fouilles archéologiques destinées à tester la fiabilité des modèles proposés. Ces dernières ont porté sur l'ancienne capitale de l'Empire peul du Maasina, créée de toutes pièces en 1820, et abandonnée en 1864, ainsi que sur le camp provisoire établi entre 1818 et 1820 par Sékou Ahmadou, pendant la construction de la ville (GALLAY, HUYSECOM *et al.* 1990 ; MAYOR 1997) et dans l'abri sous roche de Dagandouloun sur le Plateau (MAYOR 2003a, 2011a). Elle se sont poursuivies jusqu'à de jour en Pays dogon, notamment avec les fouilles du tell de Sadia au pied de la Falaise (projet Ounjougou, HUYSECOM, MAYOR, OZAINNE *et al.* 2010).

5. Nous avons mené parallèlement une réflexion théorique sur une démarche ethnoarchéologique inspirée des sciences de la nature (GALLAY 1986, 1989, 1990b, 1991a et b, 1991-92, 1992, 1995, 1998, 2000a, 2002, 2011b, 2012a, 2013c) qui a été relayée par Anne Mayor (MAYOR 2003b, 2005, 2006a et b, 2010a, b et d, 2011a et b) dans le domaine proprement africain.

Nous nous proposons ici de situer ces travaux dans un cadre de réflexion général situant les différents enjeux et les différents problèmes liés à une approche ethnoarchéologique des peuplements anciens. Cet essai abordera à la fois les hypothèses construites dans le cadre de l'ethnologie et touchant aux notions d'ethnie, de style et d'identité, les références obtenues dans le domaine ethnoarchéologique et la question de l'application des modèles proposés au domaine archéologique local, en l'occurrence les civilisations proto-urbaines précoloniales de la bande sahélienne de l'Afrique (***Fig. 1.1***).

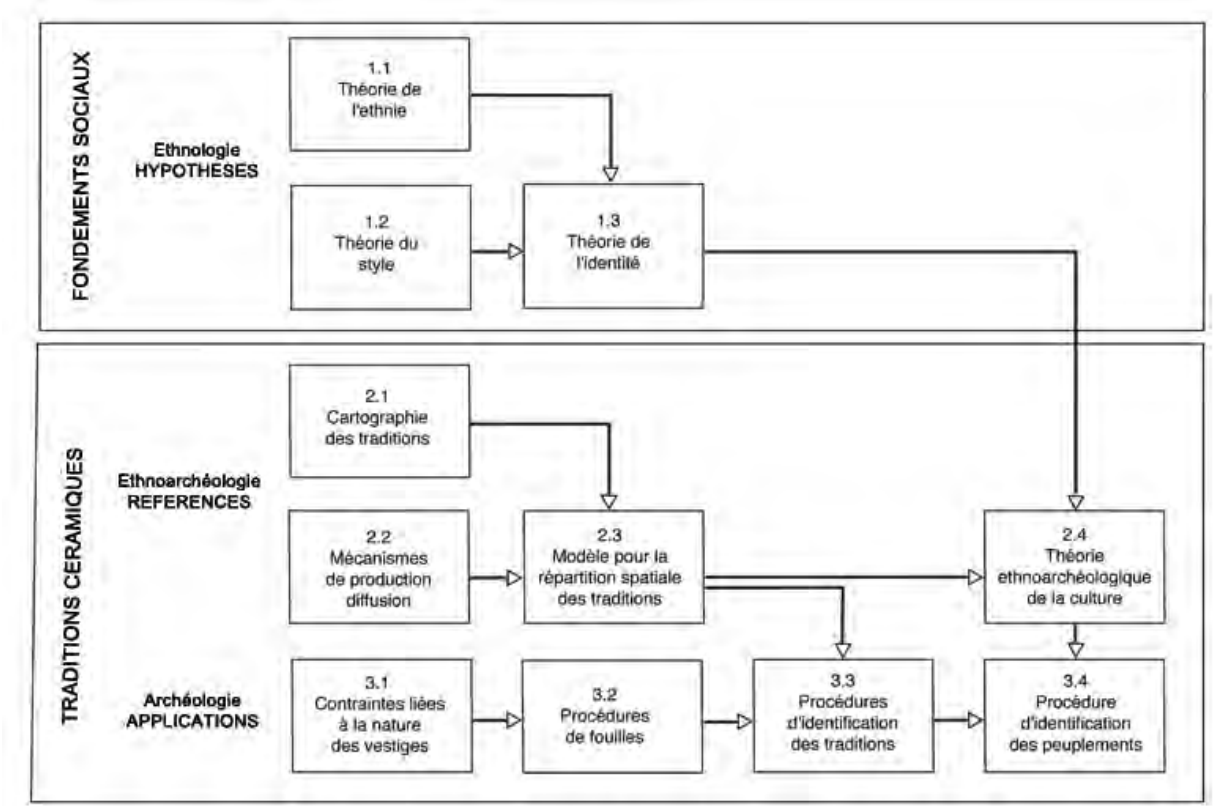


Fig. 1.1. *Composantes logiques d'une analyse ethnoarchéologique des peuplements anciens fondée sur l'étude des traditions céramiques.*

Théorie de l'ethnie

La présence de groupements de populations pouvant être qualifiés d'ethnies est aujourd'hui fortement contestée pour ce qui concerne l'Afrique. On ne reviendra pas ici sur ce sujet que nous avons succinctement abordé dans un précédent article (GALLAY 1992). Rappelons simplement que les critiques formulées en son temps, notamment par AMSELLE (1985) et BAZIN (1985), portaient essentiellement sur trois points :

- Le concept d'ethnie tend à figer la réalité sociale et à négliger les processus historiques et la malléabilité des appartenances sociales.

- Les réseaux de relations liant les communautés entre elles au sein des États sont plus importants pour comprendre le fonctionnement des sociétés.

- Les dénominations ethniques utilisées appartiennent à des cadres classificatoires imposés de l'extérieur par le voyageur européen, l'administrateur colonial ou l'ethnologue; elles rendent avant tout compte des propres subjectivités de ces derniers.

Ces mêmes auteurs nuancent néanmoins aujourd'hui leurs positions en insistant notamment sur l'importance des facteurs historiques et des mécanismes de recompositions :

« *Il s'agit moins de savoir si les classifications ethniques étaient purement arbitraires et si les catégories sociales en général relevaient d'un pur constructivisme. A notre sens, il s'agit moins de savoir si l'ethnie existe ou n'existe pas que d'observer les conditions de son émergence, de son épanouissement et de sa disparition.* » (AMSELLE 1997 : 9)

Notre position quant à cette question tient en trois points :

1. Quelle que soit la réalité du concept d'ethnie et son origine (précoloniale ou coloniale), on constate empiriquement que nos interlocuteurs se réclament tous d'appartenances sociales ou ethniques, c'est-à-dire de groupements perçus comme distincts et jouant un rôle certain dans la structuration des relations sociales. Il nous semble donc tout de même possible de se référer à ces dénominations pour aborder (dans un premier temps tout au moins) la question de la structuration des peuplements humains. Du point de vue subjectiviste et interactionniste la communauté ethnique est un groupe humain lié par la croyance subjective en l'existence réelle de ce groupe, croyance se construisant sur la base d'un sentiment d'appartenance en opposition ou en relation avec d'autres groupes ethniques voisins (WEBER 1956 ; BARTH 1969). Cette situation ne s'oppose pourtant pas à une analyse du phénomène en termes plus objectifs.

2. Les ethnologues qui ont abordé la question de la structuration ethnique des sociétés sahéliennes se sont contentés de rendre compte de l'idéologie souvent mouvante des populations étudiées. Cette approche ne peut constituer qu'une première étape de l'analyse du phénomène. Il convient en effet de réfléchir à un discours permettant une véritable dissociation du sujet (l'observateur) et de l'objet (les populations observées). Cette question dépasse largement la question ethnique car elle concerne le problème beaucoup plus général de la place du discours des acteurs dans nos constructions scientifiques (GALLAY 2011b, 2012a).

3. L'histoire de ces groupements est d'une extrême complexité et ne correspond jamais à des ensembles homogènes possédant de longues durées d'existence. On doit donc démêler les fils de cette histoire.

Identité de l'ethnie

Trois phénomènes caractérisent l'organisation socio-économique des sociétés sahéliennes: la présence d'une stratification sociale interne, la multiplicité des ethnies se partageant le même territoire et un certain degré de recouvrement entre spécialisations techno-économiques et partitions sociales.

Les sociétés sont stratifiées en unités à tendance endogame comprenant les agriculteurs nobles, un nombre variable de classes artisanales ou "castes" (forgerons, tisserands, ouvriers du bois, bijoutiers, griots, etc.) et les anciens esclaves. De multiples subdivisions internes peuvent exister, variables selon les ethnies. La poterie est généralement fabriquée par des femmes de castes (forgerons ou tisserands notamment), mais peuvent, dans certain cas, notamment dans les groupes marginaux (par rapport aux développements urbains du Delta) comme chez certains Dogon, être fabriquées par toutes les femmes, ou même tous les hommes.

Plusieurs groupes ethniques peuvent se partager un même territoire en fonction de leurs spécialisations économiques. A l'opposition agriculteurs-éleveurs du Pays dogon et des marges deltaïques s'ajoute l'opposition agriculteur-pêcheurs-éleveurs des zones deltaïques.

Il existe de larges superpositions entre groupements ethniques, partitions sociales, spécialisations techniques, spécialisations économiques au sein d'une structure dans laquelle l'organisation techno-économique de la société semble jouer un rôle déterminant.

L'archéologue Roderick McIntosh a largement développé dans ses travaux cette question en mettant en avant le concept d'hétérarchie soulignant les liens organiques de coopération techniques et économiques soudant harmonieusement les divers groupes humains (MCINTOSH 1993, 1998, 2005). Cette vue intéressante fait néanmoins quelque peu l'impasse sur le

caractère stratifié des sociétés ouest-africaines précoloniales et les conflits fréquents générés par ce type de structure (GALLAY 2011a, 2013a).

Le modèle présenté est applicable selon nous à l'ensemble des populations de la Boucle du Niger. Il est basé sur nos enquêtes de terrain ainsi que sur les travaux de Fay de l'ORSTOM (FAY 1995, 1997) dans le Delta intérieur et de BOUJU (1995) de l'Université d'Aix-en-Provence chez les Dogon (***Fig. 1.2.***). Il est possible de distinguer plusieurs niveaux de définition de l'ethnie et/ou de la caste, qui délimite des sphères démographiquement de plus en plus restreintes jusqu'au noyau central le plus dur, que l'on peut considérer comme le "coeur de l'ethnie". La structure dégagée permet d'opposer des assignations ethniques (spécialisations économiques, maîtrises, habitus, langues, patronymes fondés sur l'ascendance) et des territoires politiques définissant des sphères d'activités. Les sphères matrimoniales s'intègrent aux deux systèmes et assurent ainsi l'articulation spatiale, temporelle et fonctionnelle de ces derniers. Le modèle se présente comme un ensemble évoluant constamment dans le temps. Alors que les travaux anciens insistent constamment sur la perte des unités anciennes et les hétérogénéités actuelles, nous devons appréhender l'ethnie en tant que processus continu de formation générant une homogénéité projetée dans le futur (LEROI-GOURHAN 1945).

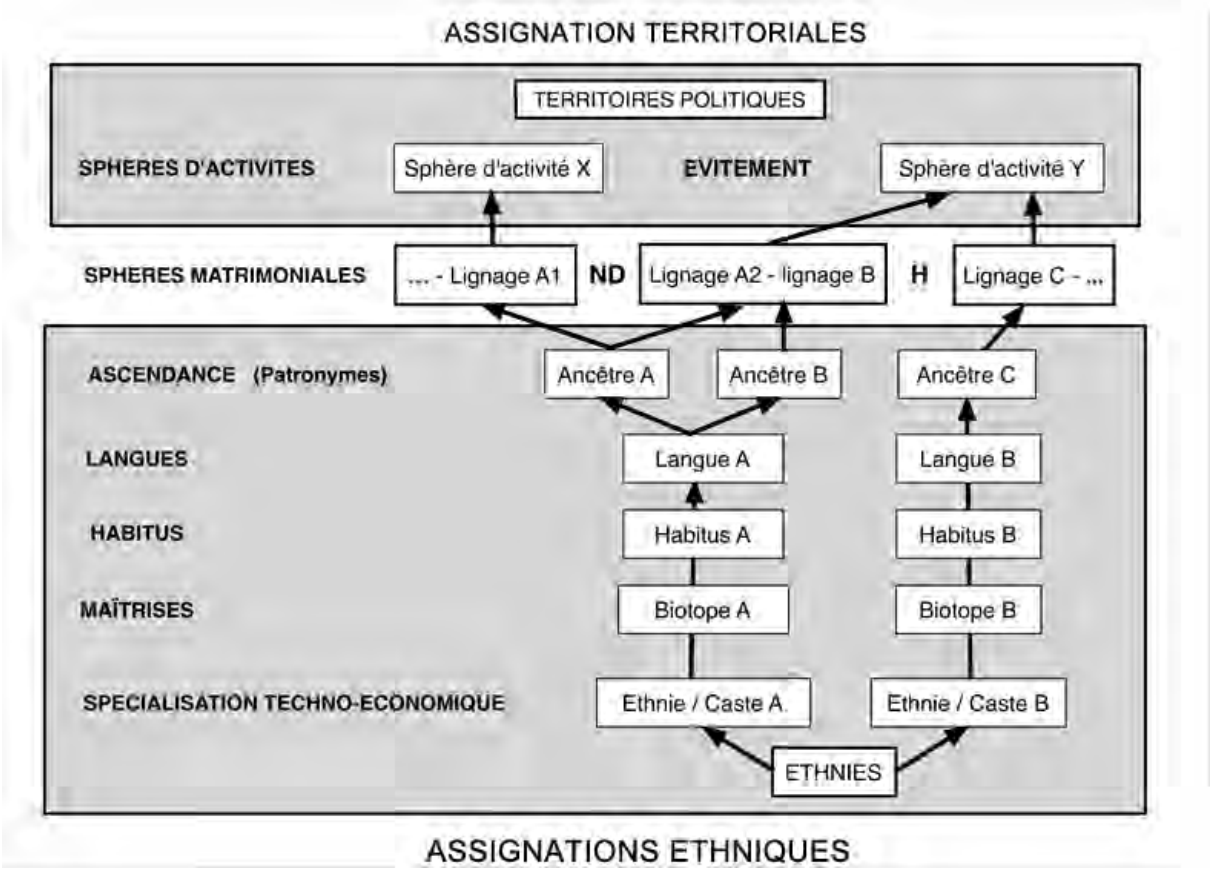


Fig. 1.2. *Modèle des composantes d'une analyse socio-économique d'une population de la boucle du Niger et relations entre assignations ethniques et assignations territoriales.*

ASSIGNATIONS ETHNIQUES

Spécialisation technique et/ou économique

L'ethnie est d'abord définie par le travail, et notamment par ses activités productrices (activités, savoirs techniques, savoirs rituels). En ce sens, la classe artisanale ou la caste peut être considérée comme un équivalent de l'ethnie. Les ethnies, et les castes, sont, en principe, et largement en pratique, endogames. Les enfants résultants de mésalliances sont jugés comme les « enfants de l'âne et du cheval », une position qui n'est pas sans relation avec le succès du terme « race » utilisé en Afrique de l'Ouest pour désigner l'ethnie. La pluriactivité apparaît ainsi dans le discours comme une hybridation de l'ethnie qui ne devrait se reproduire qu'en elle-même. Les conduites ethniquement aberrantes sont interprétées, voir revendiquées, comme le signe d'une impureté génétique. Cette situation montre à quel point il est nécessaire de se dégager des discours idéologiques, locaux ou européens, pour atteindre une réalité factuelle plus solide.

En Pays dogon, la première unité dont se réclament les gens est le terme Dogon qui englobe des communautés pourtant linguistiquement distinctes. Ce nom est revendiqué par tous et reconnus par les autres ethnies, mais a, objectivement, des contenus divers dont il s'agit d'analyser les structures. Il s'oppose localement à trois autres groupes partageant leur territoire : les Saman, les Janage et les Yélin.

Les Saman, de nom Kansaye, qui résident aujourd'hui à Kani Gogouna sur le Plateau constituent un groupe étranger, originaire de Djenné, qui se réfère à un ordre socio-politique étatique distinct de l'ordre dogon. Ce dernier, en effet, « s'intègre dans le monde dogon sur le mode de l'alliance, en instituant une parenté utérine avec les « maîtres de la terre » et en établissant une coopération fondée sur le commerce et l'échange monétisé » (HOLDER 1998 : 74).

Les Janage, de nom Taraore (GALLAIS 1968 : 110 ; MOINE 1998) sont les « Saman de l'eau » qui se sont installés au nord-ouest du Plateau au XVIII^{e} s.. Ils ont le même lignage d'origine que les Kansaye du Waduba.

Les Yélin constituent une petite société vivant dans quelques villages du Plateau et de la Plaine. Ils sont spécialisés dans la teinture à l'indigo et le commerce de pagnes (HOLDER 1998 : 81, 2001 : 129).

La société dogon constitue un ensemble hiérarchisé comprenant plusieurs catégories socio-professionnelles. A côté des agriculteurs dogon, nous trouvons deux autres catégories de personnes : les gens de castes et les esclaves. La position de ces deux groupes par rapport aux agriculteurs reste ambiguë puisqu'ils se situent à la fois « au dehors » de la société dogon sur le plan des affirmations identitaires, et « au dedans » puisqu'ils sont totalement intégrés au fonctionnement interne de cette même société.

De l'avis de plusieurs anthropologues il n'y a pas lieu de rejeter le terme de « caste » pour désigner certaines catégories socio-professionnelles de l'Afrique de l'Ouest (DIOP 1981, TAMARI 1991, 1997 ; BERIDOGO 2007 ; Testart, communication personnelle). Récemment TAMARI (2012), reprenant la question au niveau de l'ensemble de l'Afrique, préfère néanmoins le terme plus descriptif et neutre de « groupes de spécialistes endogames ».

Les gens de caste se répartissent en quatre groupes d'artisans : les forgerons, les griots/artisans du cuir, les tanneurs/teinturiers et les fabricants de plats en bois. Les forgerons travaillent à la fois le fer et le bois, moins souvent les alliages à base de cuivre. Leurs épouses sont très souvent des potières et pratiquent également aujourd'hui le tressage des cheveux. Nous pourrons donc à l'avenir parler des castes des Jèmè yélin, des Jèmè irin et des Jèmè na pour désigner certains « groupes » de forgerons associés aux Dogon.

Les griots/artisans du cuir, appelés Gon (GRANIER-DUERMAËL 2003), ont un rôle de généalogistes. Ils sont souvent également cordonniers et spécialisés dans l'équipement et la parure des chevaux. Leurs épouses réparent les calebasses et tressent les cheveux. Les tanneurs/teinturiers, appelés Jan, s'occupent du travail du cuir. Les Sagin sont des fabricants de plats en bois que leurs femmes gravent et décorent. Artisans itinérants, ils parlent le plus souvent peul.

Maîtrise (relation au milieu)

Les grandes ethnies sont désignées par secteurs (herbe, eau, terre) et par sous-secteurs (fleuve, plaine inondable). Les maîtrises sont instituées de façon oppositionnelle et peuvent varier de région à région. La maîtrise est une capacité rituelle résultant d'une relation substantielle établie entre l'ethnie et un milieu naturel particulier. Cette relation se manifeste à travers l'amour porté par l'élément à l'ethnie, à travers le choix d'un élément par l'ethnie. Il s'agit d'applications taxinomiques concrètes nées des contingences d'une histoire qui ne retient que les relations réussies (possibilité de perdre son identité, de ne plus se marier avec son groupe d'origine, mais de se marier avec le groupe d'accueil). Toute nouvelle appropriation lignagère sur une maîtrise relève soit de l'alliance matrimoniale, soit de l'arbitraire du pouvoir.

En Pays dogon, l'histoire de la fondation des villages est au cœur de l'instauration des diverses maîtrises. La famille, qui, la première, fonde un village instaure des liens privilégiés et quasi mystiques avec la terre qu'il va désormais cultiver. Le lien sera le fondement de la prééminence politique de la famille fondatrice sur les familles qui rejoindront par la suite le village. Ces liens privilégiés avec les terroirs sont à la base de diverses institutions qui se développent parallèlement aux chefferies villageoises. Nous pensons au Hogon, chef spirituel et religieux, étendant sa juridiction sur un territoire plus ou moins grand ou aux confédérations militaires tomo réunissant les villages partageant un même territoire de chasse (JOLLY 1995, 1998-1999).

Habitus

La notion d'"habitus" mêle des caractéristiques culturelles comme l'habillement ou les préférences alimentaires et des types de comportements, ainsi que des particularités physiques telle que le teint plus ou moins foncé, d'où le succès du terme ambigu de "race" hérité des préjugés coloniaux du XIX^{e} s. L'habitus est pris ici comme équivalent des composantes stylistiques d'une société, les critères d'ordre biologique étant considérés comme peu caractéristiques et de ce fait, écartés.

Avant l'envahissement des marchés par des vêtements d'origine européenne, les Dogon se distinguaient des autres populations par un habillement particulier de cotonnades teintes, pantalons, tuniques et bonnets bruns pour les hommes, pagnes indigo pour les femmes. Ce costume pourrait néanmoins avoir une origine récente si l'on en croit certaines cartes postales de l'époque coloniale. L'habitat pourrait également fournir un certain nombre de caractéristiques identitaires qui n'ont jamais été étudiées dans cette optique à l'échelle de l'ensemble du Pays dogon. Le présent ouvrage se penche sur cette question pour ce qui touche la poterie.

Langue

Il est possible d'établir, en première approximation, une certaine équivalence entre langue et ethnie. Nous savons néanmoins que cette concordance est loin d'être complète. Des fractions entières de groupes ethniques peuvent être amenées à changer de langue ou, inversement, à revendiquer une autre appartenance ethnique tout en conservant leur langue originelle. La pratique quasi systématique du bilinguisme, ou même du multilinguisme, probablement

surestimée, contribue encore à obscurcir la réalité, car il n'est pas toujours facile d'identifier quelle est la langue la plus usuelle et/ou celle qui peut être considérée comme originelle (ce qui n'est pas obligatoirement la même chose).

Pour le Pays dogon, nous renvoyons ici au chapitre consacré aux langues dogon.

Ascendance généalogique

L'ascendance généalogique, généralement patrilinéaire, faisant intervenir une certaine profondeur historique au-delà de laquelle les événements réels sont relayés par des mythes d'origine. Cette histoire permet souvent de délimiter des sphères d'endogamie. Elle est aussi à la base de la définition de certaines maîtrises sanctionnant des liens surnaturels liant les premiers occupants d'une région aux niches écologiques exploitées sur le plan économique. Les désignations fondées sur les liens généalogiques recoupent les désignations socio-professionnelles fondant la hiérarchisation de la société.

Le terme de patronyme est utilisé pour désigner l'ensemble des personnes se réclamant d'un même nom de famille, étant entendu que l'ensemble ainsi défini ne regroupe pas obligatoirement des personnes réellement apparentées. La notion de patronyme correspond à une réalité exprimée sur le terrain, entre autres par le terme de *diamou* dans la langue bambara. En règle générale, chaque groupe ethnique possède une série de patronymes propres. Cependant, il peut arriver qu'un même nom patronymique se rencontre dans diverses ethnies et désigne des gens de conditions parfois très différentes. Les esclaves perdent d'office leur patronyme au profit de celui de leur maître. S'ils sont affranchis, ils peuvent adopter un autre patronyme, choisi parmi les plus répandus. Les forgerons adoptent également fréquemment les patronymes de leurs maîtres. Telle caste peut ainsi englober des lignages d'origines distinctes, des lignages se référant à un ou plusieurs ancêtres inconnus, ou des lignages ayant changé de nom au cours de leur histoire.

La transmission des appartenances claniques (patronymes) et des appartenances de caste suit la filiation patrilinéaire. Le passage d'un clan ou d'une affiliation de caste à une autre affiliation relève de mécanismes particuliers qui ont été abordées ailleurs (GALLAY 2000b).

En Pays dogon, l'ascendance généalogique, réelle ou fictive, permet de définir un certain nombre d'ensembles emboîtés : la tribu, le clan, le lignage et la famille étendue.

1. Immédiatement au-dessous de l'entité « Dogon » doit se situer certains groupements fondés sur une origine et une histoire commune et probablement sur une certaine unité linguistique dont on devine aujourd'hui à peine la complexité. Les tribus mentionnées au niveau hiérarchiques suivant ne correspondent en effet qu'à une fraction du monde dogon dont on situe l'origine entre le XII^{e} et le XV^{e} s. dans le village de Kani na.

2. Les quatre tribus Arou, Jon, Ono et Domno réunissent tous les descendants de ces quatre grands ancêtres établis à Kani na à la suite de leur migration du Mandé. Chaque tribu comprend plusieurs clans et possède un parcours de dispersion qui lui est propre.

3. Le clan, sanctionné par un patronyme, réunit les lignages descendant d'un même ancêtre mythique ou *binu*. Le binu est un « ancêtre » qui, après la mort, est revenu chez les vivants pour protéger et unir ses descendants. Ce revenant apparaît sous la forme d'un génie d'eau, d'un génie chtonien ou d'un animal sauvage, qui deviendra généralement l'interdit du clan. Spatialement le clan peut s'étendre à plusieurs villages. L'appartenance au clan s'inscrit au niveau d'un territoire où le clan est maître de la terre (BOUJU 1984 : 34). L'insertion historique du clan se traduit par la présence d'un autel *gin'na*, érigé dans le village d'origine du clan qui abrite le chef de la communauté. Ce niveau hiérarchique se réfère généralement à un ancêtre mythique.

4. Au sein d'un même clan, nous trouvons plusieurs lignages de même patronyme descendant en lignée patrilinéaire d'un même ancêtre réel. Le chef d'un lignage ou d'un segment de lignage est toujours l'aîné de sa communauté. La transmission de la chefferie suit en effet la règle de séniorité. Le successeur d'un chef décédé est l'homme vivant le plus âgé du lignage ; il peut donc être un fils, un frère ou eu neveu. Le chef de lignage est responsable du culte des ancêtres, de l'exécution des rites lignagers, de la conservation de l'histoire familiale et de l'attribution des terres du lignage aux familles. Ce niveau hiérarchique se réfère donc généralement à un ancêtre connu, relié à la génération actuelle par des généalogies plus ou moins bien connues englobant un nombre variable de générations (***Fig. 1.3, 1.4***).

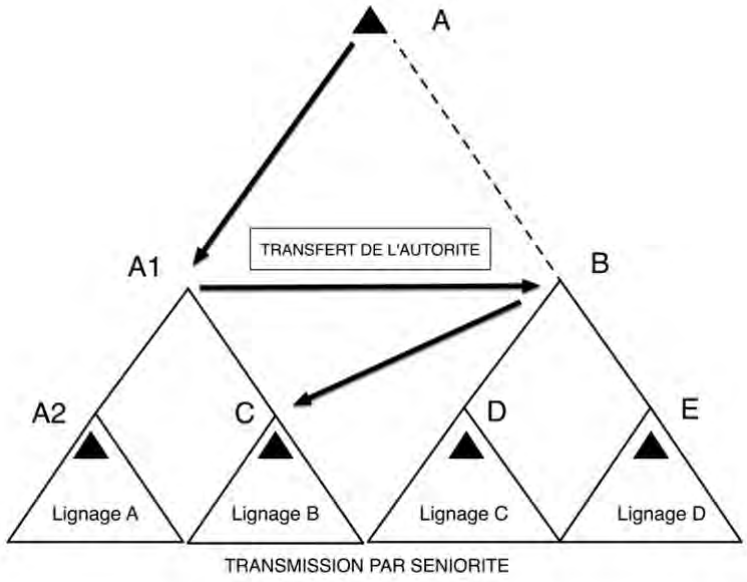


Fig. 1.3. *Transmission de la chefferie par ordre de séniorité. Modèle général.*

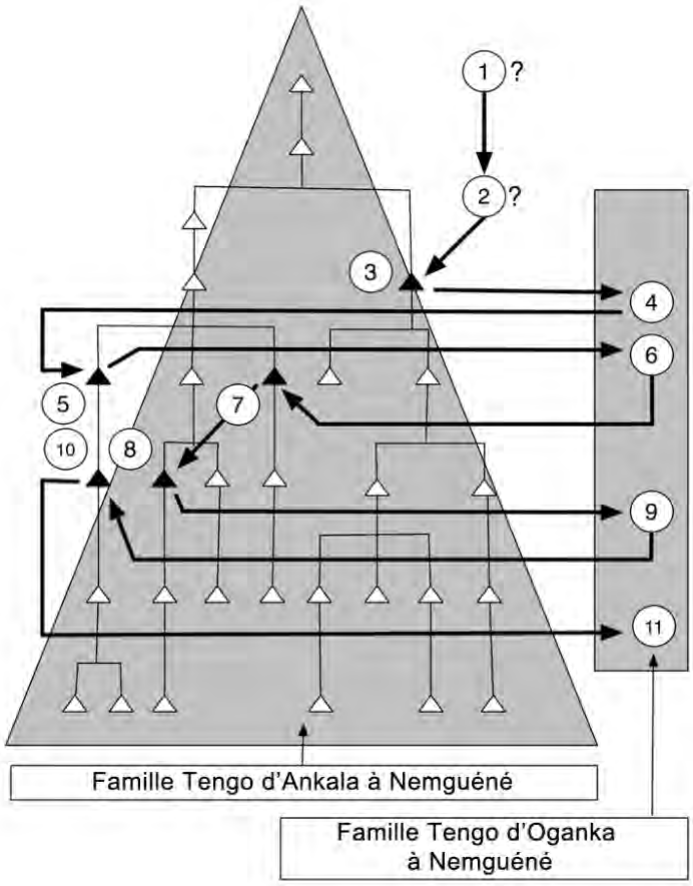


Fig. 1.4. *Transmission de la chefferie par ordre de séniorité. La famille Tengo du Sarnyéré.*

5. L'unité de base est la famille étendue, *tire togu*. Il s'agit de la famille patriarcale ou famille étendue, composée d'un ensemble de personnes appartenant aux mêmes liens sanguins (grand père, grand mère, père, mère, enfants, frères et sœur) ou d'union (mari et femmes) (PAULME 1941 : 62-65), et habitant souvent ensemble dans la même concession. Elle peut se confondre avec l'unité de production-consommation, *manan*, dirigée par le chef de famille qui englobe tous les proches parents et amis intimes qui mangent et parfois habitent ensembles.

Le patronyme peut ainsi se référer à des niveaux hiérarchiques différents puisqu'il peut désigner soit le clan (niveau 3), soit le lignage (niveau 4), soit enfin la famille étendue (niveau 5).

ASSIGNATIONS TERRITORIALES

Un certain nombre de règles fixent les conditions de collaboration et de coexistence entre les unités précédentes ; ces dernières constituent les fondements de la structure spatiale du peuplement.

Sphère d'endogamie

Comme c'est souvent le cas dans les sociétés traditionnelles, les rapports de parenté peuvent fonctionner de l'intérieur comme des rapports sociaux de production (GODELIER 1989). Les sphères d'endogamie forment donc la base du peuplement et assurent l'articulation entre le social et le territorial.

1. Le pacte *hoolare* (selon le terme peul) fixe les conditions d'articulation, de coexistence et de collaboration de deux groupes différents occupant et se partageant les diverses niches écologiques d'un même territoire. Il s'agit d'une convention d'articulation qui accompagne un engagement mutuel formalisé concrétisant une complémentarité techno-économique, une aide militaire possible, une convention de non-agression éventuellement assortie de services. Cette convention n'exclut ni les rapports de force, ni l'existence de rapports de dominance. L'*hoolare* fixe les prérogatives "productrices" et établit des relations de confiance concernant des spécialisations professionnelles, des droits sur des territoires et des prestations respectives. Le mariage entre des partenaires d'un *hoolare* est ressenti comme un inceste.

2. Le pacte *ndeworu* institutionnalise une dissociation spatiale entre les descendants d'un même ancêtre entre lesquels "le sang a coulé" à propos de certaines maîtrises. L'évitement est de règle en ce qui concerne les territoires supportant des activités identiques ou complémentaires. Dans le *ndeworu* majeur tout intermariage est impossible. La dissociation spatiale s'accompagne d'une interdiction sexuelle et matrimoniale.

Ce niveau est le plus facile à cerner car il est objectivement atteignable pour peu que l'on recueille des données statistiques suffisantes sur les intermariages réels.

En Pays dogon, nous pouvons distinguer deux types de comportement endogamiques.

1. Le premier concerne l'endogamie caractérisant les castes les unes par rapports aux autres ainsi que les agriculteurs par rapport aux castes. Les barrières endogamiques se rapportant aux diverses castes entre elles ou entre castes et agriculteurs sont clairement attestées et pratiquement imperméables. Il existe par contre des possibilités d'intermariages entre clans d'une même caste.

2. Le second concerne les divers clans présents chez les agriculteurs. La situation est ici beaucoup plus fluide et doit faire l'objet d'études particulières. Les enquêtes menées auprès des potières de tradition A, femmes d'agriculteurs, semblent montrer que les frontières linguistiques jouent ici un rôle prépondérant alors que les barrières patronymiques sont quasi inexistantes.

Sphères d'activité

L'ensemble des données précédentes se concrétise dans un partage des spécialisations techno-économiques et des zones d'activités et s'inscrit dans la résolution d'une situation de rivalité généralisée qui semble très éloignée des principes de l'hétérarchie. La sphère d'activité sera définie ici par rapport aux activités productrices alimentaires des populations, soit par rapport aux terroirs occupés, sinon exploités. Ce concept a également une connotation linguistique (présence d'un ou de plusieurs parlers particuliers) et politique. Il laisse par contre de côté la question des groupes d'artisans socialement liés aux agriculteurs, éleveurs et pêcheurs.

Dans cette optique, qui précise et modifie quelque peu le modèle présenté par Fay. Le terroir (équivalent à la sphère d'activité) correspond à une zone géographique définie sur la base d'une occupation par un ou plusieurs groupes sociaux particuliers. Cette zone géographique n'est donc pas homogène. Elle peut présenter plusieurs écosystèmes (prairies, terres cultivées, cours d'eau etc.) exploités par des groupes distincts, agriculteurs, éleveurs, pêcheurs. Elle peut réunir également des groupes sociaux différents, paysans nobles, artisans castés ou esclaves, qui participent tous aux activités productrices.

Ces données sont indispensables pour préciser les mécanismes de production et de diffusion des traditions céramiques.

En Pays dogon, deux notions enrichissent le concept de sphère d'activité.

1. le territoire, nommé *yayyé,* représente l'espace géographique détenu par le premier arrivant. Il est donc lié à la première phase de peuplement d'une famille ou d'un clan. Ses propriétaires, représentés par « un maître des terres » sont responsables de cet espace. Le *yayyé* recouvre plus une dimension religieuse et d'inscription dans un espace qu'une dimension économique.

2. Chaque village est en outre propriétaire d'un domaine cultivable nommé *sala*, partagé entre les différentes *gin'na*. Le *sala* est l'espace économique des villageois.

A titre d'exemple, nous résumerons ici les paramètres de la sphère d'activité des villages du Sarnyéré. L'isolement du massif permet, mieux que dans des situations plus complexes, de bien mettre en évidence les diverses composantes de cette notion (GALLAY 1981). La situation décrite est celle observée en 1976 ; la région a subi depuis lors de profonds changements avec la migration de la plus grande partie de la population en plaine.

La base de l'économie des quatre villages de cette montagne du Gourma-des-Mont occupée par des Dogon de parler toro tegu était fondée dans les années 70 sur la culture du mil et du sorgho. L'élevage concerne essentiellement des chèvres et des poules, tandis que les bovidés et les ânes sont rares. Sur le plan technologique les Dogon sont pratiquement autonomes sauf en ce qui concerne l'approvisionnement en coton et le travail du fer. Sur le plan des échanges, les villageois produisent un léger excédent de mil qui leur permet de pratiquer certains échanges avec l'extérieur. Le volume de ces derniers reste pourtant extrêmement peu développé. Les échanges sont généralement directs ; la monnaie malienne joue un rôle limité, les quelques réserves disponibles étant réservées à l'impôt. Les principales denrées et matières premières acquises à l'extérieur sont les suivantes :

- Fer et autres métaux. Les Dogon ne fondent plus le fer et n'ont plus de forgerons locaux. Le travail du métal et du bois est assumé saisonnièrement par des forgerons itinérants.

- Viande et lait. De la viande et du lait sont acquis auprès des Peul.

- Sel et sucre. Le commerce du sel s'inscrit dans le cadre du circuit du sel saharien transitant par Mopti. Le rôle du sucre est plus limité. Sel et sucre sont acquis sur les marchés ou auprès de marchands ambulants.

- Tabac et cola. Une partie du tabac consommé provient de plantations locales. Ce tabac peut même être vendu à l'extérieur. Les Dogon acquièrent pourtant fréquemment ce produit à l'extérieur. La cola reste, elle, une denrée rare et appréciée, acquise à l'extérieur.

- Coton. Les cultures locales ne suffisent pas à la demande, une quantité appréciable de cette matière première est acquise à l'extérieur sur les marchés locaux.

- Plats de bois. Ces récipients, fabriqués par les forgerons des Thamacheks (HINCKER 2005 a et b ; Hincker, Claudot-Hawad 2006) sont achetés sur les marchés, bien que les forgerons dogon travaillent eux-mêmes le bois (manches de haches et de houes).

La sphère d'activité des villages du Sarnyéré peut se décomposer en déplacements des Dogon vers l'extérieur et déplacement des « étrangers » vers le Sarnyéré (***Fig. 1.5***).

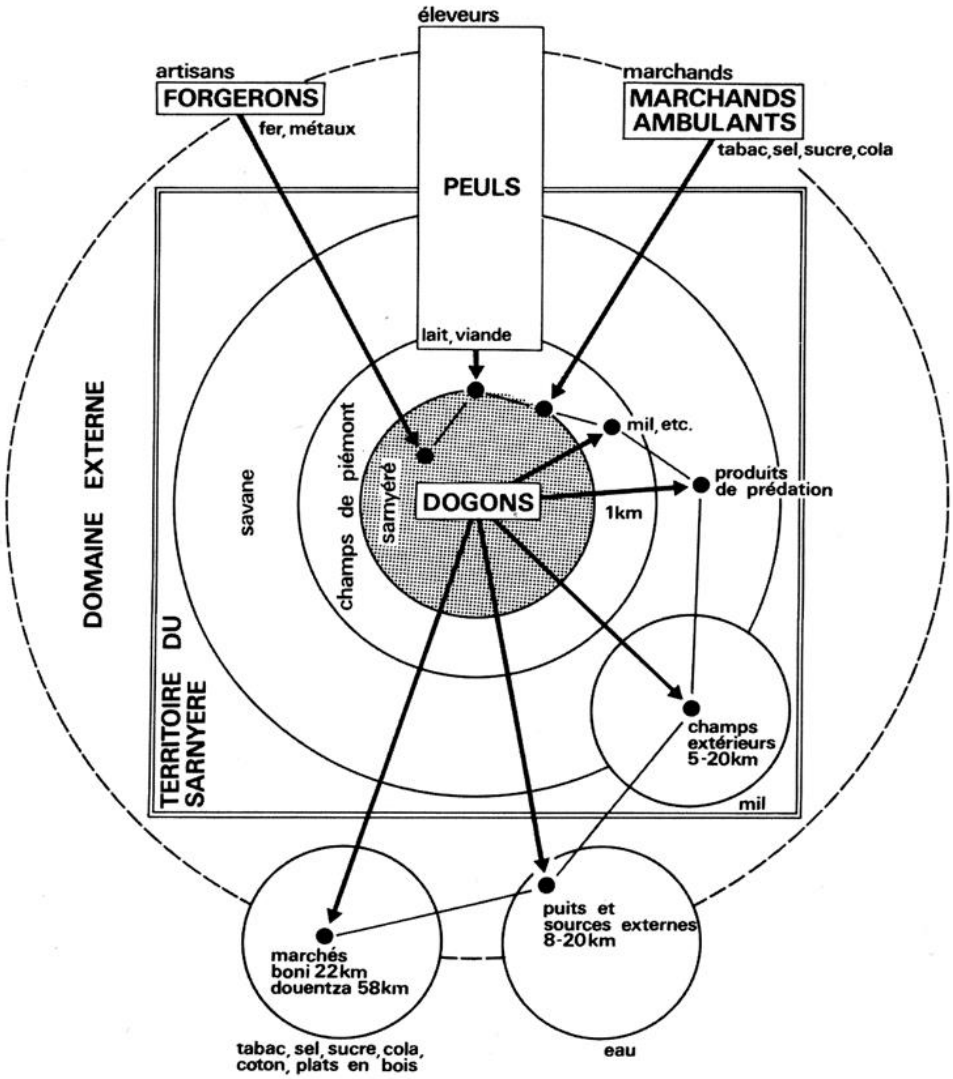


Fig. 1.5. *Ouverture économique et sphères d'activités des villages du massif du Sarnyéré. Déplacements des personnes. Le cercle tireté externe matérialise la sphère des contacts potentiels avec le domaine extérieur au territoire.*

Déplacements des Dogon vers l'extérieur

On suivra ici l'ordre donné par l'éloignement progressif par rapport à la montagne. Les premiers degrés d'éloignement restent dans le cadre du territoire du Sarnyéré.

Les champs de piémont. En plus des parcelles sur le flanc de la montagne on trouve de nombreux champs au niveau de la plaine directement à la base de l'éboulis ceinturant la montagne : Ces champs sont cultivés : 1. Par les familles des principaux villages de la montagne, 2. Par des familles définitivement établies en plaine. Chaque village possède en effet un ou deux quartiers de plaine.

Les champs extérieurs. Au-delà de la ceinture de champs jouxtant la base de l'éboulis se trouvent des zones cultivées, souvent assez éloignées, nécessitant des migrations saisonnières.

Les Dogon y ont construit des cases destinées à abriter les familles pendant la période des cultures.

Les puits et sources de l'extérieur. Le Sarnyéré vit essentiellement sur les réserves d'eau accumulées lors des précipitations de la saison des pluies. Ces réserves sont possibles grâce à de nombreuses fissures du plateau rocheux et aux réservoirs (mares) construits sur le flanc de l'éboulis. Le Sarnyéré possède ainsi sept mares. Ces réserves se révèlent pourtant souvent insuffisantes. Il existe donc une période de soudure où l'équilibre est rompu. Les Dogon du Sarnyéré peuvent alors abandonner leurs villages pour s'établir temporairement auprès de puits ou de sources extérieures et assurer ainsi la survie des gens et des troupeaux. Les lieux d'approvisionnement extérieurs sont souvent très éloignés, jusqu'à une vingtaine de kilomètres de la montagne. Nous nous trouvons donc dans un contexte écologique à la limite de l'équilibre.

Les marchés. Les deux principaux marchés de la région sont Boni à 22 km du Sarnyéré et Douentza à 58 km. Les Dogon ne répugnent pas à parcourir, à pied, ces distances pour se procurer certaines denrées.

Déplacement des « étrangers » vers le Sarnyéré

Les forgerons. Il n'existe pas au Sarnyéré de familles de forgerons. Les villageois sont donc tributaires de l'extérieur pour tout ce qui concerne le travail du métal. Deux groupes d'artisans peuvent s'installer temporairement dans les villages :

- des forgerons dogon habitant d'autres villages dont l'activité est centrée sur la forge (préparation des lames de haches et de houes) et sur le travail du bois (réfection des portes de greniers nécessitant la fabrication de clous),

- des bijoutiers rimaïbé dont le travail est centré sur la confection de bijoux de laiton et de cuivre.

Au niveau artisanal, le contact avec l'extérieur est donc bien établi grâce aux gens de caste venant régulièrement (les abris de forge en témoignent) s'acquitter sur place – pendant un temps plus ou moins long – des tâches impropres aux cultivateurs nobles.

Les Peul. Les Dogon se procurent auprès des Peul du lait et du beurre, beaucoup plus rarement de la viande. Jusqu'à une époque récente les pasteurs n'osaient guère s'aventurer dans les villages de la montagne et les échanges devaient avoir lieu en plaine. Les Rimaibé peuvent également fournir ces produits laitiers.

Les marchands. Quelques marchands ambulants osent aujourd'hui pénétrer dans les villages de la montagne pour proposer du sel, du sucre, du tabac, des noix de cola et parfois même des médicaments. Enfin, certains étrangers appartenant à des ethnies diverses viennent parfois consulter les Dogon, réputés pour leurs connaissances magiques.

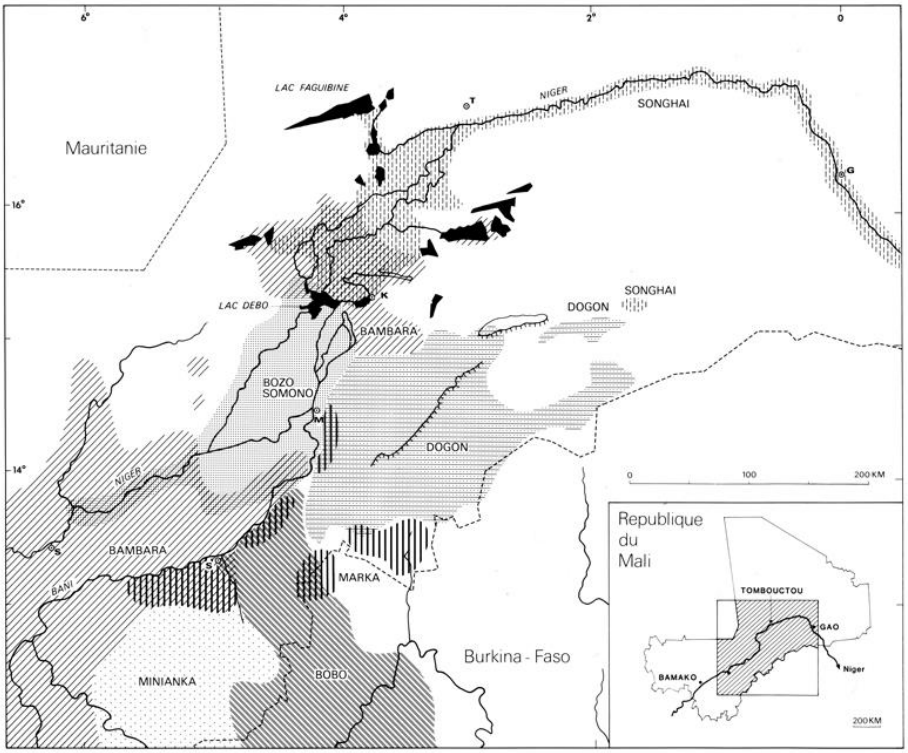


Fig. 1.6. *Carte ethnique de la boucle du Niger. Agriculteurs et pêcheurs. Dessin Serge Aeschlimann.*

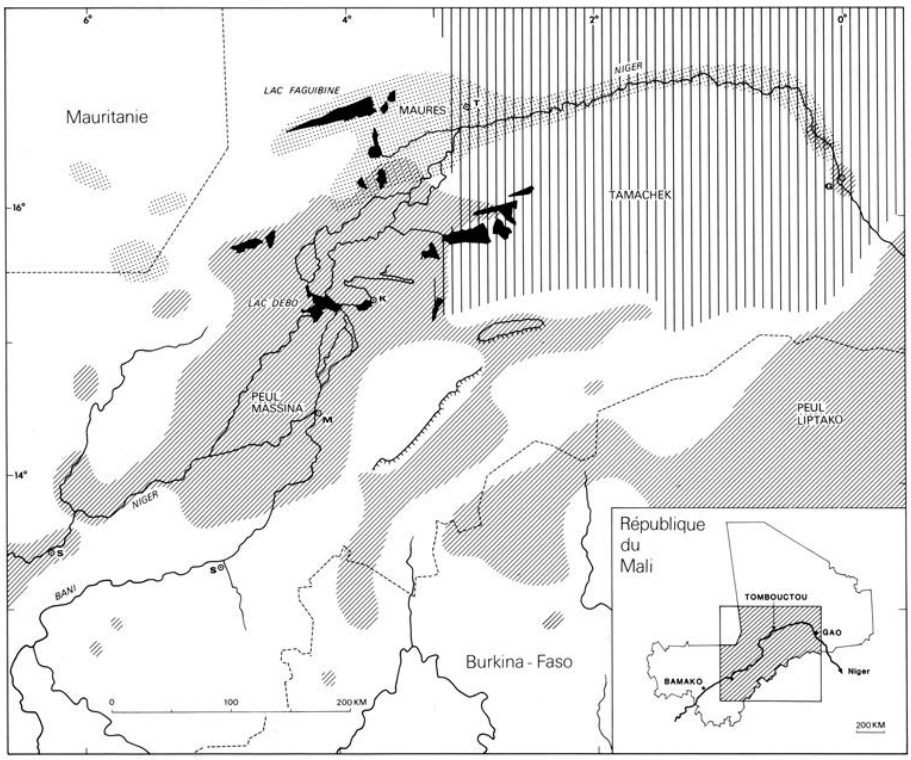


Fig. 1.7. *Carte ethnique de la boucle du Niger. Grands éleveurs et pasteurs. Dessin Serge Aeschlimann.*

Malléabilité et recomposition

Le modèle d'ethnicité retenu est un ensemble évoluant constamment dans le temps (***Fig. 1.6, 1.7***). Alors que les travaux anciens insistent le plus souvent sur l'ancienne unité, perdue, et l'hétérogénéité actuelle, nous devons appréhender l'ethnie comme un processus continu de formation générant une homogénéité projetée dans le futur. Plusieurs mécanismes permettent de comprendre ce phénomène.

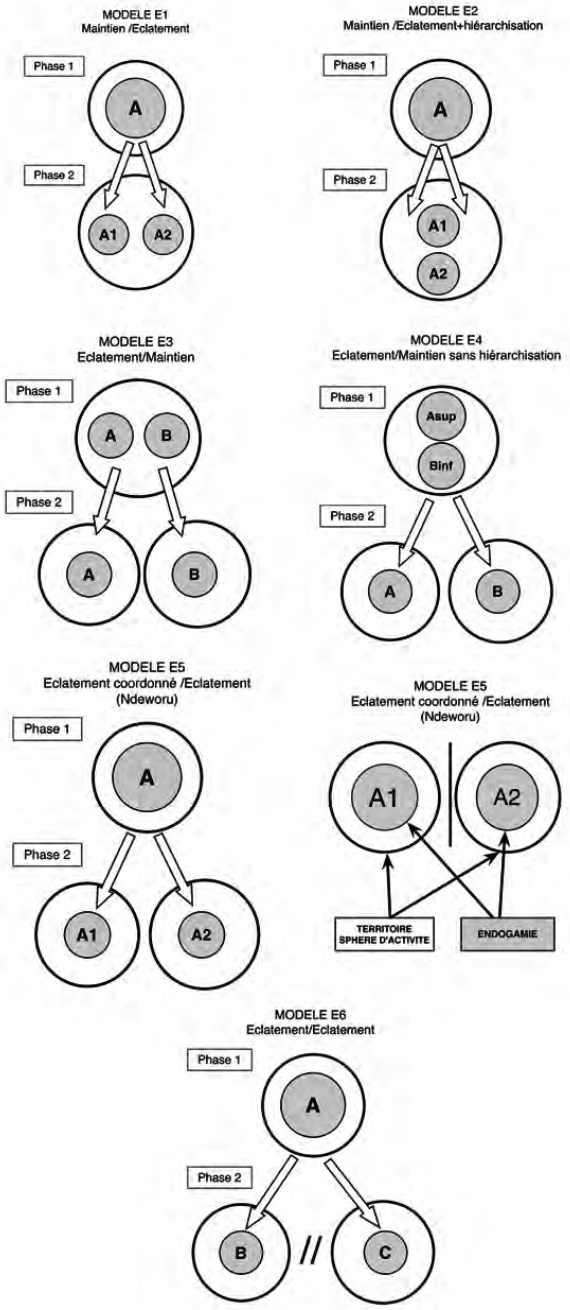


Fig. 1.8. *Les différentes figures de la recomposition sociale : processus d'éclatement.*

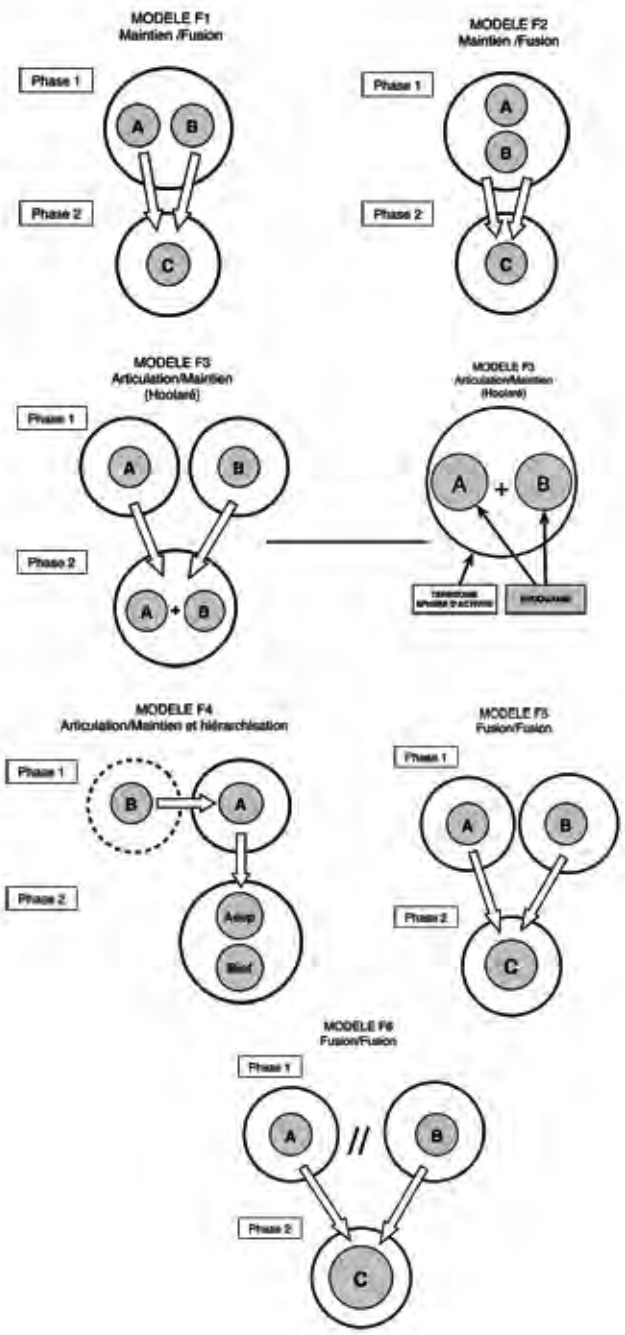


Fig. 1.9. *Les différentes figures de la recomposition sociale : processus de fusion*

Nous pouvons distinguer des processus d'éclatement entraînant une fragmentation du corps social et des processus de fusion situés à l'origine d'une homogénéisation du corps social. La liste proposée réunit la plupart des cas de figures possibles sur un plan théorique. Nous y avons ajouté des exemples concrets dans les cas où le modèle se vérifie sur notre terrain. Nous utiliserons dans ces modèles le terme volontairement flou de « groupe » car ces derniers peuvent s'appliquer soit à des castes, soit à toute autre entité sociale (***Tab. 1.1***, ***Fig. 1.8, 1.9***).

	Modèles	Sphères d'activités	Sphères d'endogamie
Processus d'éclatement	E1	= Maintien	< Éclatement
	E2	= Maintien	< Éclatement et hiérarchisation
	E3	< Éclatement	= Maintien
	E4	< Éclatement	= Maintien sans hiérarchisation
	E5 (*Ndeworu*)	< Éclatement coordonné	< Éclatement
	E6	< Éclatement	< Éclatement
Processus de fusion	F1	= Maintien	> Fusion
	F2	= Maintien	> Fusion
	F3 (*Hoolaré*)	> Articulation	= Maintien
	F4	> Articulation	= Maintien et hiérarchisation
	F5	> Fusion	> Fusion
	F6	> Fusion	> Fusion

Tab. 1.1. *Modèles illustrant les principaux mécanismes de la recomposition sociale*

Processus d'éclatement

Modèle E1 : maintien / éclatement

Un groupe endogame éclate en deux ou plusieurs groupes endogames entre lesquels la fréquence des intermariages diminue jusqu'à cesser complètement.

Exemple : dissociation des clans de forgerons du Plateau et de la Plaine au sein de la caste des Jèmè yèlin (tradition céramique C).

Modèle E2 : maintien /éclatement + hiérarchisation

Une partie d'un groupe acquiert une position sociale subordonnée qui entraîne une rupture des intermariages et la création de deux sphères d'endogamies distinctes.

Exemple : création de la caste des forgerons irin sur le Plateau et conditions sociales de l'apparition de la tradition céramique D.

Modèle E3 : éclatement / maintien

Deux groupes endogames qui se partageaient la même sphère d'activité s'établissent désormais sur des terroirs distincts afin de mettre fin à des conflits internes.

Modèle E4 : éclatement / maintien sans hiérarchisation

Un groupe social situé en position sociale inférieure s'affranchit de ses maîtres et s'intègre dans une sphère d'activité distincte. Ce cas de figure concerne soit l'affranchissement d'esclaves, soit le départ d'une caste.

Exemple : affranchissement récent des Bella par rapport à leurs anciens maîtres touareg.

Modèle E5 : éclatement coordonné / éclatement (pacte ndeworu)

A la suite d'un conflit deux fractions d'un même groupe rompent leurs relations matrimoniales et s'intègrent dans deux aires d'activités distinctes. La cohabitation est réglée et coordonnée par des conventions d'évitement ou, comme dans le Delta intérieur, par un pacte de type *ndeworu.*

Modèle E6 : éclatement / éclatement

Le modèle E6 est le cas de figure le plus radical des mécanismes d'éclatement. La population peut éclater en plusieurs groupes, dont certains entreprennent des migrations qui peuvent se dérouler sur de grandes distances.

Exemple : l'éclatement et les migrations des clans mandé.

Processus de fusion

Modèle F1 : maintien / fusion

Des barrières caractérisant des sphères d'endogamie distinctes sont supprimées à l'intérieur d'une sphère d'activité. Des résidents, parfois d'origine étrangère, finissent par être intégrés dans les structures sociales locales.

Modèle F2 : maintien /fusion

Des barrières caractérisant des sphères d'endogamies distinctes entre groupes sociaux hiérarchisés à l'intérieur d'une même sphère d'activité sont supprimées. Les anciens individus, de position sociale inférieure, finissent par s'intégrer dans les clans nobles.

Modèle F3 : articulation / maintien (coexistence pacte cf hoolare)

Deux groupes ayant des sphères d'activités distinctes s'intègrent dans un même terroir. Deux cas peuvent se présenter.

Dans le premier, les groupes ont des spécialisations techno-économiques identiques.

Exemples : l'intégrations de familles de forgerons d'origine tomo (tradition céramique C2) en zone de parler tengu kan et coexistence avec les Jèmè na (tradition céramique B2).

Dans le second, les groupes ont des spécialisations techno-économiques complémentaires. Il y a alors convention d'articulation et établissement de pactes de non-agression réglant les modalités d'une nouvelle coexistence. Les écosystèmes exploités sont définis et l'on établit des conventions d'évitement. Dans le Delta intérieur, le pacte *hoolare* fixe alors, pour les deux groupes étrangers, les conditions d'une coopération techno-économique sur un même terroir. Dans de nombreux cas ce type de coordination intervient à l'occasion de conquêtes et de l'arrivée d'étrangers.

Modèle F4 : articulation /maintien et hiérarchisation

Lors d'une conquête, les conquérants acquièrent une position sociale hiérarchiquement supérieure par rapport aux populations autochtones. La conquête d'un pays peut être vue comme le fait d'un individu isolé ou d'un groupe de guerriers. Le ou les conquérants(s) s'installe(nt) dans les villages où les hommes ont été massacrés ou ont fuit et se marient avec les femmes locales qui sont toutes veuves ou orphelines. Il y a recul des autochtones pour éviter la souillure. Les conquérants imposent souvent leur langue. Dans d'autres cas, des individus d'origines souvent hétérogènes sont regroupés au sein d'une classe sociale située en position subordonnée et acquièrent un statut de caste.

Exemples : 1. le positionnement hiérarchiquement supérieur des conquérants mossi sur les populations autochtones kurumba et dogon et la création de la caste des forgerons dits Jèmè

na d'origine dogon (tradition céramique B1) dans le royaume du Yatenga. 2. Paysans de la Falaise devenus forgerons irin à l'arrivée du clan Kodio.

Modèle F5 : fusion / fusion

Deux groupes ayant des sphères d'activités distinctes fusionnent au sein d'une même sphère d'activité avec formation d'un nouveau groupe endogame.

Modèle F6 : fusion / fusion (fusion clanique)

Des populations d'origines distinctes s'agglomèrent pour former un nouveau groupe ethnique. Plusieurs ethnies actuelles résultent ainsi de la fusion de populations anciennes.

Théorie du style

André Leroi-Gourhan est l'un des rares ethnologues à avoir proposé une réflexion théorique sur la notion d'esthétique, notamment à partir des années 50, et plus particulièrement dans deux articles peu cités de l'encyclopédie Clarté (LEROI-GOURHAN 1957a et b) où l'on découvre l'essentiel des idées qui seront développées par la suite dans le deuxième volume du "Geste et la parole" (1964-1965). Selon Leroi-Gourhan, l'esthétique s'enracine profondément dans les sensations animales de bien-être éprouvées tant au niveau sensitif que moteur. Elle s'en dégage néanmoins progressivement à mesure que le champ est revendiqué par l'activité symbolique, consciente ou non, de l'*Homo sapiens sapiens*. Si la création esthétique apparaît comme une propriété émergente de l'homme, elle n'en dépend pas moins des lois d'organisation de la nature, tant au niveau du minéral que du biologique, dans ce que l'on pourrait appeler les contraintes de la matière. L'homme est sensible aux formes naturelles de l'ammonite ou du nid de guêpe. Les formes qu'il invente concordent parfois avec celles de la nature.

On s'accorde à reconnaître le fait que l'esthétique englobe tous les domaines de la culture et se réfère à tous les sens : goût, odorat, ouïe, toucher et vue. Au classement de LEROI-GOURHAN (1957b) présentant certaines incohérences logiques, nous préférons donner aux notions de gradient et d'expression esthétique utilisées par cet auteur les contenus suivants.

1. Le gradient esthétique se présente sous forme d'un continuum reliant l'esthétique fonctionnelle à l'esthétique figurative en passant par l'esthétique décorative. La première est liée à la vie matérielle et correspond à la beauté à travers l'efficacité. L'esthétique figurative, proprement humaine, s'exprime par contre à travers un système de références comparable à celui du langage et de l'écriture. Elle est extériorisation de l'objet perçu sous forme d'image. Esthétique fonctionnelle et esthétique figurative peuvent exister indépendamment ou se superposer sur le même objet. L'esthétique fonctionnelle peut se matérialiser dans des choix techniques particuliers et arbitraires à l'intérieur de l'espace de liberté laissé par les contraintes de la matière comme c'est par exemple le cas pour la céramique. A argile identique et procédé de cuisson uniforme, il reste de nombreuses manières de monter une poterie sans l'aide du tour (GALLAY, HUYSECOM & MAYOR 1998 ; GALLAY 2012b).

2. Les domaines de l'expression esthétique recouvrent les divers secteurs de la culture : bien être végétatif, techniques du corps, postures techniques sensu stricto, vêtement et parure, nourriture, habitation, expressions symboliques enfin. Les réductions opérées au niveau archéologique - les vestiges matériels conservés concernent essentiellement l'esthétique de la vision - ne doivent pas nous faire oublier que l'esthétique est une notion globale. Leroi-Gourhan utilise la notion d'*opera* pour rendre compte de l'insertion de l'objet porteur d'une esthétique figurative dans un ensemble opératoire auquel participent normalement plusieurs

procédés de représentation faisant appel conjointement à plusieurs sens. Un masque ne prend sa totale signification que par la danse à l'occasion de laquelle il est porté, à travers les rythmes d'une musique particulière et par les mythes et pratiques rituelles qui justifient la cérémonie.

L'esthétique est l'un des domaines qui échappe habituellement à l'analyse scientifique. Elle fait donc essentiellement l'objet de jugements de valeurs, faux, comme tous les jugements de valeur. Quelques pistes se dessinent néanmoins à travers l'analyse structurale de ses composantes : rythmes réguliers ou irréguliers, symétries ou asymétries, grandeurs ou intensités relatives, etc. et il n'est pas impossible que la linguistique puisse fournir un jour les outils nécessaires à sa compréhension.

Le style découle directement des caractéristiques esthétiques, mais recouvre une réalité d'un autre ordre. Sont en effet considérées comme appartenant au domaine du style les caractéristiques esthétiques intégrées dans un système d'oppositions considérées comme significatives, et reconnues comme telles par la société étudiée ou par le scientifique.

Comme tout autre domaine des sciences humaines, l'analyse du style pose le problème de la distinction entre le discours de l'observateur et le discours de l'observé, domaine dans lequel il règne dans les écrits ethnologiques une grande confusion. Tentons d'y voir clair, car il s'agit du fondement même de la démarche scientifique.

1. Au niveau de l'observé, le style peut être consciemment perçu, revendiqué et justifié ou, au contraire, pratiqué sans discours explicite. Il peut ne rien dire (nous faisons ainsi parce que nos ancêtres pratiquaient de cette manière) ou tout dire.

Les styles revendiqués ont des relations étroites avec la morale et l'éthique et se rapprochent alors du concept de canon. Les caractéristiques stylistiques des objets sont l'expression même de ce qui est bien (HINCKER 2005a et b). D'une manière générale ces justifications et explications du langage dit naturel (même s'il se veut parfois savant) sont de type « fonctionnaliste » (le style pour quoi faire ? Le style dans quel but ?) et ne peuvent donc servir, sans autre, de base pour une analyse scientifique du phénomène esthétique.

Selon GOSSELAIN (2011) les potiers ou les potières qui décrivent le décor comme un « simple embellissement » n'en écartent pas d'emblée l'éventuelle portée symbolique, mais soulignent une autre dimension essentielle : l'adéquation à des valeurs esthétiques.

2. Au niveau de l'observateur, le discours dit scientifique sur le style reste le plus souvent ambigu. Une première série d'analyses pose néanmoins peu de problèmes. Il s'agit de l'identification des styles de l'histoire de l'art et, pour parler plus techniquement, de la constitution de typologies permettant des expertises par rapport au temps, à l'espace ou, plus synthétiquement, par rapport à certains individus ou à certaines "écoles". La situation se complique lorsque l'on aborde les explications fonctionnelles du fait des confusions entre discours de l'observé et discours de l'observateur. L'analyse que présente Lévi-Strauss des tatouages faciaux des indiens Caduveo du Brésil se présente au premier abord comme un discours scientifique puisque l'explication retenue est propre à l'ethnologue, mais la dissociation objet-sujet reste incomplète puisque la structure dégagée est considérée comme faisant partie du langage inconscient des Indiens, ce qui pose le problème quant au statut, scientifique ou non, de l'explication (LEVI-STRAUSS 1955 ; GALLAY 1986). Cette ambiguïté se retrouve du reste dans toute l'œuvre du grand ethnologue, particulièrement dans ses travaux sur les mythes amérindiens.

Enfin, rappelons que le style n'est jamais figé, mais qu'il évolue et se transforme au cours du temps. Si l'esthétique est souvent du domaine de la tradition, on la rencontre également du côté de l'innovation. L'art peut être un art de réaction et d'opposition.

Revenons maintenant au domaine qui est le nôtre, celui de la céramique de l'Afrique de l'Ouest. La notion de style peut être utilisée pour connoter les différences caractérisant les diverses traditions céramiques observées. Ces dernières sont de deux types.

1. Les premières concernent certains choix techniques opérés par les potières des diverses castes dans la chaîne opératoire de montage des céramiques.

Si l'on peut identifier des composantes techniques communes à toutes les traditions, comme le dégraissant incorporé dans la pâte, le plus souvent constitué de céramique pilée (la chamotte), l'absence du tour de potier pour le montage, l'utilisation de colombins pour le façonnage de la partie supérieure du récipient, ainsi que la cuisson en tas au contact direct du combustible, d'autres caractéristiques concourent à donner à chaque tradition un style qui lui est propre. Chaque tradition est en effet subordonnée à de grandes techniques de base, dites techniques génériques. Par ce terme, nous entendons les divers processus de fabrication de l'ébauche et de la préforme des poteries, totalement différents de concept les uns des autres. Plusieurs de ces techniques peuvent coexister au sein d'une même tradition et donner à cette dernière une spécificité qui lui est propre.

2. La deuxième série de caractéristiques concerne essentiellement les décors car la morphologie des récipients présente de très faibles variations entre traditions du fait d'un ensemble de contraintes fonctionnelles identiques dans les diverses populations (DE CEUNINCK 1992 ; GALLAY & BURRI-WYSER 2014). Parmi les décors, on distinguera les effets décoratifs directement liés aux techniques de base comme les impressions de nattes de divers types, des décors proprement dits combinant des impressions, dont des impressions roulées, des incisions et des décors peints. Ces décors participent d'une esthétique décorative apparemment totalement dépourvue de connotations symboliques.

Les décors proprement dits peuvent participer aux discours identitaires. Chez les Somono du Delta au Mali, les poteries richement décorées au peigne, dites poteries de mariage sont propres aux Somono et ne se retrouvent pas chez les Bozo qui acquièrent pourtant l'essentiel de leurs poteries auprès des potière somono (GALLAY & DE CEUNINCK 1998 ; GALLAY 2007a, ; GALLAY & BURRI-WYSER 2014).

Les études menées par GUEYE (1997-98, 2011) dans la région du Fleuve au Sénégal relèvent également qu'une lecture identitaire du décor est possible. Cette chercheuse de l'IFAN de Dakar montre en effet que les décors roulés permettent, chez les Toucouleur Halpulaaren, de différencier les productions des femmes de forgerons de celles de femmes de tisserands ou de boisseliers.

La richesse relative des décors permet par contre d'identifier l'identité sociale des consommateurs :

1. Les céramiques les moins décorées sont en effet diffusées par l'intermédiaire des marchés et peuvent se retrouver chez les pasteurs peul.

2. Les céramiques richement décorées ne se retrouvent par contre que chez les « nobles » agriculteurs ou pêcheurs Halpularen. Ces dernières circulent en effet par le biais de la vente à domicile ou itinérante et s'observent dans le cadre des relations de clientélisme et d'échange prestataires liant les artisans de caste et leurs fournisseurs de produits vivriers.

3. Enfin les céramiques au décor particulièrement complexe peuvent faire l'objet de dons de la part des potières lors des mariages Elles circulent également dans le cadre des échanges paritaires régis par les liens de parenté et d'appartenance lignagère et sont présentes uniquement dans les villages correspondant aux réseaux d'alliance matrimoniale du producteur.

Ce contexte d'actualisation des décors céramiques est extrêment proche de celui que nous observons dans le Delta intérieur du Niger au Mali. Des études sur cette question mériteraient d'être menées dans d'autres régions.

GOSSELAIN (2000, 2001, 2002, 2008, 2011) présente quant à lui un disours plus nuancé sur la signification du style céramique. Ses recherches dans l'est de la Boucle du Niger le conduisent à reconnaître le caractère identitaire du style, mais il admet simultanément que ce dernier peut répondre à des modes qui se transforment rapidement au cours du temp et peuvent dépasser les frontières populationnelles. La distribution spatiale actuelle de l'impression roulée montre par exemple que ce décor s'est diffusé de proche en proche indépendamment des frontières culturelles. Le style est polysémique. Le « sens » ne préexiste pas : il se construit dans la pratique en situation, et varie donc sans cesse d'un individu, d'un lieu et d'une époque à l'autre.

Théorie de l'identité

Venons en maintenant au point qui nous intéresse plus particulièrement ici, celui d'une éventuelle relation entre ethnie (par. 2.1.1.) et style (par. 2.1.2.) fondant l'identité de cette dernière. Bien que n'abordant pas cette question de front, Leroi-Gourhan établit une relation implicite entre ces deux réalités. On ne peut plus aujourd'hui en rester là car la question est autrement délicate. Les deux termes de l'équivalence correspondent en effet à des réalités complexes et mouvantes en continuel devenir.

1. Faisons tout d'abord remarquer qu'un style n'est jamais homogène. Tout style a ses contraintes sociales et son espace de liberté individuelle. C'est à l'intérieur de ce second espace que se situe l'innovation. Si les contraintes sont maximales dans les domaines régis par le symbolique donc au niveau de l'esthétique figurative, l'esthétique fonctionnelle et décorative peuvent présenter des hétérogénéités plus grandes. Le style est généralement conçu comme l'affirmation d'une identité. Il ne peut pas être pensé sans l'opposition et l'altérité. Les pasteurs du lac Baringo au Kenya portent des ornements d'oreilles spécifiques de leurs groupes ethniques et ces parures s'affichent avec d'autant plus d'ostentation que les rapports entre groupes distincts sont plus tendus (HODDER 1982). On signale néanmoins des exceptions car certaines particularités esthétiques peuvent être le fruit de l'isolement.

2. Gardons-nous pourtant d'établir immédiatement une équivalence entre style et identité. Ces concepts ne sont pas totalement superposables. On a avancé l'idée que l'identité puisse correspondre à ce que l'observé revendique, tandis que le style serait limité aux particularités que l'observateur identifie. Cela fait penser à la structure d'une typologie où les caractéristiques intrinsèques sont les faits de style et les caractéristiques extrinsèques (fonctionnelles) les diverses identités pensées en termes d'opposition. Cette classification présente de ce fait un caractère hybride puisqu'elle mélange des catégories de l'observé (les identités) et des catégories de l'observateur (les différentes particularités formelles du style). Si l'on retient cette conception, l'identité ne pourra jamais être une catégorie scientifique.

Nous avions du reste déjà rencontré ce problème dans notre approche ethnoarchéologique de la relation entre ethnie et tradition céramique qui se superpose presque exactement à la relation identité - style qui vient d'être évoquée. Le classement des traditions est en effet une typologie dont les catégories extrinsèques (de type F) correspondent aux appartenances sociales et ethniques revendiquées par nos informateurs et les caractéristiques intrinsèques les diverses traditions définies au niveau technique et esthétique. Cette dernière est donc partiellement fondée sur une catégorisation propre au contexte social observé et échappe aux

contraintes d'un discours scientifique nécessitant une claire distinction entre réalité et outil de compréhension.

3. L'identité peut s'affirmer à tous les niveaux de l'échelle sociale : individu, classe, ethnie, paroisse imposée par le colonisateur, nation. L'équivalence style-ethnie est donc trop réductrice. Un même patrimoine esthétique peut se répartir de façon hétérogène dans une même société. Certaines classes de la société pourront revendiquer une esthétique marquant leur identité par opposition aux autres fractions de la société. Un même patrimoine esthétique peut être utilisé au même moment à des fins différentes témoignant des contradictions de la société. Enfin l'analyse géographique des productions esthétiques ne permet pas toujours d'isoler des provinces dont il est possible d'identifier le contenu social et/ou ethnique.

4. Cette hétérogénéité des identités sociales (par. 2.1.3) au sein desquelles s'affirment des composantes stylistiques (par. 2.1.2) s'ajoutent donc aux difficultés rencontrées dans la délimitation des unités ethniques (par. 2.1.1).

Dans le cas de la Boucle du Niger, la poterie est généralement fabriquée par des femmes de caste (forgerons ou tisserands notamment). En Pays dogon, des traditions céramiques liées à des castes regroupant des forgerons et des potières se superposent à des traditions propres aux classes agricoles (tradition A) ou partagées entre agriculteurs et anciens esclaves (tradition E).

Dans le cas des castes, les liens que l'on peut établir entre traditions et groupes ethniques et qui pourraient être considérés comme un signe de leur identité dépend donc de la solidité plus ou moins forte des liens socio-économiques liant une caste particulière et le groupe ethnique. La question de l'autonomie des castes par rapport aux groupes nobles des cultivateurs reste néanmoins un problème délicat à analyser. Sur le plan conceptuel les classes artisanales sont considérées comme des groupes autonomes dont les liens avec les nobles - cultivateurs, pêcheurs ou éleveurs - ne sont pas fixés de façon immuable. Les forgerons travaillant pour les Bambara sont considérés par nos informateurs comme des forgerons et non comme des Bambara. Dans la réalité, la liaison établie entre artisans et cultivateurs est pourtant très forte, au point qu'on peut considérer que les forgerons des Bambara sont bambara. Cette situation est néanmoins susceptible d'aménagements divers, pourtant exceptionnels, comme nous avons pu le voir au Maasina dans la région de Ngouréma (GALLAY 2000b).

Références ethnoarchéologiques

La dimension proprement ethnoarchéologique de la recherche concerne l'établissement de modèles permettant de passer de l'analyse des vestiges céramiques découverts dans les fouilles à l'identification des diverses populations concernées. Cette approche comporte trois volets étroitement imbriqués. Le premier, de caractère descriptif, conduit à l'établissement de cartes géographiques rendant compte de la répartition de certaines composantes stylistiques jugées caractéristiques des diverses traditions dans l'espace, répartitions pouvant déboucher sur une interprétation en termes de peuplement. La seconde aborde la question des mécanismes de production et de diffusion des céramiques situés à l'origine des répartitions spatiales précédentes et assurent, par une compréhension en profondeur, le fondement des interprétations en termes de peuplement. Le troisième aborde la construction d'un modèle permettant de rendre compte de la répartition des céramiques dans l'espace.

Cartographie d'une tradition

La cartographie des traditions repose sur les données récoltées au niveau des inventaires céramiques observés dans les concessions et sur la sélection de caractéristiques intrinsèques de style (par. 2.1.2.) considérées comme représentatives des diverses traditions, et par conséquent des diverses identités sociales (par. 2.1.3.). Elle repose sur l'hypothèse de la présence de frontières identifiables (KLIMEK 1935 ; MILKE 1949 ; SOJA 1971 ; HAGGET 1973 ; HODDER & HORTON 1976 ; HODDER 1977 ; GALLAY 1990a). Elena Burri (BURRI 1996, 1997, 2003 ; GALLAY, BURRI-WYSER 2014) a récemment proposé dans le cadre de notre équipe un programme de cartographie automatique permettant de tracer de telles cartes sous formes de courbes d'isofréquences. En accord avec les études de Soja et Hodder, on appelle territoire d'une caractéristique, la zone définie par la présence d'une zone frontière externe et d'un pic de fréquence central de ce critère. Il ne peut y avoir territoire que s'il y a rupture de pente et donc resserrement des courbes d'isofréquence, bien que le seuil nécessaire à cette rupture soit difficile à estimer. La superposition de plusieurs territoires propres aux caractéristiques d'une tradition permet d'apprécier l'étendue exacte de la tradition. Ce type d'approche n'a pas été réalisé pour le Pays dogon pour lequel nous n'avons pas pu réaliser de façon systématique des inventaires de concessions à l'exception des enquêtes menées à Modjodjé lé, Niongono et Diékan (Mali) ainsi qu'à Ka In Ouro (Burkina Faso).

Mécanismes de production-diffusion

Des mécanismes complexes assurent la diffusion des céramiques des potières productrices en direction des consommatrices et génèrent les structures spatiales susceptibles d'être observées par les archéologues.

Diffusion des traditions : contexte socio-économique

Les enquêtes menées sur l'ensemble de la Boucle du Niger montrent qu'il existe de nombreuses traditions céramiques distinctes. A quelques exceptions près, dont les Bozo, toutes les ethnies du Delta intérieur du Niger possèdent leurs propres traditions céramiques. Ces traditions sont maintenues même lorsque des potières de castes distinctes occupent le même village comme c'est le cas à Kakagna (tradition peul et tradition Somono du Nord) ou à Modjodjé lé (traditions dogon A et C1) (***Fig. 1.10, 1.11***).

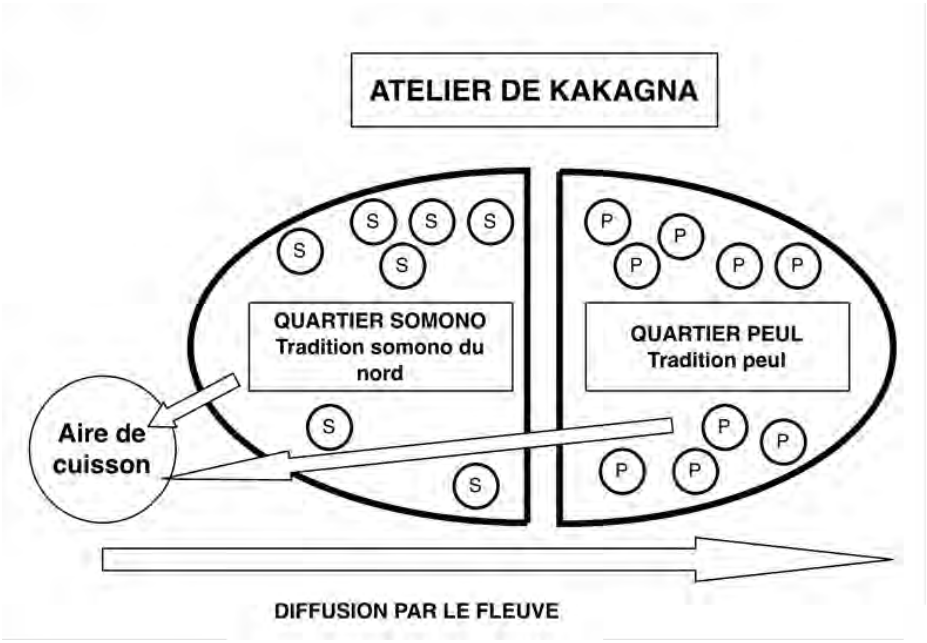
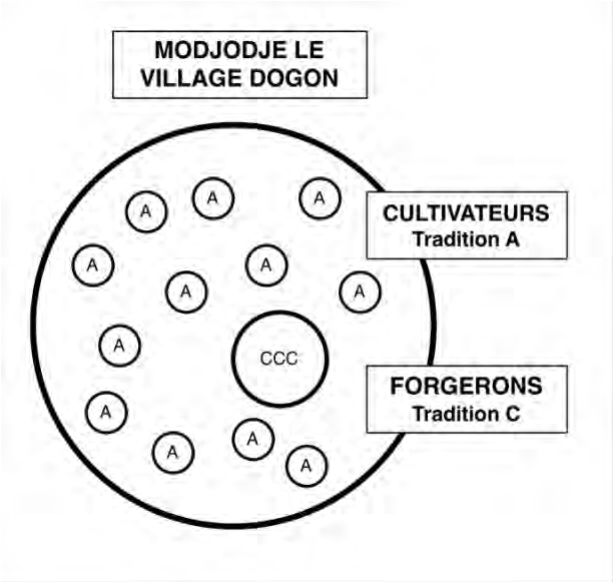


Fig. 1.10. *La coexistence de potières de traditions céramiques distinctes dans le même village dans le Delta intérieur du Niger (Kakagnan). S. Potières de tradition Somono. Potières de tradition Peul.*

Photo 1.1*. Kakagna. La zone de cuisson des céramiques commune aux potières peul et somono Photo MESAO 140.17.*



a

Fig. 1.11. *La coexistence de potières de traditions céramiques distinctes dans le même village en Pays dogon (Modjodé-lé). A. Potières de tradition Dogon A. C. Potières de tradition dogon C dans une seule concession.*

Photo 1.2. *Le village de Modjodjé lé occupée par des potières pratiquant la tradition A et une famille de forgerons dont les femmes pratiquent la tradition C. Photo MESAO 251-14.*

La production de la céramique est une activité spécialisée au sens de Roux et Corbetta (ROUX 1990) qui donnent de ce terme la définition suivante : la spécialisation technique est la production exclusive, par un sous-groupe d'individus, d'objets consommés par la communauté villageoise ou régionale tout entière. Elle est également une activité domestique puisque la potière travaille à domicile. La résidence matrimoniale est essentiellement patrilocale. La

femme va habiter dans la concession (maison) de son mari, soit dans le même village, soit, plus fréquemment, dans un autre village. Les données récoltées permettent d'approcher les paramètres statistiques de cette règle (GALLAY & DE CEUNINCK 1998 ; GALLAY 2010a) (***Fig.1.12, 1.13***). Les déplacements des potières des lieux de naissance où elles apprennent leur métier aux lieux de résidences de leurs maris constituent donc le principal mécanisme assurant la diffusion d'une tradition dans l'espace.aa

Diffusion des poteries (de la potière à l'utilisateur) : mécanismes sociaux

Une première approche ethnologique permet de définir les paramètres sociaux préaidant à la diffusion des céramiques dans l'espace, un sujet bien étudié par Sokhna Gueye dans la vallée du Fleuve au Sénégal (GAAYE 1997-1998, 2011).

Il est possible de distinguer dans cette optique une diffusion primaire des céramiques d'une diffusion secondaire.a

La diffusion primaire des céramiques de la potière vers l'utilisateur s'inscrit dans le cadre des économies à marchés périphériques propres à la zone sahélienne (BOHANNAN & DALTON 1962).

Elle prend trois formes .

- *Échanges paritaires :* les poteries sont échangées dans le cadre des réseaux de parenté (pas de paramètres statistiques enregistrés).

- *Échanges prestataires* : les poteries sont échangées entre les artisans des castes et les agriculteurs des classes nobles auxquelles ils sont attachés (pas de paramètres statistiques enregistrés).

- *Distribution intravillageoise par la vente* : la potière vend sa production à domicile aux habitants du village, ou éventuellement d'autres villages (flux centripète : acheteurs versapotière) (contributions aux courbes C2, D2, E2 et F2).

- *Distribution intervillageoise par la vente* : la potière vend sa production à des habitants d'autres villages (flux centrifuge potière vers acheteurs), soit directement à leur domicile, soit en fréquentant des marchés. L'acquéreur achète sa poterie dans l'atelier, au domicile de la potière, ou sur un marché (courbes C1, D1, E1 et F1).

La diffusion secondaire des céramiques concerne les déplacements des céramiques dus auxaactivités sociales et économiques de l'acquéreur. Nous pouvons isoler ici deux mécanismes :

- *Distribution par la circulation des femmes* : les jeunes femmes se marient fréquemment dans un autre village et peuvent apporter avec elles leur équipement céramique (courbes A1 et A2).

- *Distribution par les pasteurs, pêcheurs et agriculteurs* : les poteries une fois acquises peuvent être diffusées par leurs utilisateurs, notamment si ces derniers pratiquent des formes de nomadisme ou de semi-nomadisme. Dans ces derniers cas, les transports ne concernent généralement que certaines catégories de récipients. Ce type de transfert se rencontre essentiellement chez les pasteurs peul, les pêcheurs bozo et somono et les agriculteurs des marges deltaïques et du Pays dogon possédant des villages de culture relativement éloignés des villages (pas de paramètres statistiques enregistrés).

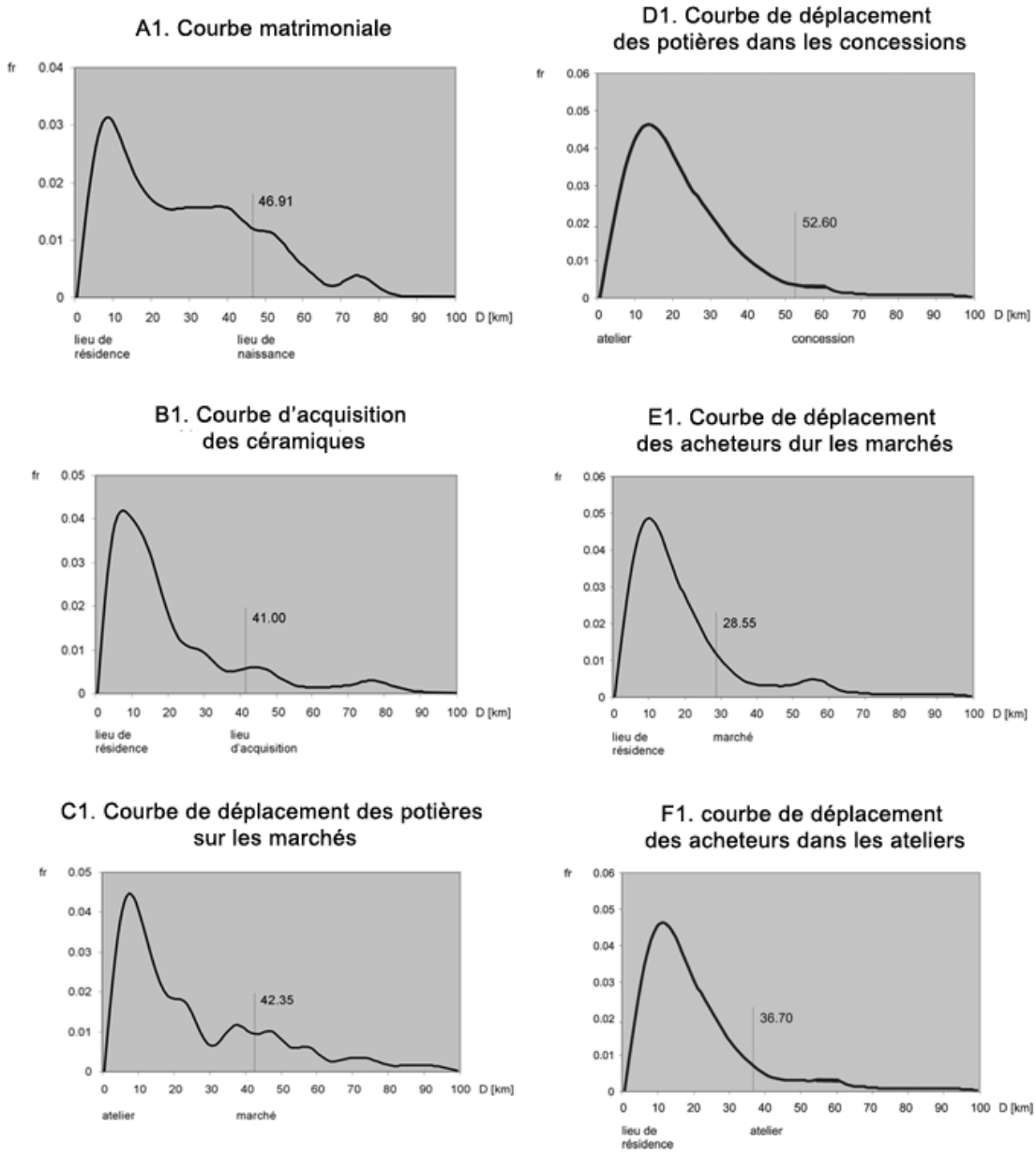


Fig. 1.12. *Paramètres statistiques contrôlant la diffusion des céramiques dans l'espace d'après les données du Delta intérieur du Niger. Les courbes 1 sont assimilables à des mécanismes. Données statistiques de Ceuninck. D'après* GALLAY *2010a. Les données récoltées en Pays dogon ne permettent de proposer que des courbes de type A.*

- Courbe A1. Distances matrimoniales : mariages contractés hors village de naissance (63,1%).

- Courbe B1. Courbe d'acquisition des céramiques obtenues hors village (31,7%).

- Courbe C1. Courbe de diffusion des céramiques par les déplacements des potières sur les marchés extérieurs au village (75,8%).

- Courbe D1. Courbe de diffusion des céramiques par les déplacements des potières dans les concessions de villages extérieurs (95,2%).

- Courbe E1. Courbe de diffusion des céramiques par les déplacements des acheteurs sur les marchés extérieurs (96,3%).

- Courbe F1. Courbe de diffusion des céramiques par les déplacements des acheteurs dans les ateliers des potières extérieurs au village (33,8%).

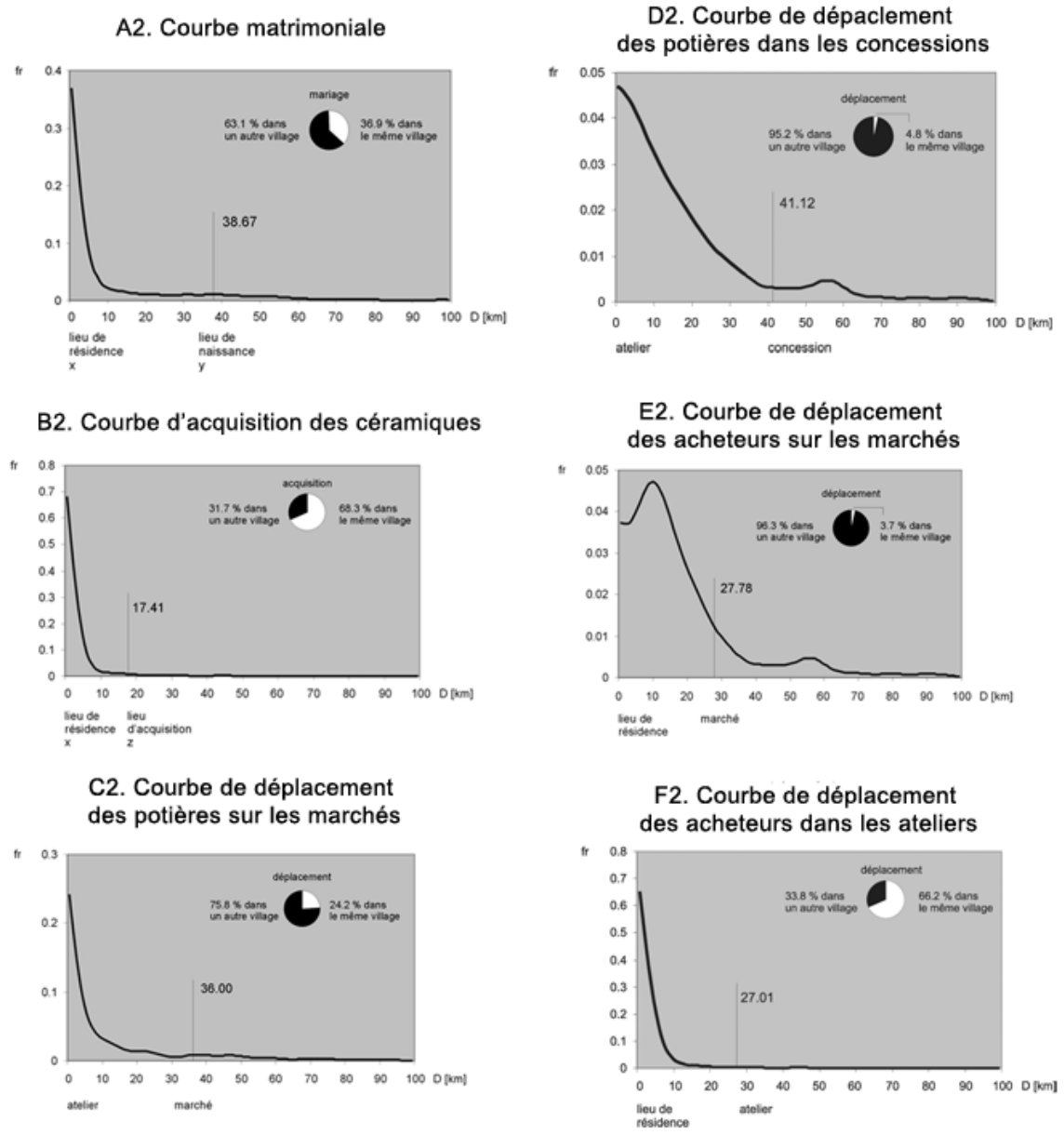


Fig. 1.13. *Paramètres statistiques contrôlant la diffusion des céramiques dans l'espace d'après les données du Delta intérieur du Niger. Les courbes 2 sont assimilables à des régularités. Données statistiques de Ceuninck. D'après* GALLAY *2010a. Les données récoltées en Pays dogon ne permettent de proposer que des courbes de type A.*

- Courbe A2. Distances matrimoniales : tous les mariages y compris les mariages intravillageois (36,9%).

- Courbe B2. Courbe globale d'acquisition des céramiques, y compris les céramiques acquises dans le village même (68,3%).

- Courbe C2. Courbe globale de diffusion des céramiques par les déplacements des potières sur les marchés, y compris les marchés du village même (24,2%).

- Courbe D2. Courbe globale de diffusion des céramiques par les déplacements des potières dans les concessions des villages, villages des potières compris (4,8%).

- Courbe E2. Courbe globale de diffusion des céramiques par les déplacements des acheteurs sur les marchés y compris les marchés des villages des acheteurs (3,7%).

- Courbe F2. Courbe de diffusion des céramiques par les déplacements des acheteurs dans les ateliers, y compris ceux des villages des acheteurs (66,2%).

Diffusion des poteries (de la potière à l'utilisateur) : paramètres spatiaux

Les modèles ethnoarchéologiques proposés (GALLAY & DE CEUNINCK 1998, 2010a) se situent néanmoins en deçà de cette réalité socio-économique complexe et n'envisagent que la seule variable résultante : la distance entre le lieu de production d'une céramique et le lieu de consommation, emplacement potentiel de l'abandon menant au statut de vestige archéologique. Cette position se justifie à la fois sur le plan de nos objectifs et de nos enquêtes qui ont privilégié l'enregistrement des paramètres de distance et dans une perspective archéologique qui travaille sur une approche cartographique globale des paramètres de style dans la perspective d'une histoire des peuplements.

Modalité de la répartition spatiale d'une tradition

L'analyse précédente permet de proposer une structure spatiale qui se constitue sous l'effet cumulé des mécanismes de diffusion des traditions et des mécanismes d'acquisition et de transmission des céramiques. Cette structure, bien étudiée dans le Delta, doit être très comparable en Pays dogon, zone pour laquelle nous ne disposons pas de données statistiques.

Ces mécanismes ont deux conséquences :

1. Ils contribuent à la formation d'une zone centrale où la céramique est stylistiquement homogène. Cette zone est délimitée par les relations matrimoniales (choix du conjoint et règles de résidence, courbes A1 et A2) des potières ainsi que des femmes de l'ethnie avec laquelle la caste entretient des relations privilégiées. Cette région peut être considérée comme significativement occupée par l'ethnie sélectionnée. Elle peut être également délimitée au niveau archéologique par l'étude de la répartition spatiale des instruments propres aux potières tels que percuteurs, tournettes, coupelles utilisées lors du montage, etc., puisque cette zone centrale de consommation se confond avec la zone des ateliers de production.

2. Ils génèrent à la périphérie une zone frontière pouvant dépasser les limites de l'ethnie. Cette zone n'excède pas la distance maximale atteinte par les potières lors de leurs déplacements sur les marchés (courbe C1) et dans les villages extérieurs (courbe D1) augmentée des distances parcourues par les acheteurs fréquentant les marchés (courbe E1) et les ateliers (courbe F1). Une situation de ce type est illustrée par les potières somono de l'atelier de Kakagna qui atteignent en pirogue les villages situés au nord du lac Débo alors que le territoire de cette ethnie ne dépasse pas en principe la rive sud du lac. Nous avons observé également des potières de cette ethnie fréquentant épisodiquement certains marchés de cette même région (marché de Sa notamment).

En résumé, la structure spatiale d'une tradition donnée présente trois cercles concentriques présentant, du centre vers la périphérie, une décroissance significative du nombre de récipients (***Fig. 1.14***) :

1. une zone centrale, correspondant au coeur de l'ethnie (totalité du corpus céramique y compris la poterie richement décorée faisant office de biens matrimoniaux dans certains groupes comme les Somono et les Peul du Delta), dont l'extension peut varier en fonction de l'ethnie,

2. une zone périphérique parcourue par les potières au-delà des limites de l'ethnie (poterie commune essentiellement), dont l'extension peut être appréciée sur la base des distances parcourues par les potières pour se rendre sur les marchés (courbe C1) et dans les villages extérieurs (courbe D1),

3. une zone de découvertes sporadiques résultant uniquement des mécanismes d'acquisition par des individus étrangers à l'ethnie (poterie commune), dont l'extension peut être appréciée à travers les trajets des acheteurs fréquentant les marchés (courbe E1) et les ateliers (courbe F1).

Fig. 1.14. *Modèle résumant les composantes spatiales de répartition d'une tradition céramique d'après les données recueillies dans le Delta intérieur du Niger.*

Des tests de la validité peuvent désormais être proposés en superposant les cartes de répartitions obtenues à partir de l'analyse des contenus réels des unités d'habitations (par. 2.2.1.) et les répartitions spatiales générées par les modèles théoriques (par. 2.2.2.).

Théorie ethnoarchéologique de la culture

L'archéologie préhistorique est née de la géologie. Pendant longtemps ses préoccupations furent essentiellement chronologiques et les objets récoltés utilisés pour dater. Les premières chronologies scandinaves ont introduit la notion de fossile directeur. La succession d'objets de plus en plus sophistiqués dans le temps, d'abord de pierre, puis de bronze, enfin de fer, offrait un reflet fidèle du progrès, compagnon idéologique obligé de la révolution industrielle. Gustaf KOSSINNA (1911) fut l'un des premiers archéologues à tenter d'aller au-delà de cette simple approche chronologique en assimilant les provinces culturelles des archéologues à des

peuples et à des ethnies (EGGERS 1959 ; VEIT 1989). On sait quelle a été la trajectoire de cette hypothèse à travers le national-socialisme et ses dérives sanglantes et l'usage qu'en a fait Hans Reinerth, archéologue officiel du IIIe Reich. On comprend donc que ce type d'approche ait longtemps été rejeté, et l'ethnie considérée comme une réalité hors de portée de l'archéologie. On notera néanmoins que Gordon Childe, archéologue d'inspiration marxiste, retenait des hypothèses fort comparables et tout aussi caricaturales en établissant des équivalences entre culture archéologique, peuple, race et langue. Aujourd'hui, la communauté des archéologues, à juste titre échaudée, rejette prudemment ce type d'approche ; elle considère qu'il n'y a que des cultures archéologiques et que la réalité de l'ethnie n'est pas atteignable. Le concept d'ensemble polythétique introduit par les archéologues anglo-saxons a largement contribué à cette nécessaire déconstruction et rappelé que la réalité passée n'était pas faite de casiers étanches et monolithiques (CLARKE 1968 ; GALLAY 1977).

Dans cette perspective les considérations précédentes (par. 2.1.3. et 2.2.3.) aboutissent à un profond changement de conception de la culture au sens archéologique du terme.

Dans la pratique courante de la discipline, la définition des "cultures" archéologiques constitue la démarche initiale de la recherche et de nombreux archéologues s'y consacrent presque exclusivement. Circonscrire les principales cultures est un passage obligé et le préliminaire indispensable à tout approfondissement de la réalité ancienne dans le domaine fonctionnel des techniques, de l'économie ou de l'idéologie.

L'analyse à laquelle nous nous sommes astreint ici conduit pourtant à un total renversement de perspective. L'identification archéologique d'une population ou d'une ethnie ne peut pas être une démarche empirique préliminaire reposant sur une description globale des faits matériels dans laquelle toutes les catégories de matériel, poteries, parures, outils, armes, ont la même signification. Elle est une interprétation de haut rang reposant sur une connaissance approfondie de la société disparue et sur des hypothèses très lourdes quant à la signification culturelle, technique, économique ou sociale, des traits descriptifs mobilisés. Dans le cas présent, nous considérons par exemple chez les Somono que la céramique richement décorée constitue une bonne approximation de la réalité ethnique alors que la céramique commune permet de définir une zone géographique plus large révélant l'activité commerciale des potières. Une même réalité, la céramique, débouche donc sur des interprétations distinctes et complémentaires selon les traits mobilisés dans la construction.

On ne peut plus considérer aujourd'hui la notion de culture comme un simple cadre préalable à l'analyse de la société; il s'agit bien au contraire de son expression la plus achevée. Donner à la culture archéologique un statut qui dépasse l'utilisation qu'en font aujourd'hui les archéologues nécessite des analyses très fines des faits de société. Les discontinuités identifiées seront en effet tour à tour l'expression de l'ouverture ou de la fermeture de la population vis à vis des populations voisines, l'affirmation de l'identité de toute la population ou d'un groupe social particulier, l'expression d'une idéologie d'origine étrangère ou de pratiques rituelles strictement locales, le résultat de réseaux d'apprivoisement ou d'échanges plus ou moins étendus, etc. (GALLAY 2000a).

Applications archéologiques

Les discussions que nous avons eues avec nos collègues archéologues africanistes ont fait ressortir leur scepticisme quant à l'utilité de nos recherches sur le plan strictement archéologique. Nous ne pouvons donc clore ce rapide tour d'horizon sans aborder la question de l'application de nos modèles aux réalités archéologiques africaines.

Contraintes sur la nature des vestiges

Le Delta intérieur du Niger ainsi que ses marges et l'ensemble du Pays dogon se distinguent par l'abondance de ses sites archéologiques parmi lesquels il convient de mentionner un nombre incalculable de buttes d'habitats formées par l'accumulation des restes de constructions de terre et livrant de très grandes quantités de céramiques. A ces tells relativement élevés au-dessus de la plaine d'inondation, il convient d'ajouter d'autres sites de plus courte durée d'occupation comme Hamdallahi et ne présentant pas une forte épaisseur de dépôts anthropiques. La céramique découverte dans les couches archéologique comprend deux ensembles qu'il convient de distinguer clairement.

1. Le premier correspondant effectivement aux céramiques utilisées dans les habitations contemporaines des diverses strates de la butte et abandonnées à l'intérieur des habitations ou dans diverses structures creuses, fosses ou dépotoirs.

2. Le second ensemble, composé essentiellement de tessons de petites dimensions, provient de l'argile utilisée dans les constructions. Ces tessons, qui étaient primitivement inclus dans les murs des constructions, correspondent à des matériaux plus anciens pouvant être totalement étrangers aux occupants des habitations concernées. A Hamdallahi, le contenu des habitations contemporaines de la ville comprenait une forte proportion de poteries de tradition peul alors que les tessons contenus dans les murs des maisons se rattachaient essentiellement aux traditions somono car l'argile devaient avoir été tirée des berges du fleuve traditionnellement occupées par des campements de pêcheurs bozo-somono (GALLAY *et al.* 1990).

Procédures de fouilles

Les remarques précédentes montrent qu'une approche cohérente des traditions céramiques nécessite des techniques de fouilles adéquates permettant de distinguer les matériaux contemporains des phases d'occupation des matériaux repris secondairement dans l'argile des constructions. Il est donc peu probable que les fouilles stratigraphiques qui se donnent pour objectif de récolter l'ensemble du matériel céramique d'un niveau sans procéder à l'identification et au dégagement des unités d'habitation puisse déboucher sur des problématiques permettant d'utiliser avec profit des modèles ethnoarchéologiques et ceci à plus forte raison si l'on tamise les sédiments. Cette pratique favorise en effet l'incorporation d'une masse considérable de matériaux plus anciens de petites tailles dans le corpus céramique de l'horizon et obture complètement la lisibilité du matériel récolté.

Procédure d'identification des traditions

On peut sur cette base (par. 2.2.3. et 2.3.2.) proposer certaines procédures permettant d'individualiser ces traditions au niveau archéologique et tenter de préciser comment utiliser ces données dans l'approche de l'histoire des peuplements.

Étape 1 : des poteries découvertes aux séquences de montage

La première étape concerne la restitution des techniques de montage des céramiques découvertes. Nous avons vu en effet que les traditions se définissent d'abord par des critères techniques et notamment dans des conceptions particulières présidant à la première phase de construction des céramiques. La première tâche de l'archéologue consistera donc à repérer les traces laissées par cette première étape du façonnage sur les céramiques. L'étude des

macrotraces observables sur les surfaces et certaines particularités morphologiques des fonds rend cette approche possible, sinon facile, à mettre en oeuvre (HUYSECOM 1994a).

Étape 2 : échelle microrégionale : la concession

La deuxième étape se fonde sur l'analyse des matériaux des concessions ou de tout autre type de dépôts, dont l'homogénéité est postulée. On peut en effet démontrer que, même dans les régions où plusieurs groupes ethniques coexistent, les habitants ont tendance à réunir chez eux des poteries d'une tradition majoritairement en accord avec leur origine ethnique, même si un certain pourcentage de céramiques étrangères peut être décelé.

Dans une unité d'habitation, le mélange de traditions sera relativement plus important lorsque :

1. le village est situé dans une région où plusieurs ethnies distinctes se superposent, comme c'est le cas dans la zone d'inondation du Delta intérieur ;

2. il s'agit d'une céramique commune peu marquée sur le plan esthétique ne pouvant pas être considérée comme un bien de prestige lié aux transactions matrimoniales;

3. la concession est habitée par une famille d'agriculteurs ou d'éleveurs n'appartenant pas à la classe des potières ;

4. la concession est occupée par des Peul dont les potières ne fabriquent pas tout l'éventail des formes nécessaires à l'organisation de la vie domestique.

Il sera au contraire très peu important lorsque :

1. le village est situé dans une région homogène sur le plan ethnique, comme c'est le cas sur les marges deltaïques (Pays bwa ou bambara par exemple);

2. la concession est habitée par une famille d'une potière qui consomme majoritairement sa propre production (GALLAY 1992).

Les données chiffrées obtenues montrent que ce sont les concessions de potières qui fournissent les conditions les plus favorables pour réunir un corpus céramique homogène permettant de définir une tradition, d'où l'intérêt de rechercher et de fouiller ce type d'habitation dont l'identification repose essentiellement sur la présence d'outils de potières (qui ne se retrouvent jamais dans les autres concessions), et accessoirement sur la présence de réserves d'argile contenues dans de grandes jarres et de réserves de poteries cassées destinée à la fabrication de chamotte (GALLAY 1992).

Étape 3 : échelle macrorégionale : la région

La troisième étape nécessite des données chiffrées réunies sur de nombreux sites et passe par la cartographie. Cette approche peut utiliser des données globales réunies pour un horizon chronologique déterminé sur un ensemble de sites et n'a pas besoin de se fonder sur des inventaires d'unités d'habitation, difficiles à réunir en l'état actuel du développement de l'archéologie sahélienne.

Cette approche spatiale devrait traiter séparément :

- les poteries richement décorées faisant fréquemment office de biens de prestige et permettant de définir les contours exacts des sphères d'endogamie.

- les instruments de potières spécifiquement liés à certaines traditions et définissant la zone de production de la tradition,

- les poteries communes permettant de définir la sphère de diffusion la plus large de la tradition dépassant la région occupée par l'ethnie.

Procédure d'identification des peuplements

L'application des modèles proposés (par. 2.2.4. et 2.3.3.) aux données de certaines régions limitées (Pays dogon dans la boucle du Niger), ou plus largement définies (région sahélienne), ou même à l'échelle du continent africain dans son ensemble, montre que ce type d'approche permet d'obtenir des éléments de discussion pertinents dans la recherche des peuplements anciens, du moins pour les périodes médiévale et récente.

Le travail de MAYOR (2005, 2011a) consacré à l'ensemble de la Boucle du Niger témoigne de la pertinence des approches proposées. Nous en donnerons ici un bref résumé permettant de situer les enjeux de la présente étude.

Ce travail fait le point des résultats obtenus lors des enquêtes ethnoarchéologiques conduites dans le Delta intérieur du Niger, auxquelles Mme Mayor a activement participé, et prolonge la réflexion au niveau du contexte archéologique régional.

Son objectif est de montrer que l'étude des liens systématiques établis dans le présent entre traditions céramiques et leur signification en terme d'identités ethno-linguistiques permet d'enrichir l'interprétation des vestiges archéologiques régionaux au-delà du XIX^{e} s. et de proposer des scénarios dans le domaine de l'histoire des peuplements remontant jusqu'au début des âges de Métaux dans la première moitié du 1er millénaire av. J.-C., soit sur une profondeur historique de trois millénaires couvrant l'ensemble de l'âge du Fer ou de la période dite historique. La démonstration intègre un volet ethnoarchéologique, un volet historique et un volet archéologique et s'organise en quatre points.

1. *Sélectionner des caractéristiques céramiques pertinentes sur le plan culturel et identitaire. Connaître leurs corrélations ethnolinguistiques dans le Présent*

Les choix techniques opérés au niveau du façonnage de l'ébauche des céramiques montrent de façon générale une bonne corrélation avec les groupements ethnolinguistiques. Les éléments morphologiques sont par contre beaucoup moins bien corrélés. Malgré la rareté des liens univoques entre décors et traditions on constate d'excellentes concordances pour certains types de décors faisant appel à des outils particuliers comme la majorité des instruments permettant d'obtenir des impressions roulées, les poinçons et les peignes.

2. Retrouver la profondeur historique des groupes concernés ainsi que les processus principaux ayant mené à leur constitution

Le bilan montre que certaines populations ont des racines dont la profondeur historique remonte à plusieurs siècles, voir plus d'un millénaire pour les populations dites autochtones, même si elles n'ont pas traversé l'histoire de façon linéaire, monolithique et autarcique. La principale rupture intervient aux XIV^{e} et XV^{e} s. au moment de l'empire du Mali, suite à l'installation de nouvelles populations qui se sont la plupart du temps superposées aux peuplements antérieurs.

3. *Identifier la distribution spatiotemporelle des traits céramiques pertinents au niveau archéologique*

Une synthèse des données archéologiques vise à faire le bilan des éléments ayant un sens dans la problématique de l'histoire des peuplements et de l'évolution des traditions céramiques : traits techno-économiques principaux, caractéristiques de la céramique, hypothèses avancées par les auteurs concernant l'histoire du peuplement (origine des populations, liens entre régions, causes d'abandon des sites). Les éléments les plus pertinents pour accéder à l'identité des producteurs de céramiques sont ceux qui permettent de retrouver les techniques de

façonnage (macrotraces, morphologie de la base, outils de potières) et certaines techniques de décoration, principalement les différents types d'impressions roulées.

4. *Tenter la reconstruction d'une histoire culturelle des traditions céramiques en termes d'identités ethno-linguistiques*

La mise en place des populations s'est principalement faite au cours des deux derniers millénaires par des processus d'emboîtement ou de superposition plutôt que par des remplacements complets de groupes. Au dessus d'un substrat commun issus du Néolithique, caractérisé par le moulage sur forme convexe et les impressions de cordelette torsadée, s'individualisent à l'âge du Fer trois groupes qu'il est possible d'associer à de grandes famille linguistiques, à un niveau taxonomique large : un groupe nord-ouest et centre (Delta) lié à des locuteurs de la famille Mandé, un groupe oriental liés à des locuteurs de la famille Nilo-saharienne (Sonraï) intégrant des éléments autochtones Gur et un groupe méridional lié à d'autres locuteurs de la famille Gur (Bwa notamment).

A l'échelle de la zone sahélienne, des études sur la très large répartition géographique de certains instruments de potières spécifiquement liés à une technique de montage et portant des noms issus d'une même racine linguistique sont à ce titre encourageantes, même s'il est encore trop tôt pour lier cette diffusion à une quelconque entité linguistique. HUYSECOM (1991-92, 1996) a notamment montré que les percuteurs d'argiles liés à la technique du pilonnage sur forme concave avaient une répartition exclusivement sahélienne s'étendant du Mali à l'Ouest au Soudan à l'Est.

Les études faites à propos des percuteurs d'argile ouvrent la voie à des recherches plus larges se situant à l'échelle continentale et portant sur des concordances globales entre choix techniques et grands groupes linguistiques à l'échelle du continent (STERNER & DAVID 2003). DE CRITZ (1994), suivi de GOSSELAIN (2000, 2001) ont ouvert une voie prometteuse allant dans cette direction en rappelant que certains choix technologiques ne sont pas dictés par des impératifs fonctionnels ou écologiques, mais culturels. Cette voie reste à ce jour encore largement inexplorée et mériterait à l'avenir d'être approfondie.

1.3. CONTEXTE GÉOGRAPHIQUE ET ETHNOLINGUISTIQUE

Contexte géographique

Le Pays dogon se trouve organisé autour d'un vaste plateau gréseux, le « Plateau central nigérien » de DESPLAGNES (1907) au centre de la large boucle tracée par le Niger, dont le cours, orienté de sud-ouest au nord-est au niveau du Delta intérieur, s'infléchit ensuite à partir de Tombouctou selon un axe ouest-est, pour s'orienter enfin en direction du sud-est.

Du point de vue climatique, la région couvre les zones soudanaise et sahélienne et présente un régime de moussons du sud-ouest (saison des pluies) alternant avec un régime d'alizés du nord-est (saison sèche).

Les enquêtes ont couvert l'ensemble du Pays dogon entre le 14^{e} et le 16^{e} parallèle N, soit essentiellement quatre régions géographiques : les marges deltaïques, le Plateau de Bandiagara, la Falaise de Bandiagara, la plaine du Séno et le Gourma-des-Monts s'étendant vers l'est jusqu'aux monts du Hombori.

Les marges deltaïques

Le peuplement dogon actuel atteint les marges du Delta intérieur à l'ouest de la route Bamako-Mopti avec quelques villages comme Goundaka, mais ne pénètre pas à l'intérieur de la plaine d'inondation, domaine des Peul, des Bozo et des Somono. La marge deltaïque s'étend de cette limite aux premières collines rocheuses isolées marquant la limite occidentale du Plateau, colline abritant des villages dogon comme Fiko ou Modjodjé.

Le Plateau de Bandiagara

Le Plateau, de forme triangulaire, est composé de grès-quartzites primaires de la série de Bandiagara (Cambrien et Ordovicien). Les altitudes les plus élevées (520 m) s'observent au nord, vers Douentza. La surface s'incline progressivement en direction du sud-ouest et de l'ouest où le Plateau éclate en petites buttes rocheuses isolées. La surface rocheuse fortement altérée est traversée par des diaclases orientées SSO-NNE, profondes crevasses comblées de sédiments quaternaires.

Le comblement essentiellement holocène est formé de glacis situés entre 400 et 440 m d'altitude. Ces glacis à la fois d'érosion et d'accumulation relèvent essentiellement de la grande période de remobilisation, au début de l'Holocène, des silts éoliens déposés sur la totalité de la superficie du Plateau durant le dernier maximum aride (RASSE, BALOUCHE *et al.* 2006).

Les cultures occupent les dépressions alors que les villages traditionnels sont volontiers construits sur les bordures des plateaux rocheux. La zone présente un équilibre écologique fragile du fait de la rareté des ressources en eau. Elle est de ce fait beaucoup plus sensible que la Plaine aux années de sécheresses.

La Falaise de Bandiagara

Le Plateau est limité à l'est par une falaise orientée NE-SO, s'étendant sur 260 km de long, de Douentza au nord-est à Djibasso au sud-ouest. D'altitude dégressive, elle passe de 700 m au nord à 100 m au sud. Formée d'une paroi verticale impressionnante au nord de Bamba, elle ne présente plus qu'une sorte de décrochement rocheux couvert d'éboulis au sud de la route de Bankas. Le rebord du Plateau et les éboulis qui bordent le pied de l'escarpement accueillent de nombreux villages. Dans la partie centrale de la Falaise, l'éboulis est bordé par une dépression endoréique parallèle au décrochement, drainant les eaux de pluies. A la latitude de Tirelli, on observe, d'ouest en est les unités géomorphologiques suivantes : falaise, éboulis, plaine fluviale, dunes mouvantes, dunes couvertes sans patron régulier, dunes couvertes longitudinales (DAVEAU 1959). Le pied de la Falaise, dont les ressources en eau sont relativement abondantes, a, de tous temps, servi de refuge lors des épisodes de sécheresses les plus marqués au cours desquels le Plateau pouvait être partiellement ou totalement abandonné.

La plaine du Séno

La plaine sableuse du Séno forme un bas plateau vers 300 m. d'altitude rattaché au Continental terminal. On y découvre des buttes rocheuses isolées partiellement ennoyées dans les sédiments qui posent la question de la limite orientale des affleurements gréseux. Il ne présente aucun drainage fluvial, mis à part la vallée du Sourou au sud. La plaine se prête bien aux cultures pluviales et à l'arboriculture. Le jardinage nécessite par contre l'établissement de puits, la nappe phréatique étant située à grande profondeur.

La plaine est bordée le long de la Falaise et au sud du Gourma-des-Mont d'un imposant système de dunes partiellement envahie par une végétation herbeuse. Ces cordons dunaires ont un patron en général régulier de 10 à 25 km de long et leur hauteur varie de 15 à 30 m. Mis en place pendant la période aride correspondant notamment au dernier maximum

glaciaire (Ogolien), ils témoignent néanmoins de structures complexes en relation avec de nombreux épisodes de remaniements.

Ces zones sableuses ne sont pas habitées et forment une sorte de barrière naturelle incurvée séparant les habitats de la plaine des villages de la Falaise au nord-ouest et du Gourma-des-Monts au nord. Les données historiques montrent néanmoins que ces zones sableuses n'ont pas limité les relations humaines entre la Falaise et la Plaine puisque de nombreux villages de la Falaise sont à l'origine d'établissements secondaires établis dans le Séno (GALLAIS & MARIE 1975). L'effet de barrière semble par contre plus marqué au nord, où le massif dunaire est bordé sur son flanc septentrional d'une zone de brousse tigrée totalement impropre aux cultures (GALLAY 1981).

Le Gourma-des-Monts et les monts du Hombori

A l'est de Douentza commence un paysage composé de buttes rocheuses tabulaires alignées d'ouest en est le long de la route Douentza-Gao. Sur le flanc septentrional de cet axe se dressent les hautes falaises du plateau de Dyundé-Gandomia culminant à 1080 m. Sur son flanc méridional s'étend la partie septentrionale de la plaine du Séno . Les nombreuses buttes témoins gréseuses qu'on y découvre sont formées de grès-quartzites et conglomératiques de la série précambrienne d'Hombori-Dountza et culminent autour de 950 m. Ces montagnes constituent deux ensembles séparés : à l'ouest, une série de onze pitons autour du village de Boni, puis à l'est, les massifs du Hombori regroupant trois pitons principaux et divers affleurement rocheux.

Les massifs autour de Boni accueillent divers villages dogon parlant le toro tegu alors que la plaine est peuplée de Rimaïbés, de Peul et de Sonraï. Les rares villages établis au sommet du massif de Gandomia sont essentiellement sonraï (Lougui). Le Hombori abrite quant à lui des Sonraï et un ancien peuplement dogon aujourd'hui totalement acculturé (GALLAIS & MARIE 1975).

Le contexte ethnolinguistique

Le terme dogon est une dénomination ethnique interne ; il correspond donc à un endonyme qui exprime le sentiment d'appartenance à un groupe particulier. Des ethnonymes péjoratifs sont employés par les populations étrangères : Habe, sg. Kado (Peul du Delta), Humbe-bê, sg. Kumbé-dyo (Peul du Séno), Kibissi, sg. Kombodo (Mooré).

Ethniquement » parlant les Dogon sont rattachés aux peuples voltaïques (DELAFOSSE1912 ; BAUMANN & WESTERMANN 1948 ; WESTERMANN & BRYAN, 1952 ; BERTHO 1953) ou mandé (HOLAS 1951 ; GRIAULE & DIETERLEN 1954 ; YEGBE & TEME 1998). Les Dogon n'ont jamais eu de structure politique centralisée et ont été modelés par les influences externes des formations étatiques périphériques (GALLAY 1994). Ils sont organisés en petites unités indépendantes qui contribuent au morcellement culturel et linguistique. Ces questions de rattachement à de grands groupes culturels sont délicats car souvent peu argumentés. Les diagnostics mélangent en effet souvent des analyses des caractéristiques culturelles et/ou linguistiques et des références à des traditions orales qui n'ont pas fait l'objet d'une critique préalable. Il en va ainsi des références à une origine mandé, systématiquement revendiquée par les Dogon.

Le territoire dogon est partagé avec des pasteurs peul, notamment en plaine. On observe aujourd'hui des villages peul et dogon proches ou des cohabitations dans les mêmes villages. Les relations entre les deux populations sont parfois conflictuelles, car la logique des cultures du mil interférent souvent avec la logique de l'élevage.

Histoire des recherches

Malgré leur diversité interne, les parlers dogon ont été considérés comme des représentants d'une langue unique apparentée aux langues Gur ou Mandé. Ils n'en constituent pas moins un groupe à part d'une grande originalité, et de ce fait difficilement classable, les affinités avec les langues extérieures pouvant provenir d'emprunts.

L'état des connaissances sur les divers parlers reste très inégal. Certains parlers ont fait l'objet de descriptions qui ont abouti à des dictionnaires et à des grammaires, d'autres ont été brièvement analysés sans donner lieu à des publications au plan linguistique. Certains, notamment les parlers limités à quelques villages, dont les locuteurs sont très peu nombreux, ne sont connus que par leurs noms et n'ont jamais fait l'objet d'une caractérisation.

Parmi les travaux les plus importants, il convient de mentionner les références suivantes.

En 1952, Geneviève Calame-Griaule publie un court article sur la diversité linguistique, suivi en 1956 d'un article présentant l'ensemble de la situation (CALAME-GRIAULE 1952, 1956).

En 1968, elle publie un dictionnaire du toro so (CALAME-GRIAULE 1968a).

En 1969, Prost publie une grammaire du togo kan (PROST 1969) et, en collaboration avec Kervran, une grammaire du donno-so (KERVRAN & PROST 1969).

En 1971 Leger publie un dictionnaire du tomo kan et une grammaire (LEGER 1971a et b).

Entre 1975 et 1977, Sauvain Dugerdil recueille un lexique et des données grammaticales sur le tòrò tegu du massif du Sarnyéré (SAUVAIN-DUGERDIL 1980).

En 1982 Tessougé et Togo rédige un mémoire sur les variations entre le jamsay tegu, le togo kan, le tomo kan et le toro so (TESSOUGUE & TOGO 1982) et Kervan publie un dictionnaire du donno so (KERVRAN 1982, 1993).

En 1994, Plungian et Tembiné publient une description de la situation socio-linguistique dogon (PLUNGIAN &TEMBINE 1994).

En 1995, Plungian publie un travail sur la phonologie et la grammaire du tommo so (PLUNGIAN 1995).

En 1997, Témé, un locuteur tòrò sò, publie une étude lexicale des variétés de parlers dogon utilisant notamment la liste Galtier réunie en 1974 et comprenant 200 items (voir également GALTIER 1993).

Dans les années 90, la Société internationale de linguistique (SIL) lance un projet de relevé général des parlers dogon. En 1998, J.A. Durieux et E.I.K. Durieux se chargent de cette tâche sous la responsabilité de J. Lee Hochstetler. Le document publié par ce dernier (HOCHSTELLER 2004) constitue à ce jour la meilleure synthèse disponible et nous servira ici de référence générale.

Dans le cadre de la MAESAO, Roger Blench a recueilli récemment des informations sur une série de parlers minoritaires, dont plusieurs sont restés non décrits jusqu'à ce jour (les dénominations entre parenthèses sont celles de HOCHSTETLER 2004).

- Reprise du banggi me (ou banggeri-me) parlé par six villages à l'est de Kargé près de la route Sévaré-Douentza, apparemment sans lien avec la famille Niger-Congo et étranger au groupe dogon ;

- Walo Kumbel (oualo, koumbel na) parlé par trois villages au pied de la Contre-escarpe Nord. Enregistré pour la première fois ;

- Yanda (yanda dom) au sommet de la Falaise au sud de Bamba ;

- Ambaleenge (mombo) de Kema ;

- Nyabeengge (mombo) ;

- Ana (endonyme ana tinga), sur la Falaise au sud de Bamba. Enregistré pour la première fois ;

- Bunògè (korandabo) parlé par 6 villages. Au sud des villages parlant bangi me, enregistré pour la première fois ;

- Dogul dom (dogulu-dom) ;

- Tebul ure (oru yille) parlé dans les agglomérations de Bamba, enregistré pour la première fois ;

- Ampari pa (cf ampari kora) parlé dans le seul village de Pa (Pahandaga) en zone de parler tomo kan.

Certaines études comme celle de DURIEUX & DURIEUX-BOON (2000) restent alhuereusement non publiées.

Classement et rattachement

WILLANSON & BLENCH (2000) proposent le classement du Dogon dans les familles linguistiques africaines sous la diagnose Niger-Congo, Mandé-Atlantique-Congo, Ijo-Congo, Dogon-Congo, Dogon. HEINE & NURSE (2004) fournissent quant à eux un arbre légèrement différent (***Fig. 1.15***)

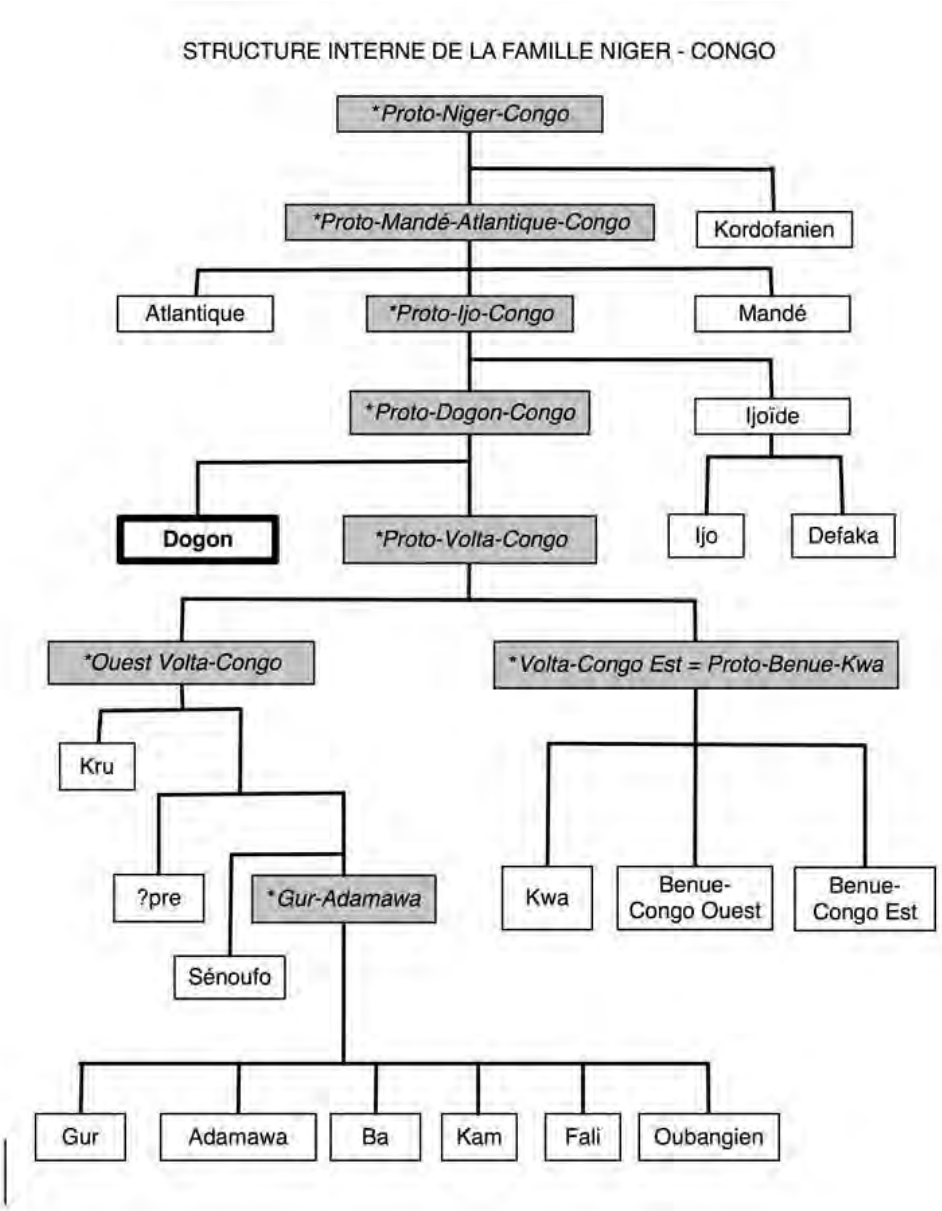


***Fig. 1.15**. Structure interne de la famille Niger-Congo (simplifié d'après HEINE & NURSE 2004, fig. 2.1, p. 28).*

Le Dogon présente des caractéristiques propres très atypiques pour la famille Niger-Congo : ordre des mots, manque de traces de classes nominales, etc. Son insertion dans cette famille reste donc conjecturale.

Le nombre de locuteurs dogon reste difficile à apprécier. Il varie considérablement si l'on tient compte ou non de la diaspora présente au Mali, mais également au Burkina, en Côte d'Ivoire ou ailleurs. L'estimation du nombre de Dogon au Mali dans les années 80 varie entre 530.000 (1987) et 670.000 (1988). Selon le Ministère du plan, le nombre de personnes de six ans et plus disant parler dogon serait, en 1987 au Mali, de 409.000 locuteurs. Des données actualisées récentes restent difficile à obtenir car les recensements n'enregistrent désormais plus les affiliations « ethniques »

Diversification linguistique

La langue dogon souffre d'une pluralité dialectale très marquée à telle enseigne que l'intercompréhension entre deux locuteurs de dialectes périphériques opposés devient difficile, voir même nulle.

« *Les usagers sont très conscients de ces différences et en tirent une certaine fierté, car la diversité linguistique va chez eux de pair avec un fort sentiment de l'individualité des groupes sociaux. Il en résulte une tendance d'une part au conservatisme dialectal, d'autre part à l'exaltation par chacun de son propre parler et au dénigrement de celui d'autrui, mis en évidence par la coutume des « moqueries de villages*. » (CALAME-GRIAULE 1968b : VIII-IX)

Dans cet ensemble de parlers très hétérogènes, l'intercompréhension ne s'observe à un degré satisfaisant qu'entre des dialectes contigus.

« Ce qui existe doit être considéré comme un ensemble dialectal très hétérogène, soit comme un groupe de langues génétiquement apparentées. La tradition préfère la première solution (s'appuyant surtout sur la conscience ethnique commune ainsi que sur une certaine proximité culturelle parmi tous ceux qui se disent dogon), mais, du point de vue strictement linguistique, il serait également justifié de parler d'un groupe de langues déjà suffisamment éloignées les unes des autres. » (PLUNGIAN 2003 : 65)

On considère qu'il y a un minimum de 21 parlers. Selon Roger Blench, le degré de diversification au niveau de la famille se situe dans le même ordre de grandeur que le Mandé. Aucun des parlers n'est compris et utilisé sur l'ensemble du territoire. La plus grande diversité de la famille dogon se rencontre sur le Plateau dans l'ouest du territoire alors que les langues de la Plaine sont très proches les unes des autres et réfléchissent des mouvements récents. La diversité porte essentiellement sur les composantes lexicales alors que d'autres aspects témoignent d'un degré d'uniformité très grand par apport aux familles voisines.

Certains parlers comme le banggeri me, et peut-être d'autres parlers, ne sont pas dogon et révèlent l'existence de vestiges pré Niger-Congo. Le banggeri me possède néanmoins un vocabulaire propre pour les céréales qui indiquent qu'il ne s'agit pas d'anciens chasseurs-cueilleurs. Ces langues constituent soit des parlers isolés, soit des embranchements d'une très haute antiquité dans la famille (BLENCH & DOUYON 2006)

Classement

On retiendra ici le classement d'Hochstetler (tableau 1.3) tout en gardant une graphie romaine. Au niveau classificatoire on peut identifier trois niveaux : la langue dogon, les parlers locaux (*languages*) et les variétés de parlers (*speech varieties*). Nous avons complété ce tableau par les nouvelles données réunies par Roger Blench. Selon PLUNGIAN (2003) qui reprend à peu de chose près les regroupements proposés par BERTHO (1953), les parlers dogons se répartissent en trois groupes (***Tabl 1.2***) :

1. Groupe nord-ouest

Entièrement situé sur le Plateau, il comprend :

- au nord le bondum dom, le dogulu dom, le tiranige diga et le banggeri me,

- au nord-est le yanda dom et le naãa dama à la frontière du Plateau,

- à l'ouest le mombo, l' ampari kora (cf mombo).

La zone mombo est la plus hétérogène et recèle peut-être des parlers autonomes dont on ignore totalement la spécificité linguistique. Certains parlers ne sont connus que par leurs noms. Le degré d'intercommunication est très bas, même pour des dialectes voisins. La position la plus marginale est occupée par le naãa dama.

2. Groupe central

- Tommo so (tombo), toro so, donno so

Ces trois dialectes ont des affinités internes considérables ce qui est exceptionnel. Tommò so et donno so sont totalement intercompréhensibles et une intercompréhension suffisante existe également avec le toro so.

3. le groupe sud-est

- Tomo kan, togo kan, teau kan, jamsay tegu, toro tegu

	Berto 1953	Plungian, Tembiné 1994	Plungian 2004
Plaine			
Jamsay tegu	Groupe 1	Groupe SW (-kan)	Groupe SE
Teau kan	Groupe 1	Groupe SW (-kan)	Groupe SE
Togo kan	Groupe 1	Groupe SW (-kan)	Groupe SE
Tomo kan	Groupe 1	Groupe SW (-kan)	Groupe SE
Falaise centrale			
Toro so	Groupe 2	Groupe central (-sò)	Groupe central
Tommo so	Groupe 2	Groupe central (-sò)	Groupe central
Donno so	Groupe 2	Groupe central (-sò)	Groupe central
Plateau occidental			
Tiranige diga	Groupe 4	Groupe NW (-dom)	Groupe NW
Mombo	Groupe 4	Groupe NW (-dom)	Groupe NW
Ampari kora (Mombo)	Groupe 4	Groupe NW (-dom)	Groupe NW
Bangeri my	Groupe 5	Groupe NW (-dom)	Groupe NW
Korandabo		Groupe NW (-dom)	
*Plateau central et sept*entrional			
Bondum dom	Groupe 3	Groupe NW (-dom)	Groupe NW
Dogulu dom	Groupe 3	Groupe NW (-dom)	Groupe NW
Naãa dama	Groupe 3	Groupe NW (-dom)	Groupe NW
Yanda dom		Groupe NW (-dom)	Groupe NW
Oru yille			
Isolé			

Tab. 1.2. *Regroupement des parlers dogon selon* BERTHO *(1953),* PLUNGHIAN *&* TEMBINE *(1994) et* PLUNGIAN *(2003).*

Linguistiquement parlant, seuls le teau kan et le togo kan présentent une affinité remarquable avec intercompréhension possible. Par contre, l'intercompréhension est possible, mais incomplète, entre teau kan, jamsay tegu et toro tegu.

Nous donnerons ici d'après Hochstettler quelques renseignements complémentaires sur les parlers les plus importants. L'estimation du nombre de locuteurs se réfère à l'année 1998. Les noms proposés par Blench, correspondant aux endonymes, seront utilisés à la place de ceux d'Hochstettler lorsqu'il y a discordance (***Fig. 1.16, 1.17, 1.18***).

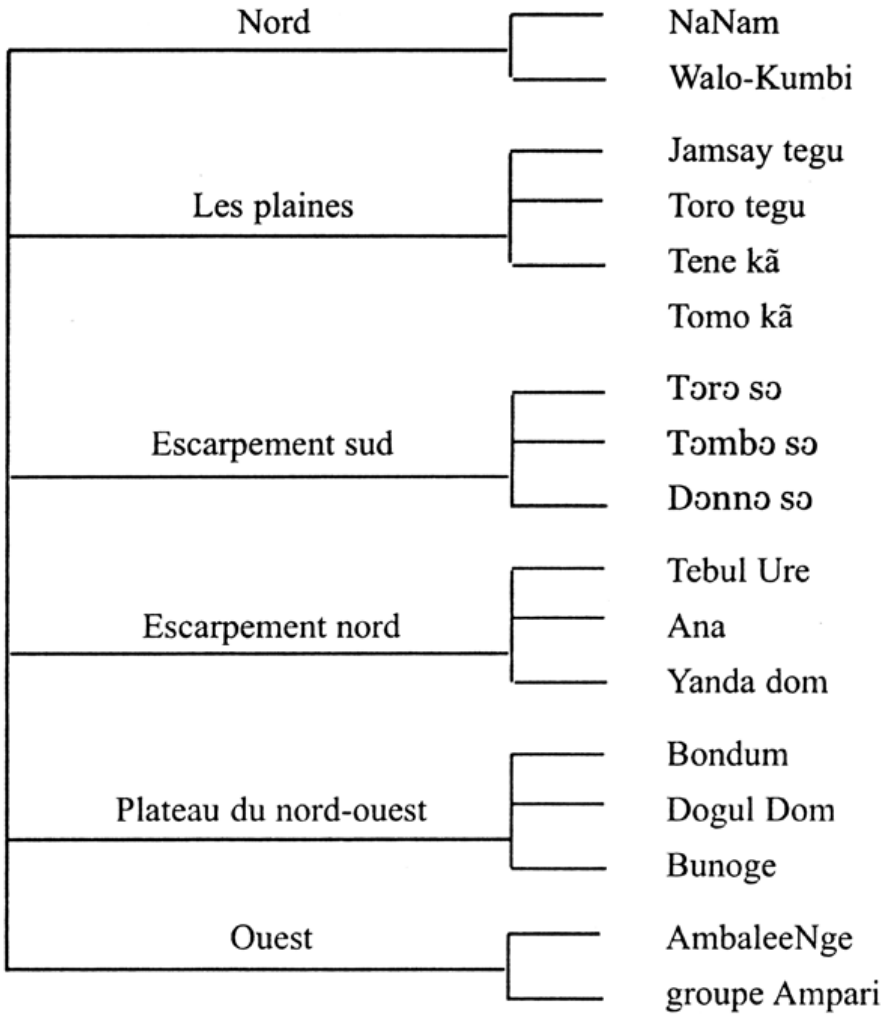


Fig. 1.16*. Classification des langues dogon selon* BLENCH *2006.*

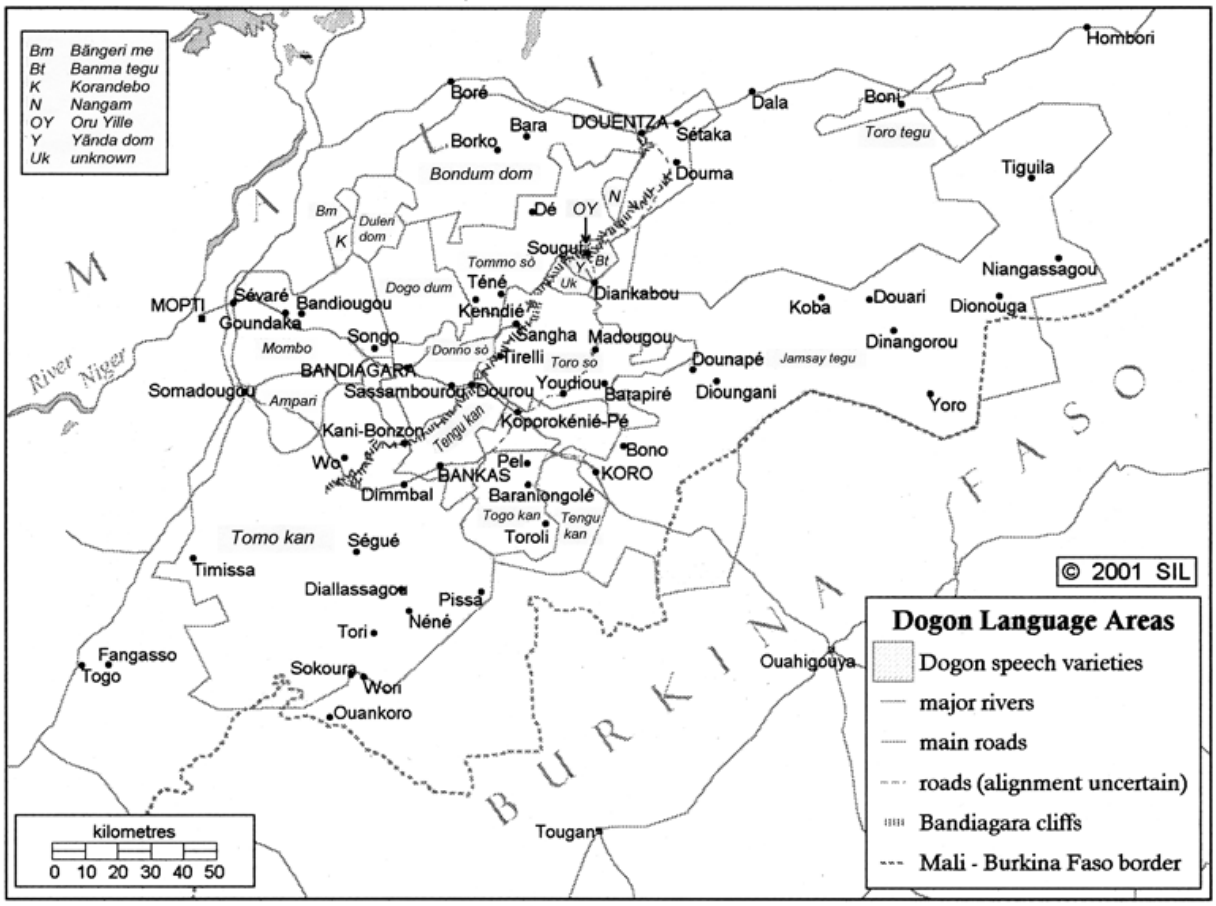


***Fig. 1.17**. Carte des parlers dogon (d'après HOCHSTETLER & DURIEUX 2004).*

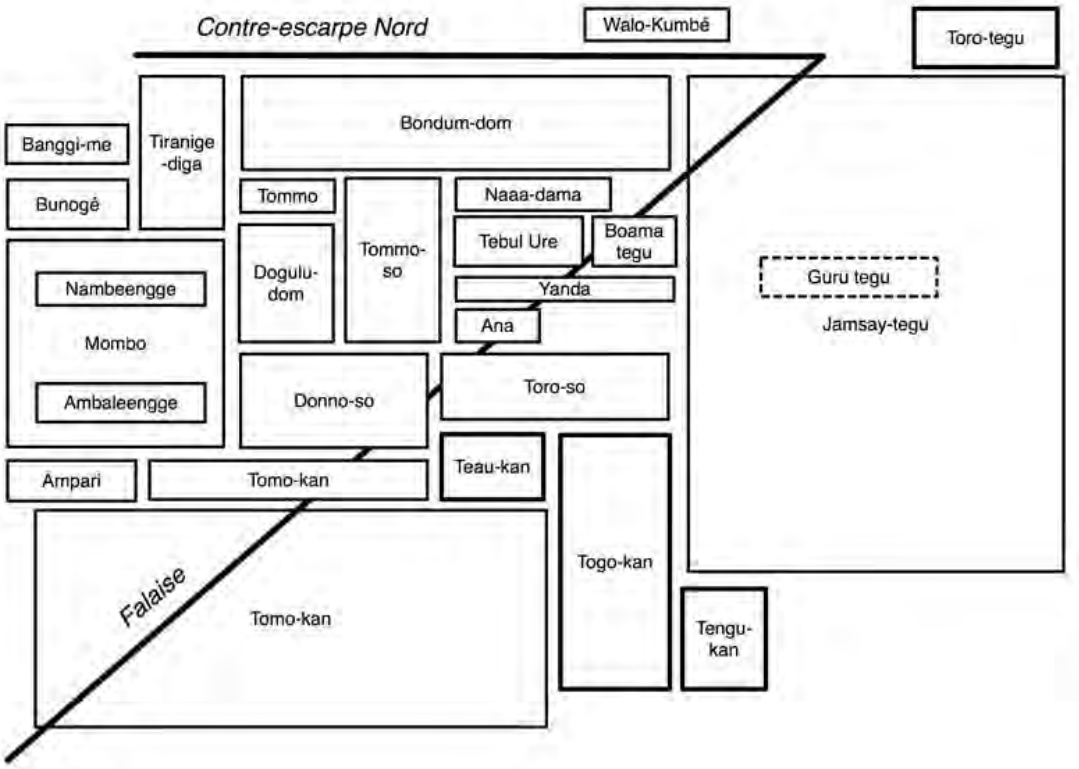


Fig. 1.18. *Organisation géographique schématique des parlers dogon.*

Ampari kora (Ampari pa Blench)

Population estimée : 5.200 locuteurs (0,8%)

Les locuteurs ampari-kora comprennent le mombo, mais l'inverse n'est pas vrai.

Banggeri me (Banggi me Blench)

Population estimée : 1.200 locuteurs (0,2%)

Ce parler original, n'appartenant probablement pas à la famille dogon, est parlé dans sept villages à l'extrême nord-ouest du Plateau.

Bondum dom

Population estimée : 24.700 locuteurs (3,8%)

Le bondum dom est parlé le long de la bordure nord du Plateau. Les habitants de Borko parlant torò sò utilisent le bambara pour parler avec les locuteurs bondum dom car ils ne comprennent pas ce parler.

Dogulu dom (Dogul dom Blench)

Population estimée : 15.700 locuteurs (2,4%)

Le centre du parler est le village de Nandoli. Ce dernier n'est pas compris à l'extérieur, mais les locuteurs comprennent les parlers de variétés « sò » : tòrò sò, tommò sò et donno sò.

Tiranige diga

Population estimée : 4.200 locuteurs (0,6%)

Principal parler de la partie nord-est du Plateau.

Jamsay tegu

Population estimée : 130.000 locuteurs (20%)

Le jamsay tegu, parlé dans le nord-est de la plaine du Séno, est reconnu comme le parler le plus ancien, celui qui aurait conservé l'état le plus archaïque de la langue. Il permet de se faire comprendre dans toute la plaine et au bord du Plateau. Langue la première « révélée », il est, avec le tombo, la langue des chants et de certaines prières (CALAME-GRIAULE 1956). La variété domno tegu, parlée par les Houmbébé des environs de Douentza, est considérée comme la plus « pure ».

Donno so

Population estimée : 45.300 (7%)

Parler de l'ensemble de la zone Kamba autour de Bandiagara. Les parlers donno sò et tommò-sò sont totalement intercompréhensibles et une intercompréhennsion suffisantes existe également avec les locuteurs tòrò sò. Le donno sò et le tomo kan sont par contre mutuellement inintelligibles.

Korandabo (Bunoge Blench)

Population estimée : 700 locuteurs (0,1%)

Parlé dans deux les seuls hameaux de Dakuma et Sangou formant le village de Boudou au nord-ouest du Plateau. Le parler semble incompréhensible pour les populations avoisinantes.

Mombo

Population estimée : 18.800 locuteurs (2,9%)

Le parler mombo semble très hétérogène et pourrait receler des variétés autonomes dont on ignore totalement la spécificité linguistique. Quelques locuteurs mombo disent comprendre des brides de donno sò. Les locuteurs ampari kora comprennent apparemment le mombo, mais la réciproque n'est pas vraie.

Nangga dama

Population estimée : 2.500 locuteurs (0,4%)

Parlé à Wakara et dans quelques villages voisins sur la Falaise près de Douentza. Partiellement intelligible avec le jamsay tegu.

Oru yille (Tebul ure Blench)

Population estimée : 400 locuteurs (0,1%)

Parlé dans les villages de Bamba du haut dont les habitants doivent parler jamsay tegu pour se faire comprendre de leurs congénères.

Tengu kan

Population estimée : 53.800 locuteurs (8.3%)

Parler le plus important du sud de la plaine parlé aux environs de Bankass. Linguistiquement parlant, l'intercompréhension est parfaitement possible entre tengu kan et togo kan.

Togo kan

Population estimée : 73.200 locuteurs (11,3%)

Parlé par les Togom. Intercompréhension entre tengu kan et togo kan.

Tommo so

Population estimée : 60.200 (9,3%)

Selon la tradition, premier parler à s'être différencié du Jamsay tegu. Sa compréhension s'étend sur tout le Plateau et dans le Falaise. Le tommo so et le donno so sont totalement intercompréhensibles et une intercompréhension suffisante existe avec le toro so.

Tomo kan

Population estimée :132.800 locuteurs (20,5%)

L'un des principaux parlers du Pays dogon en nombre de locuteurs et en aire de répartition parlé au sud-ouest de Bankas. Il n'est pas considéré comme une forme pure de dogon car il a intégré de nombreux termes de lexique étranger. L'intercompréhension est totale entre les locuteurs des diverses variétés du tomo kan. La communication n'est par contre pas possible entre tomo kan et les autres parlers, notamment le toro so , à l'exception du tengu kan et du togo kan.

Toro –so

Population estimée : 50.000 locuteurs (7,7%)

Parler de « ceux qui ont glissé vers le bas », c'est-à-dire des villages de la Falaise. Une intercompréhension suffisante existe entre le tòrò sò avec le tommo so et le donno so eux-mêmes totalement intercompréhensibles.

Toro tegu

Population estimée : 2.900 locuteurs (0,5%)

« Langue de la montagne » parlée par une douzaine de villages du Gourma-des-Monts aux environs de Boni. Des différences significatives existent entre les parlers des villages des divers massifs montagneux qui n'empêchent néanmoins pas l'intercompréhension.

Yanda dom (Yanda Blench)

Population estimée : 1.600 locuteurs (0.3%)

Parler d'un petit nombre de villages au sommet de la Falaise près de Bamba. Il n'est pas compréhensible par les populations voisines qui utilisent le tòrò sò, le tommo so ou le jamsay pour communiquer.

Tab. 1.3. *Classement des parlers dogon (d'après HOCHSTETTLER 2004).*

En conclusion, la famille dogon semble, selon Roger Blench, établie dans cet endroit depuis très longtemps, soit plus 3000 ans. D'autres langues, présentes auparavant sur place, ont été totalement assimilées. D'une manière générale les langues dogon ancestrales, telles qu'on peut les restituer d'après leurs vocabulaires, témoignent d'une société agricole ne connaissant pas le fer. La famille est très différente des langues Niger-Congo et représente un branchement d'une grande antiquité. Cette hypothèse a d'importantes conséquences sur notre conception de l'histoire du Pays dogon. En accord avec l'unité postulée de la famille linguistique dogon, elle implique en effet une différenciation *in situ* remontant très loin dans le temps. Nous sommes donc aujourd'hui face à trois scénarios possibles :

- scénario 1. Peuplement ancien (>3000 ans) et diversification linguistique in situ,

- scénario 2. Peuplement récent (XIII^{e}-XV^{e} s.) et diversification linguistique in situ,

- scénario 3. Peuplement récent (XIII^{e}-XV^{e} s.) et agrégation de populations d'origines distinctes,

- scénario 4. Peuplement ancien (>3000 ans) et agrégation récente de certaines populations d'origines externes,

Le scénario 1, proposé par Blench, s'oppose au scénario, communément admis, d'une arrivée d'une partie des Dogon depuis le Mandé entre le XIII^{e} et le XV^{e} s. L'intégration de cette tradition orale et des données linguistiques actuelles débouche en effet sur une double impasse :

Soit on admet l'unité du peuplement et une diversification linguistique rapide in situ (scénario 2), mais on voit mal comment l'extrême variété des parlés actuels aurait pu apparaître en si peu de temps.

Soit on admet l'hétérogénéité d'un peuplement qui serait le résultat de l'agrégation récente de populations immigrées distinctes (scénario 3), mais l'unité de la famille linguistique devient alors incompréhensible.

Le scénario 4 permettrait de concilier données linguistiques et traditions orales, mais il implique un flux démographique peu important et une forte assimilation par les populations autochtones.

1.4. CONTEXTE ARTISANAL

Définition d'une tradition céramique

Au cours de ce travail nous parlerons de « traditions céramiques ». Pour plus de cohérence, il est utile de préciser ici cette notion. Cette dernière se réfère en effet à une partition typologique de la réalité dans laquelle les caractéristiques techniques et esthétiques de la céramique forment un premier classement d'ordre intrinsèque, désigné par des lettres majuscules, alors que l'insertion sociale et géographique correspond à la partition extrinsèque de la typologie produite. Cette conception entraîne, par rapport aux distinctions effectuées anciennement, des modifications dans la façon d'envisager la nomenclature de certaines traditions.

Une tradition céramique est conçue par les potières comme un ensemble d'habitudes concernant les techniques de montage et des particularités de style permettant de distinguer leur production des productions des autres groupes occupant le même territoire ou des régions extérieures. Au niveau scientifique, nous désignerons par « tradition » une production liée de façon prioritaire à un groupe humain endogame (ayant donc une délimitation territoriale) et possédant des caractéristiques propres au niveau des techniques de montage et des caractéristiques esthétiques. Il convient néanmoins de préciser cette définition.

Jusqu'à ce jour, nous avions choisi de dénommer les différentes traditions dogon par des termes d'attente en les désignant par des lettres (***Tab. 1.4, Fig. 1.19, 1.20***). L'examen de la classification utilisée à ce jour montre que nous avions commis certaines erreurs d'appréciation qu'il convient aujourd'hui de corriger. Formellement parlant, la taxonomie que nous devons réaliser doit avoir valeur de typologie au sens où l'entend Jean-Claude Gardin, soit une construction associant des caractéristiques intrinsèques appliquées aux diverses techniques de montage, liées ou non à des particularités stylistiques, et des caractéristiques extrinsèques : groupes sociaux concernés (notamment diverses castes de forgerons), groupes linguistiques rencontrés et régions géographiques. Dans cette optique, *la lettre désignant la tradition ne connote que l'ensemble de caractéristiques techniques et formelles intrinsèques de la tradition céramique*, indépendamment de l'insertion sociale de cette dernière.

Les traditions céramiques aujourd'hui identifiées sont :

1. La tradition A (agriculteurs)

2. La tradition B (forgerons jèmè na)

Deux sous-ensembles : tradition B1, jèmè na parlant mossi et tradition B2, Jèmè na parlant jamsay associés aux Humbébé

3. La tradition C (forgerons jèmè yèlin dénommé également ton jèmè et forgerons des Dafi)

Deux sous-ensembles : tradition C1 du Plateau et de la Falaise (forgerons jèmè yèlin), tradition C2 de la Plaine (forgerons jèmè yèlin et forgerons des Dafi)

4. La tradition D (forgerons jèmè irin et djon-dèmpè)

5. La tradition E (agriculteurs du Gourma-des-Monts et Rimaïbé)

6. Les traditions d'origines étrangères : tradition sonraï du Hombori et tradition somono

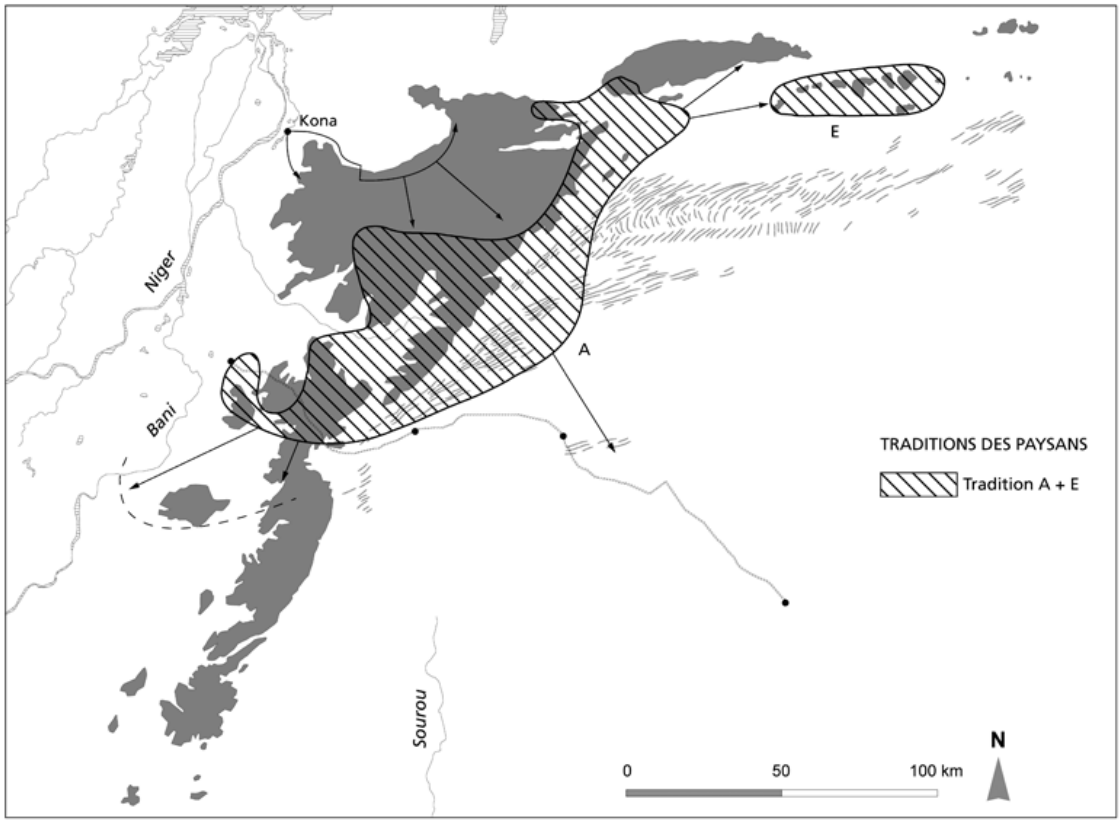


Fig. 1.19. *Carte de répartition des traditions céramiques dogon. Traditions des paysans nobles. Zones de production seules. Infographie Serge Aeschlimann.*

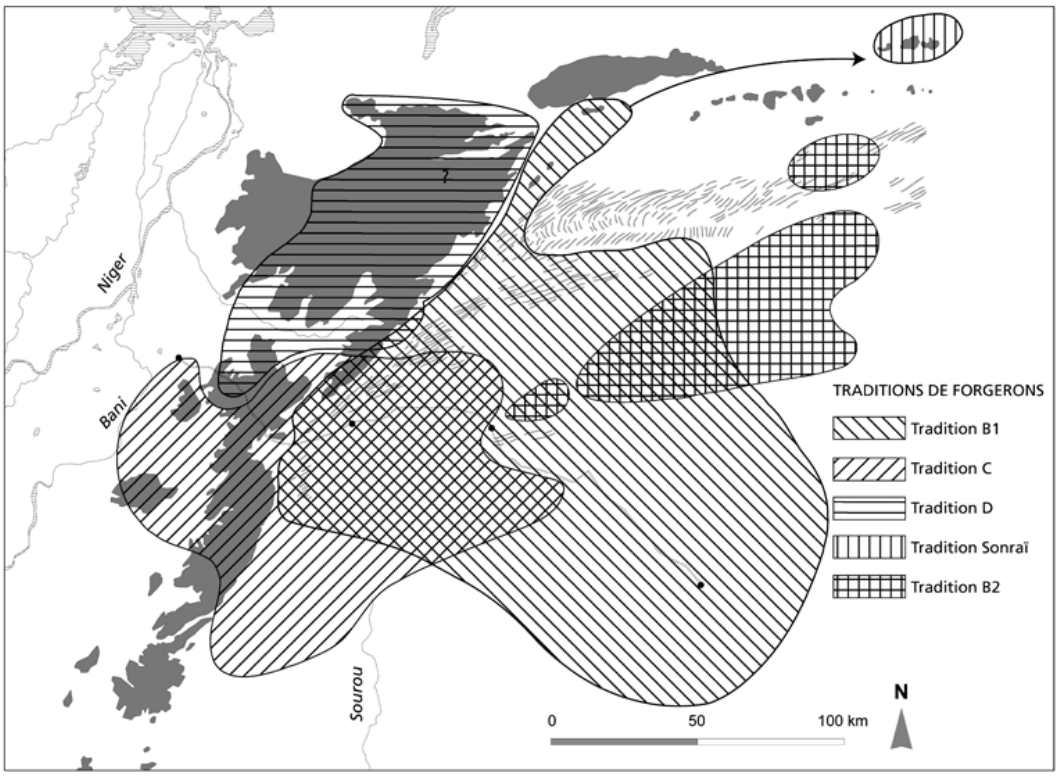


Fig. 1.20 *Carte de répartition des traditions céramiques dogon. Traditions des castes de forgerons. Zones de production seules. Infographie Serge Aeschlimann.*

Ainsi la tradition de montage sur fond retourné du Sarnyéré est désignée par la lettre E, mais cette dernière est présente dans deux groupes sociaux distincts du Gourma-des-Monts : les Dogon, parlant le tòrò tegu, habitant les villages des massifs montagneux et les Rimaïbé, de langue peul, occupant la plaine. Nous sommes donc en face de deux « ensembles » ayant les mêmes caractéristiques technologiques et esthétiques, mais des insertions sociales distinctes.

Afin de garder une certaine cohérence logique à notre approche nous devons donc regrouper les trois traditions dénommées à ce jour C, G et H sous la seule appellation C puisque les productions de ces trois groupes – quasi identiques sur le plan esthétique - reposent sur les mêmes techniques de montage, et, ceci, bien que nous soyons en face de deux groupes sociaux distincts parlant deux langues différentes : les forgerons des Tomo parlant le tomo kan et les forgerons des Dafi parlant le dioula.

Anciennes dénominations	Nouvelles dénominations	Caractéristiques intrinsèques	Caractéristiques extrinsèques		
		Techniques	Groupe social	Langue	Région
Tradition C	Tradition C1	Montage en anneau Modelage Pilonnage sur forme convexe	Forgerons des Tomo	Tomo kan	Plateau et Falaise de Bandiagara
Tradition G	Tradition C2	Montage en anneau Modelage	Forgerons des Tomo	Tomo kan	Plaine du Séno
Tradition H	Tradition C2	Montage en anneau Modelage	Forgerons des Dafi	Dioula	Plaine du Séno

Tab. 1.4. *Définition des traditions céramiques associées aux forgerons des Tomo et aux forgerons des Dafi.*

Nous pouvons néanmoins distinguer sur le plan technique deux sous-groupes C1 et C2, puisque la technique de montage sur fond retourné n'est présente que sur le Plateau et dans les villages de la Falaise et ne se rencontre pas dans la plaine du Séno. Le tableau 1.4 résume les options retenues.

Analyse des chaînes opératoires de montage

Notion de chaîne opératoire

Le concept de « chaîne opératoire », élaboré par les ethnologues, est couramment utilisé par les préhistoriens pour analyser notamment les techniques de taille de la pierre. On retrouve néanmoins cette notion dans des analyses des techniques de montage de certaines céramiques.

En 1947, Marcel Mauss souligne, lors d'une une enquête approfondie sur les techniques, la nécessité d'étudier « les différents moments de la fabrication depuis le matériau grossier jusqu'à l'objet fini ». En 1953, MAGET parle de « chaîne de fabrication » et insiste sur la nécessité d'étudier les activités à différents niveaux en les découpant en « phases », puis en « gestes élémentaires » définis comme ininterrompus. En 1964, André Leroi-Gourhan précise : « *la technique est à la fois geste et outil, organisés en chaîne par une véritable syntaxe qui donne aux séries opératoires à la fois leur fixité et leur souplesse* ». Le concept a par la suite été largement développé par les paléolithiciens, anciens élèves de Tixier ou de Leroi-Gourhan, s'occupant d'industrie lithique comme Jacques Pelegrin ou Claudine Karlin, notamment dans le cadre des fouilles magdaléniennes du Bassin parisien (PELEGRIN, KARLIN *et al*. 1988 ; KARLIN *et al.* 1991 ; PELEGRIN 1991).

Selon LEMONNIER (1983), les activités techniques peuvent s'appréhender à travers trois ordres de faits :

1. Des objets. Il s'agit de ne pas se limiter aux outils, mais d'utiliser également tous les déchets qui marquent les étapes de la fabrication et tous les produits des actes techniques, dans le sens où ces derniers portent les traces des processus de fabrication.

2. Des suites de gestes ou d'opérations, qui sont les processus techniques, eux-mêmes décomposables en chaînes opératoires regroupant des séquences gestuelles. En ce qui concerne la taille, les remontages et la pratique moderne de la taille des roches (expérimentation) ont été des éléments décisifs d'une réflexion sur cet ordre de fait.

3. Des connaissances spécifiques, dont l'ethnologue dit qu'elles sont exprimables ou non par les acteurs. Il s'agit d'aborder le registre délicat du schéma conceptuel préexistant à tout projet dans l'esprit de l'artisan et, parallèlement, l'espace des possibles et des choix dont il disposait selon ses connaissances, ses habitudes culturelles, ses ressources et les limites d'un matériau contraignant.

Caractéristiques communes

L'ensemble des traditions céramiques de la Boucle du Niger, Delta intérieur et Pays dogon notamment, présente une série de caractéristiques communes :

1. Le montage s'effectue sans l'aide du tour et ne fait donc pas appel à l'ECR (énergie cinétique rotative), à l'exception du tournassage utilisé par les potières somono du Delta pour le lissage des surfaces.

Rappelons que le tournage est défini par la mise en œuvre d'une énergie cinétique rotative, dite ECR (force centrifuge). On distingue suivant l'importance de l'ECR et le stade de la chaîne opératoire au cours duquel elle est mise en œuvre, plusieurs cas de figures (ROUX 1994) :

Au niveau du façonnage de l'ébauche :

- *l'amincissement au tour* de colombins préalablement assemblés,

- le *tournage* proprement dit dans lequel l'ECR est directement appliquée à une motte d'argile compacte pour la déformer et « monter » le volume.

Au niveau du façonnage de la préforme correspondant à la géométrie définitive de la poterie :

- la *mise en forme au tour* dans laquelle l'ECR est appliquée à une ébauche modelée, moulée ou assemblée.

Au niveau de la finition d'une poterie dont la forme est définitive :

- *Le tournassage,* s'appliquant à une argile à consistance de cuir dans lequel l'ECR n'est appliquée que pour modifier la structure de la surface de l'argile.

Ces quatre modalités d'utilisation du tour avec ECR sont souvent confondues car elles sont difficiles à identifier à partir des traces visibles sur la poterie terminée.

2. La chaîne opératoire implique toujours la pose de colombins, mais cette opération a une importance très variable dans le séquence et intervient, sauf exception du montage en anneau, dans une seconde phase de la séquence.

3. La cuisson des poteries s'effectue toujours au contact direct du combustible, paille de mil ou herbe sèche, bouse de vache ou bois. L'herbe et la bouse de vache dominent en zone deltaïque pauvre en bois, alors de que le bois se rencontre dans les zones qui en sont le plus richement pourvues. La cuisson a généralement lieu en surface d'un sol non aménagé à l'extérieur des villages. On rencontre néanmoins parfois des cuissons en fosses plus ou moins

aménagées (traditions dogon A et E) ou dans des enceintes circulaires construites (Bambara du Bani et Bwa) (MAYOR 1999b).

4. Sur ce fond technique commun, les diverses traditions céramiques présentent une première série de différences que l'on peut qualifier de « stylistiques » (GALLAY 2005). Ces dernières reposent essentiellement sur la manière d'aborder la première partie du montage de la céramique, c'est-à-dire le façonnage de la préforme. La présence de supports rotatifs particuliers et de certains outils permet également de préciser ces composantes qui relèvent plus de choix esthétiques que de contraintes techniques (MAYOR 2010d).

On rejoint ici les observations de Pierre Pétrequin à propos de la poterie de Nouvelle-Guinée. Dans cette région, la variabilité des techniques de montage relève plus de choix sociaux permettant l'affichage de son identité que de choix fonctionnellement orientés et les automatismes acquis lors de l'apprentissage rendent souvent difficile le passage d'une technique à l'autre, ce qui justifie le caractère somme tout limité des processus d'acculturation et le maintien de l'identité des diverses traditions, même en situation de contacts étroits entre artisans étrangers.

« *La plus grande difficulté, nous semble-t-il, est de passer d'une technique à l'autre, parce que les réflexes acquis lors de l'apprentissage d'un type de montage céramique deviennent inutiles, voir incommodes et gênants, avec d'autres modes de fabrication. Cette difficulté très réelle pourrait rendre compte de l'inertie relative, de la lenteur de l'évolution des techniques céramiques dans une même communauté de potiers, sauf lors d'influx extérieurs puissants et prolongés, en particulier à l'occasion de phénomènes des migrations.* » (PETREQUIN A.-M et P. 2006 : 334)

5. Le décor, relativement pauvre, permet parfois certaines distinctions stylistiques.

Objectif des analyses

L'analyse des chaînes opératoires de montage doit permettre d'identifier :

1. ce qui, en deçà des différences individuelles dues à des habiletés techniques variables et à des tours de mains personnels, réunit les savoir-faire des différentes potières d'une même tradition,

2. ce qui les opposent aux savoir-faire des potières des autres traditions.

Cette analyse comprend deux phases.

Phase 1

L'enregistrement effectué sur le terrain peut être compris comme une donnée ETIC brute d'observation dans laquelle les données pertinentes ne sont pas encore identifiées. La procédure utilisée repose sur un enregistrement semi codé direct des gestes observés. Les codes descriptifs retenus ont été mis au point dès les premières missions MESAO dans le Delta et utilisés, avec des modifications et adjonctions mineures, tout au long des différentes missions.

Phase 2

L'information brute permet d'identifier dans une seconde phase un ensemble de gestes caractéristiques dont le type d'action sur la matière est clairement identifié. Cette analyse, qui a été conduite par GELBERT (2012), donne lieu à de nouvelles descriptions des séquences de montage qui seront utilisées dans l'analyse. Nous sommes ici au niveau EMIC de

compréhension. Certaines données brutes de la première phase de l'analyse restent néanmoins utiles à prendre en compte dans certains cas.

On notera que les séquences EMIC, publiées en annexes à la fin des chapitres, présentent certaines informations complémentaires qui n'apparaissent pas dans la banque de données originelle. Cette dernière ne réunissait en effet que les opérations susceptibles d'être identifiées comme des « gestes codifiés » dans la liste établie par Gelbert. Nous y avons en effet ajouté une formulation plus explicite des dispositifs de montage (« assiettes »), les interruptions de la chaîne opératoire pour séchage (notées 0), ainsi que les opérations en relation avec le décor. Nous avons par contre maintenu la suppression des opérations de saupoudrage de dégraissant (adj.dégr), ce qui explique la plupart des lacunes dans la numérotation des opérations qui reste identique à celle du corpus ETIC.

Enregistrement des séquences de montage : perspective ETIC

Dans tous les cas rencontrés, le façonnage d'une céramique comporte toujours deux phases successives. Le passage de la première phase à la seconde s'accompagne d'un changement dans le mode de façonnage et d'un réaménagement du dispositif de montage. La seconde phase correspond la plupart du temps à un façonnage au colombin, qui intervient souvent après une brève période de séchage.

Capacité d'une technologie

Le niveau de la poterie où s'opère cette rupture permet de définir la *capacité d'une technologie*, concept dont nous pouvons donner la définition suivante:

La capacité d'une technologie correspond à la fraction maximale de la hauteur du vase qui peut être montée par la potière lors de la première phase de montage. Elle implique une notion de limite supérieure, qui, compte tenu du dispositif utilisé, ne peut être dépassée pour des raisons mécaniques (risques d'effondrement) et/ou géométriques (impossibilité de démoulage notamment).

Nous pouvons ainsi distinguer :

1. Technologies de type A. La première phase de montage ne concerne que le fond de la poterie, soit, approximativement, le quart inférieur du récipient. Il s'agit essentiellement des techniques utilisant des moules d'argile (tradition somono) ou des coupelles de bois (tradition bwa) ou d'argile (traditions dogon C et D).

2. Technologies de type B. La première phase de montage permet d'atteindre le diamètre maximum de la panse, soit environ, la moitié de la hauteur du récipient. Il s'agit essentiellement des techniques de montage par moulage sur forme concave, par exemple sur un vase retourné comme dans les traditions dogon C1 et E, ainsi que dans les traditions bambara et peul.

3. Technologie de type C. La première phase de montage permet d'obtenir une poterie pratiquement complète, à l'exception du col, dont le façonnage se poursuit lors de la deuxième phase de montage. C'est le cas de la technique du pilonnage sur forme concave, utilisée abondamment dans les traditions dogon A, et B1/2, ainsi que dans les traditions peul et sonraï.

Techniques génériques

Les variations reconnues dans les techniques de fabrication de la céramique s'inscrivent sur le fond technique commun. Il est néanmoins possible de distinguer six techniques de base dites techniques génériques (***Fig.1.21***) :

1. Le moulage sur forme concave (MFCc). Le fond de la céramique est modelé dans un moule creux, puis les parois sont montées au colombin. Dans ce cas, le moule repose souvent sur une tournette permettant d'obtenir une rotation plus ou moins rapide permettant le tournassage.

2. Le creusage d'une motte d'argile (CM). Le façonnage débute par le creusage et le modelage d'une motte d'argile cylindrique posée sur un support mobile, mais dont il n'est pas possible d'obtenir la rotation régulière.

3. Le modelage d'une motte d'argile (MM). La technique du modelage s'apparente à celle du creusage de la motte dont elle est une variante. Il nous semble néanmoins utile de la distinguer car :

- la préparation de la masse initiale d'argile aboutit à une sphère ou à un cône et non à un cylindre ;

- la dépression creusées dans la préforme n'est pas obtenue par percussion des doigts serrés dans une masse d'argile stable, solidaire du support, mais par un simple modelage d'une masse d'argile animée d'un mouvement circulaire désolidarisé du support.

4. Le montage en anneau (MA). La préforme est façonnée à partir d'un colombin dont la section peut être aplatie. Ce dernier est disposé en cercle sur le support, puis modelé afin de former en cylindre plus ou moins haut. Un autre colombin est ensuite placé en couronne à l'intérieur du cylindre, au contact du support, afin d'obturer le fond du cylindre et de former le fond.

5. Le moulage sur forme convexe (MFCv) ou moulage sur fond retourné. La céramique est façonnée par percussion et lissage externe, la face interne étant moulée sur une forme convexe, le plus souvent une poterie retournée, parfois sur un moule spécifique.

6. Le pilonnage en forme concave (PFCc). La céramique repose sur un objet creux façonné (moule de bois ou d'argile) ou dans une dépression du sol, recouverte ou non d'une natte. Le récipient est façonné par percussion de la face interne, puis des faces internes et externes.

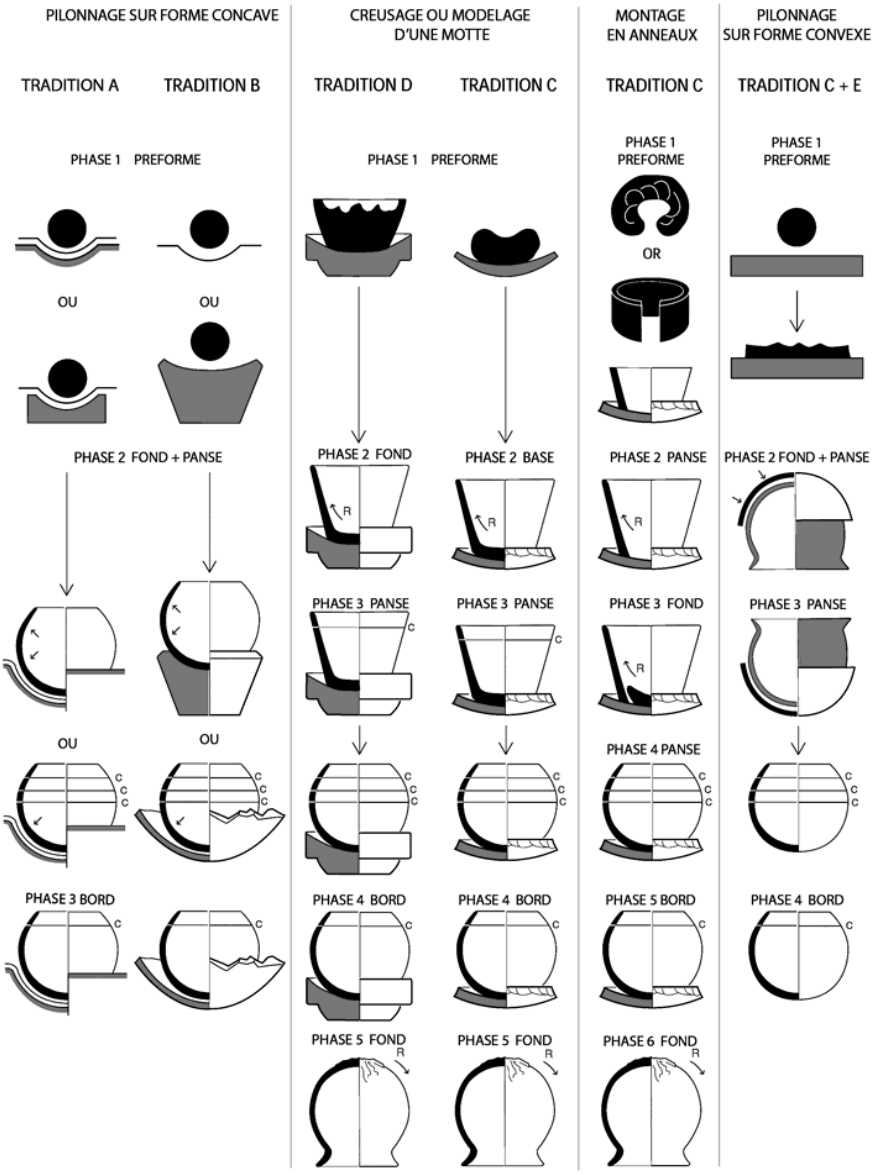


Fig. 1.21. *Principales techniques de montage observées au sein des traditions céramiques dogon. Dessin Serge Aeschlimann.*

A l'exception du moulage sur forme concave, propre aux potières somono du Delta, toutes ces techniques sont présentes en Pays dogon (***Tabl 1.5***).

Les techniques de creusage de la motte, de modelage et de montage en anneau présentent une première mise en forme limitée au façonnage du fond, alors que tout le reste du récipient est monté au colombin. La séquence est donc de type :

$$\text{fond} \rightarrow \text{panse} + \text{bord}$$

Ces diverses options impliquent de plus toutes une dernière phase de régularisation du fond par raclage.

La technique du pilonnage sur forme convexe (moulage sur poterie retournée) permet de monter la moitié inférieure du récipient jusqu'au niveau du diamètre maximum. Seule la moitié supérieure de la poterie est montée au colombin. La séquence est donc de type :

fond + panse $\rightarrow$ panse + bord

La technique de pilonnage sur forme concave permet en principe de monter la totalité de la céramique à l'exception du bord. La séquence de montage est donc de type :

fond + panse $\rightarrow$ bord

Il arrive néanmoins fréquemment que le façonnage par pilonnage se limite à la seule moitié du récipient, le haut de la panse étant monté au colombin. La formule est alors la même que celle du pilonnage sur forme convexe :

fond + panse $\rightarrow$ panse + bord

Phase 1 : techniques génériques	**Phase 1 : support**	**Phase 2**	**Capacité**
Fond		*Panse + Bord*	
Moulage sur forme concave	Moule + tournette	Colombins (+++ rangs)	A
Creusage de la motte	Coupelle argile crue	Colombins (+++ rangs)	A
Modelage	Tesson-coupelle	Colombins (+++ rangs)	A
Montage en anneau	Tesson-coupelle	Colombins (+++ rangs)	A
Fond + Panse (moitié inférieure)		*Panse (moitié supérieure) + Bord*	
Moulage sur forme convexe	Poterie retournée	Colombins (++ rangs)	B
Pilonnage sur forme concave	Moule massif	Colombins (++ rangs)	B
Pilonnage sur forme concave	Dépression dans le sol	Colombins (++ rangs)	B
Fond + Panse		*Bord*	
Pilonnage sur forme concave	Natte	Colombins (1 rang)	C
Pilonnage sur forme concave	Moule massif	Colombins (1 rang)	C
Pilonnage sur forme concave	Dépression dans sol	Colombins (1 rang)	C

Tab. 1.5. *Options retenues pour le montage des céramiques dans les traditions de la boucle du Niger (Delta intérieur et Pays dogon).*

La description des chaînes opératoires est ventilée en trois blocs organisés hiérarchiquement :

Bloc A, poteries : indications générales sur la poterie

Bloc B, assiettes : description du dispositif de montage (tournette, etc.)

Bloc C, opérations : description de l'enchaînement des gestes de la potière

Le montage d'une poterie située sous A comprend plusieurs dispositifs de montage (bloc B). Plusieurs opérations (appelées modules) successives (bloc C) sont effectuées à l'aide d'un même dispositif de montage. La description concerne spécifiquement le montage de la céramique. Ne sont pas pris en compte ici : la préparation de l'argile, la peinture des poteries et la cuisson. Les séquences décrites portent sur le façonnage de poteries de taille "normales". On tentera d'éviter les démonstrations où les potières fabriquent, pour gagner du temps, des poteries de taille anormalement réduites. Cette situation entraîne en effet une diminution du nombre des opérations découlant d'une part des plus petites dimensions, et d'autre part du fait

que la potière soigne moins son travail, puisqu'il s'agit de récipients qui ne seront probablement pas utilisés.

BLOC A : POTERIES

Le bloc A comprend neuf items descriptifs.

Item1. No d'ordre de la poterie

Item numérique noté de 1 à n (situant la poterie dans le corpus général).

Item 2. Type de poterie

L'item "type de poterie" définit les grands types "structurels" pouvant influencer, à l'intérieur d'une même tradition culturelle, des différences dans les phases de montage. Ces types ont une connotation fonctionnelle, mais l'élément déterminant du classement est d'ordre morphologique.

Item 3. Séquence

La séquence décrite est complète ou incomplète car les observations peuvent n'avoir porté que sur une fraction du montage.

Item 4. Ethnie

Appartenance socio-ethnique de la potière équivalent à la notion de tradition céramique (sous-ensemble inclus dans l'entité ethnique et précisé par un affixe spécifiant le groupe régional comme dans le cas des traditions dogon).

Item 5. Village

Nom du village en toutes lettres selon l'orthographe de la carte I.G.N au 1.200.000.

Item 6. Coordonnées géographiques

Coordonnées en degrés et minutes.

Item 7. Nom de la potière

Prénom avec initiale, nom de la potière, nom du mari. Le nom du mari est donné, entre parenthèses, en seconde position. Attention : une même poterie peut être faite par plusieurs potières.

Item 8. Nom de l'observateur

Initiales seules.

Item 9. Date de l'observation

Jour, mois, année.

BLOC B : ASSIETTE

On enregistre les données du bloc B au minimum chaque fois que le dispositif change au cours de la chaîne opératoire. La description de l'assiette est reprise après chaque interruption de chaîne assurant le séchage de la poterie (notation S), même si le nouveau dispositif est identique au précédent. On ne décrit pas l'assiette lorsqu'il y a façonnage d'une boule ou d'un colombin en cours de séquence de montage, sans recours à un support placé au sol.

L'assiette est par contre décrite lorsque, au cours de cette séquence, le modelage de la boule ou du colombin s'effectue au sol, sur une natte par exemple. La description de l'assiette est également reprise lorsqu'une séquence analogue se répète, notamment dans le cas d'une

poterie comprenant deux parties distinctes identiques assemblées. Ceci n'est valable que pour la panse et non pour les appendices secondaires. L'importance relative des divers types d'assiettes dans une séquence de montage peut être appréciée en tenant compte du nombre des opérations (modules) effectuées avec chaque type d'assiette.

Le bloc B comprend 5 items ; l'item 5 est décomposé en 5 sous-items.

Item 1. Référence du numéro de la poterie

Numéro d'enregistrement de la poterie donné dans le bloc A

Item 2. No d'ordre de l'assiette dans la séquence de montage

Item 3. Orientation de la poterie

Orientation de la poterie dans le dispositif de montage

On décrit des assiettes avec M lors des phases initiales précédant le façonnage proprement dit, et, par la suite, seulement lorsque la manipulation n'est pas effectuée dans les mains, mais sur un support reposant sur le sol

Item 4. Nombres de niveaux dans le dispositif de montage

Concerne le nombre d'objets (tournettes, moules, etc.) placés sous la poterie. Les observations effectuées à ce jour permettent de définir 4 niveaux au maximum, sol compris. Item numérique noté de 0 à 5 au maximum.

Item 5. Composition du dispositif de montage

Énumération des dispositifs de bas en haut en commençant par le sol : 5 cases disponibles. Le symbole (r) placé après le code indique une position renversée, "ouverture" tournée vers le bas, par ex. PO(r) poterie retournée (sur le sol).

BLOC C. OPÉRATIONS

La description des opérations composant les diverses phases du montage de la céramique (ou modules) comprend 10 items. Toute modification, en cours de séquence, du contenu descriptif d'un des items entraîne la description d'un nouveau module. On passe d'un module à l'autre lorsque, au minimum, une composante descriptive change. Deux modules dont les descriptions sont strictement identiques ne peuvent donc se suivre dans la description. L'humectage de la poterie et le nettoyage des outils en cours de montage ne sont pas enregistrés. Les opérations (modules) avortées, puis recommencées, ne sont pas enregistrées, car elles peuvent être considérées comme des accidents perturbant la normalité de la séquence. Chaque module est précédé de trois chiffres indiquant successivement : le numéro de la séquence de montage, le numéro de l'assiette et le numéro du module (ordre de l'opération dans la séquence).

Item 1. Référence au n° de la poterie (n° d'enregistrement bloc A)

Item 2. Référence au n° de l'assiette (n° d'enregistrement bloc B)

Item 3. N° de l'opération (n° d'enregistrement bloc C en continu pour une même poterie).

Item 4. Instrument utilisé

Lorsque deux instruments sont utilisés simultanément avec les deux mains, les deux codes sont juxtaposés et séparés par une barre oblique. Le premier code indique l'instrument "actif", le second le "répondant". La suite de la description de l'opération se rapporte alors au seul instrument actif. Lorsque deux instruments utilisés simultanément sont également actifs la

description est ventilée en deux modules et l'indication Id est ajoutée dans l'item 10.

Lorsque l'instrument agissant est le support même on indique dans l'item 4 le code du support selon les conventions utilisées pour la description de l'assiette.

Item 5. Type de percussion

Mode d'application de l'instrument sur l'argile. Le terme "percussion" est compris dans le sens de Leroi-Gourhan. Une percussion peut être lancée ou posée sous forme d'une pression diffuse, linéaire ou ponctuelle.

Item 6. Mouvements de l'outil

Item caractérisant le mouvement de l'outil par rapport à la surface de l'argile, indépendamment du mouvement propre de la poterie.

Item 7. Zone d'application

Emplacement de la poterie où s'exerce le geste technique. On distingue l'emplacement s.str. de la structure affectée indiquée entre parenthèses.

Item 8. Rotation. Mouvement de la poterie

Désignation de la mobilité de la poterie par rapport au sol ou à un dispositif de montage fixe ou rotatif. Il est possible de noter une désolidarisation de la poterie en cours de montage par rapport au support.

Item 9. Phase du montage

Insertion du geste dans la séquence de montage découpée en grandes phases. Deux formules principales se rencontrent généralement. Dans la formule F.P.C. le passage du montage du fond (F, généralement moulé) au montage de la panse (P) est placé au niveau de la mise en place du premier colombin (C). Dans la formule FP.C, l'ensemble de la poterie est monté par martelage interne, le terme C (Col) intervient au moment de la mise en place du premier colombin utilisé pour la confection du col ou du bord.

Item 10. Description globale de l'opération

Terme permettant, dans certains cas, de préciser le type global d'opérations. Cet item n'est pas toujours rempli.

Interprétation des séquences de montage : perspective EMIC

La banque de données EMIC repose sur une hiérarchisation des critères descriptifs, un catalogue des gestes significatifs et une réécriture de l'information. Sans entrer dans le détail de ce travail nous donnerons ici les grandes lignes selon lesquelles ce réexamen a été mené.

Mise au point de la terminologie

Dans le code ETIC utilisé sur le terrain chaque geste est décomposé en différents paramètres décrits très précisément. En revanche, l'effet des actions exercées sur la matière n'est considéré qu'à un niveau très général de description qui se limite au type de « percussion » réalisé (percussion lancée ou posée) et à l'action globale sur l'argile (adjonction, retrait ou modification de la forme). Pour réaliser une étude comparative pertinente, on propose de réorganiser la description des séquences selon un nouveau système. Il s'agit de regrouper les gestes suivant le type de transformation réalisé sur la paroi. L'idée est de hiérarchiser l'ancien code en vue de faciliter les comparaisons entre les séquences (en permettant de comparer les

séquences à différents niveaux), mais sans perdre la richesse de détails de la description ETIC proposée.

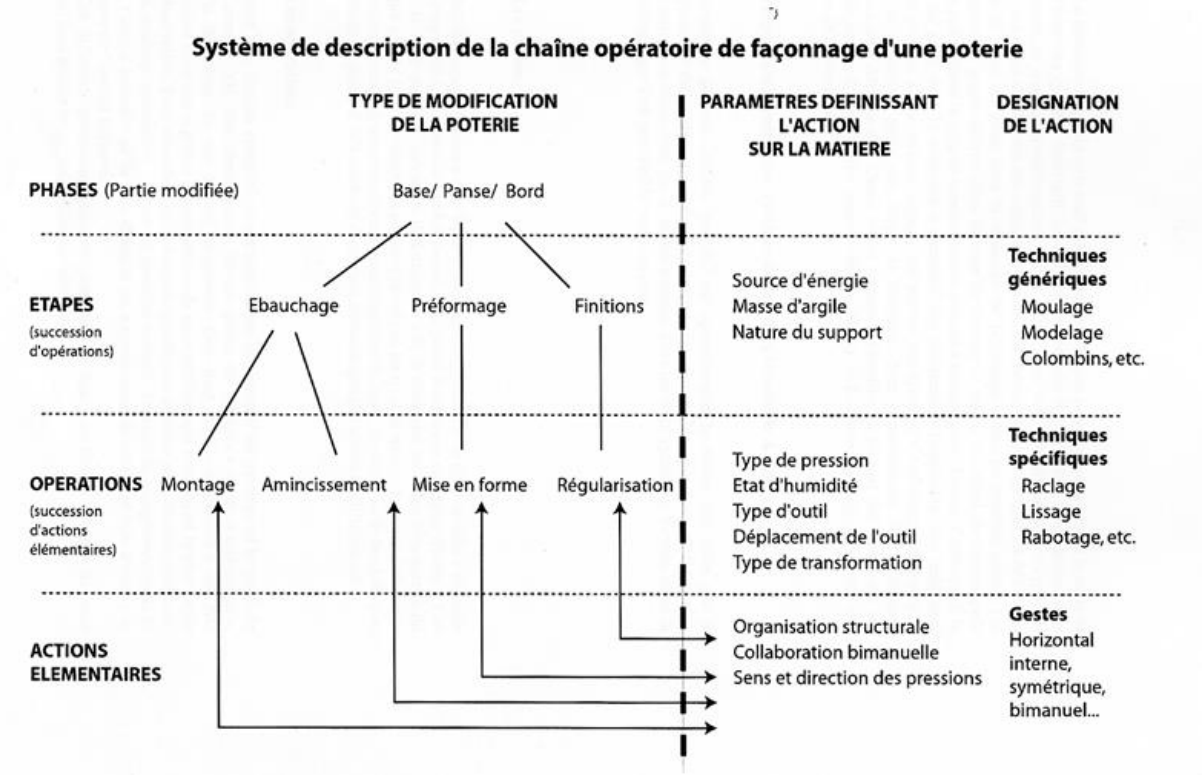


Fig. 1.22*. Terminologie utilisée dans la description des chaînes opératoires de façonnage des poteries. Schéma Agnès* GELBERT.

Pour cela, il est nécessaire de proposer une terminologie adéquate (***Fig. 1.22***). Il s'agit de définir le sens donné à chaque terme technique, mais aussi de préciser le découpage des descriptions. Ajoutons que ces découpages, comme le concept même de « chaîne opératoire », constituent avant tout des outils de description et d'analyse, donc un langage scientifique. Ils ne correspondent pas tous forcément à des moments du façonnage distincts, ni à des entités explicitement différenciées par les artisans.

On a choisi comme point de départ de préciser la terminologie proposée par ROUX (1994), car c'est, à notre connaissance, la seule tentative francophone pour proposer un système cohérent et complet de description de la chaîne opératoire de façonnage des poteries. On a modifié certains aspects de cette description qui semblaient inadaptés aux techniques observées au Mali. Ce système retient 4 niveaux de description de la chaîne opératoire de façonnage d'une poterie : les phases, les étapes, les opérations et les opérations élémentaires.

Le premier niveau (les phases) décrit la partie de la poterie qui est transformée. Les deux niveaux suivants (les étapes et les opérations) correspondent à une vision plus (opérations) ou moins (étapes) détaillée du type de transformation réalisée sur la matière. Le quatrième niveau (les techniques) se réfère à la façon dont ces transformations sont mises en oeuvre par des gestes efficaces sur la matière.

Niveau 1 : les phases du façonnage

Suivant la définition de Roux, les *phases* correspondent au façonnage des différentes parties de la poterie : base, panse et bord, qui peuvent ou non être individualisées au cours du façonnage.

Niveaux 2 : les étapes de façonnage, types de modifications

Pour chaque phase, le façonnage peut être divisé en deux étapes : l'ébauchage et le préformage. On a choisi d'ajouter à ces étapes celle de la finition.

On peut définir les étapes et les opérations comme suit :

- *L'étape d'ébauchage* aboutit à « un volume creux qui ne présente pas les caractéristiques géométriques finales du récipient » (ROUX 1994 : 46). L'ébauchage regroupe les opérations de *montage* et d'*amincissement*. Les opérations de montage impliquent la mise en place de l'ensemble de la masse d'argile sous forme homogène (galette ou motte) ou hétérogène (colombins superposés). Les opérations d'amincissement impliquent la réduction de l'épaisseur des parois.
- *L'étape de préformage* aboutit au « pot avec ses caractéristiques géométriques finales » (ROUX 1994 : 46). Le préformage regroupe les opérations de mise en forme qui entraînent la modification du profil des parois.
- *L'étape des finitions* aboutit à la régularisation de la surface « par égalisation de la couche superficielle de l'argile » (BALFET *et al.* 1989 : 73). Le terme de finition est utilisé uniquement pour les actions qui ne modifient pas les caractéristiques géométriques issues de la mise en forme. Les opérations de *régularisation* sont celles qui entraînent la modification de la surface, sans affecter le profil.

Dans le cas africain (Mali, Sénégal), le façonnage de chaque partie de la poterie, base, panse et bord implique toujours un ébauchage, un préformage et des finitions, étant entendu qu'ébauchage et préformage ne se distinguent pas toujours, comme par exemple dans le cas du moulage sur forme convexe où la base est ébauchée et mise en forme dans le même temps.

Niveau 2 : les étapes, techniques génériques

On considère la *technique* comme « les modalités physiques selon lesquelles l'argile est façonnée ». On peut définir les *techniques génériques* qui correspondent à des grandes techniques d'ébauchage, et les *techniques spécifiques* utilisées lors des différentes opérations d'amincissement, de mise en forme et de régularisation.

Les *techniques génériques* correspondent soit à des modalités d'ébauchage, soit à des modalités d'ébauchage et de préformage. On les définit à partir de deux des trois paramètres de Roux :

- la *source d'énergie* (pression des mains combinée ou non à l'énergie cynétique rotative, ECR),
- la *masse d'argile* sur laquelle s'exercent les pressions (homogène ou hétérogène).

A ces deux paramètres, on ajoutera un dernier, la *nature du support* (support simple/support-moule/support-enclume), qui permet de différencier les techniques de modelage, de moulage et de pilonnage sur forme concave, soit :

- *support simple* : objet sur lequel repose la poterie au cours du façonnage, sans autre rôle,

- *support-moule* : support utilisé comme moule pour donner sa forme à la base du pot (la base reste solidaire du moule pendant tout le façonnage). Il peut être convexe ou concave,
- *support-enclume* : support utilisé comme matrice pour donner sa forme à la base et à la panse du pot (la poterie est désolidarisée de l'enclume).

Ces quatre paramètres permettent de différencier les principales techniques génériques présentées dans le tableau 1.6.

Technique générique	Source d'énergie	Masse d'argile	Nature du support	Exemples
Tournage	ECR	Homogène	Support simple	Pour mémoire
Colombins	Sans ECR	Hétérogène	Support simple	Traditions C1/2
Colombins sur moule (MA)	Sans ECR	Hétérogène	Support-moule	Pour mémoire
Moulage sur forme convexe (MFCv)	Sans ECR	Homogène	Support-moule (convexe)	Tradition C1, Tradition E
Moulage sur forme concave (MFCc)	Sans ECR	Homogène	Support-moule (concave)	Tradition somono
Pilonnage sur forme concave (PFCc)	Sans ECR	Homogène	Support-enclume	Traditions B/B2 Tradition A
Modelage (MM)	Sans ECR	Homogène	Support-simple	Traditions C1/2
Creusage et étirement d'une motte (CM)	Sans ECR	Homogène	Support-simple	Traditions C1/2 Tradition D

***Tab. 1.6**. Paramètres permettant de définir les principales techniques génériques.*

Niveau 3 : les opérations, techniques spécifiques

Les opérations, successions d'actions élémentaires, comprennent les opérations de montage, d'amincissement, de mise en forme et de régularisation entrant dans la catégorie des types de modification. Ces dernières utilisent des techniques spécifiques, raclage, lissage, rabotage, etc., définies par :

- *le type de pression exercée* (continue, discontinue, « tapping »),
- *le mode de transformation de la matière* (déplacement de matière en profondeur), déplacement de matière en superficie (enlèvement de matière, déformation),
- *l'état d'humidité de la pâte* (humide ou à consistance du cuir),
- *le type d'outil* (tranchant/non tranchant, lisse/irrégulier),
- *le déplacement de l'outil à la paroi* (parallèle, perpendiculaire).

Ces paramètres définissent des techniques spécifiques présentées dans le tableau 1.7.

Ces techniques spécifiques sont parfois associées à une étape particulière du montage. Ainsi, les techniques de lissage et de frottement qui impliquent un déplacement superficiel de matière, correspondent toujours à des finitions.

D'autres techniques correspondent à des opérations différentes suivant la force des pressions exercées, leur sens et le rôle de la main qui sert de contre-pression. Ainsi, le raclage peut

permettre d'amincir ou de mettre en forme la paroi. Le rabotage constitue toujours un amincissement (enlèvement de matière), et peut, en même temps ou non, intervenir dans la mise en forme. De même le pincement et le martelage peuvent permettre d'amincir et/ou de mettre en forme la paroi.

Technique spécifique	Type de pression	Mode de transformation	Etat d'humidité	Type d'outil	Déplacement de l'outil/paroi
Raclage	Discontinue	Déplacement important ou enlèvement	Pâte humide	Indifférent	Parallèle
Rabotage	Discontinue	Enlèvement	Pâte à consistance cuir	Tranchant	Parallèle
Découpage	Discontinue	Enlèvement	Indifférent	Tranchant	Perpendiculaire
Lissage	Discontinue	Déplacement superficiel	Pâte très humide	Non tranchant/lisse	Parallèle
Modelage	Discontinue	Déformation	Pâte humide	Mon tranchant	∅
Application	Discontinue	Ajout	Pâte humide	Main	Parallèle
Frottement	Discontinue	Déplacement superficiel	Pâte humide	Non tranchant/irrégulier	Parallèle
« mise en forme au tour »	Continue	Déformation	Pâte très humide	Non tranchant/lisse	Parallèle
Martelage	Tapping	Déformation	Indifférent	Non tranchant	∅
Martelage par contre-coup	Tapping	Déformation	Pâte humide	∅	∅
Roulement	Continue	Déformation	Pâte humide	∅	∅

Tab. 1.7. *Définition des techniques spécifiques.*

Niveau 4 : actions élémentaires, les gestes

Pour décrire les modalités d'action au niveau élémentaire, on a utilisé les travaux de psychologues axés sur l'analyse des gestes techniques. Pour chaque technique spécifique, les gestes se caractérisent par la position des bras par rapport à l'axe du sujet (organisation structurale), qui peut être asymétrique ou symétrique, par la collaboration bimanuelle (bimanuel ou unimanuel, activité combinée ou indifférenciée), et par le sens et la direction des pressions (horizontal, vertical ou oblique, interne ou externe).

A partir de ces 4 niveaux de descriptions emboîtés, la séquence de façonnage d'une poterie peut être décrite avec plus ou moins de précision :

- en précisant la technique générique pour chaque phase du façonnage,
- en précisant la succession des techniques spécifiques de montage, d'amincissement, de mise en forme et de finition, c'est-à-dire en décrivant la *méthode*, au sens de Roux : « la

séquence particulière (ou encore l'ensemble organisé des opérations) selon laquelle un pot est façonné ».

Définition des opérations et étapes ultérieures de l'analyse

Le code des gestes utilisés pour enregistrer sur le terrain les séquences de montage a été mis au point dès les premières missions de la MESAO dans le Delta intérieur et n'a subi ultérieurement que des modifications mineures. Il s'agit d'une description ETIC de la réalité qui a pour vocation de rendre compte le plus objectivement possible des observations brutes, mais qui ne correspond pas obligatoirement aux composantes pertinentes de la séquence et aux paramètres qui influencent réellement la transformation de la matière.

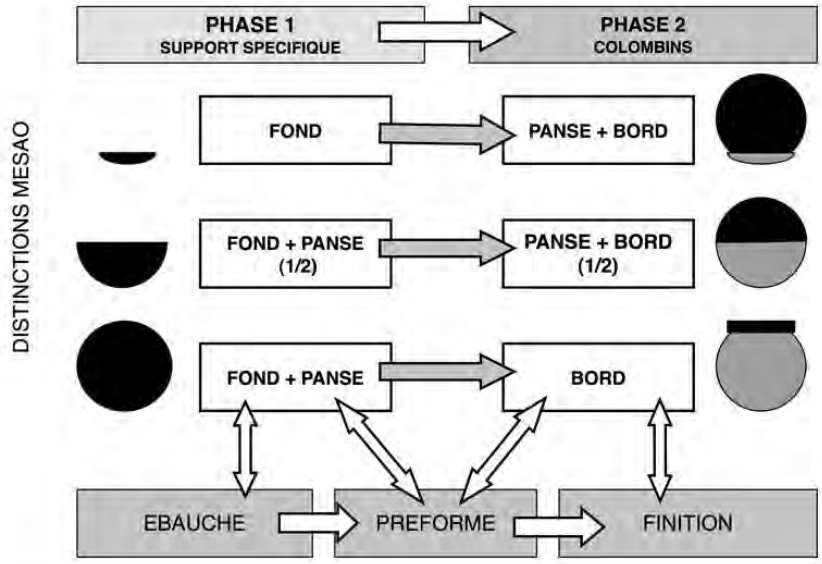


***Fig. 1.23**. Découpage de la chaîne opératoire. Correspondance entre la terminologie ETIC et la terminologie EMIC. Dessin Alain Gallay,*

Le ***Tab. 1.8*** donne une vue d'ensemble des correspondances terminologiques entre le code ETIC et la nouvelle terminologie proposée.

	Terminologie ETIC	Terminologie EMIC
PHASES, ETAPES	Phase A : corps inférieur (Fond ou Fond+Panse)	Phases : Fond (base) /Panse Etapes : Ebauche, Préformage
PHASES, ETAPES	Phase B : corps supérieur (Panse + Col ou Col)	Phases : Panse / Col (bord) Etapes : Préformage, Finition
OPERATIONS	Dispositif de montage (assiette) Opérations (gestes élémentaires)	Opérations Techniques spécifiques

***Tab. 1.8**. Correspondances entre la terminologie ETIC et la terminologie EMIC.*

Le ***Tab. 1.9*** fournit les qualifications des codes ETIC utilisés pour caractériser les « opérations » (gestes élémentaires). On été éliminées les notations, qui correspondent à de techniques de décorations. L'adjonction de matière concerne uniquement les cas où elle implique une pression sur la paroi (colombin, boule, etc.). Les adjonctions de cendre, de dégraissant ou de barbotine relèvent de modalités d'action différentes et sont traitées à part.

Type de percussion MESAO	Technique spécifique	Type de pression	Mode de transformation de la matière	Etat d'humidité	Déplacement de l'outil/paroi
Liss, Racl, Rectif	Raclage	Discontinue	Déplacement important	Pâte humide	Parallèle
Racl	Rabotage	Discontinue	Enlèvement	Pâte à consistance cuir	Parallèle
Déc	Découpe	Discontinue	Enlèvement	Indifférent	Perpendiculaire
Liss, Essuie	Lissage	Discontinue	Déplacement superficiel	Pâte très humide	Parallèle
Mod	Modelage	Discontinue	Déformation	Pâte humide	Perpendiculaire
Adj	Ecrasement	Discontinue	Ajout	Indifférent	Perpendiculaire
Racl	Frottement	Discontinue	Déplacement superficiel	Pâte humide	Parallèle
Liss	« Mise en forme au tour »	Continue	Déformation	Pâte très humide	Parallèle
Martel, MartelP	Martelage	Tapping	Déformation	Indifférent	Perpendiculaire

Tab. 1.9. *Qualification des codes MESAO utilisés pour caractériser les « opérations » (gestes élémentaires).*

L'analyse des séquences enregistrées montre d'autre part des fluctuations aléatoires des descriptions dues aux imperfections et aux ambiguïtés du système descriptif. Il convient donc d'établir une nouvelle liste des opérations pertinentes et d'en définir les équivalences au niveau des enregistrements de terrain. En regroupant les diverses notations dans une liste d'opérations à la fois moins nombreuses et plus significatives, on ouvre la voie à une meilleure compréhension des chaînes opératoires et à des procédures de comparaisons entre les techniques de montage des différentes traditions.

Principes de la banque de données EMIC

Le principal apport du catalogue EMIC concerne l'assimilation des opérations enregistrées sur le terrain à un nombre limité de gestes jugés significatifs. Le catalogue des gestes est organisé en fiches regroupées en chapitres qui correspondent aux différents types d'opérations recensés (voir annexe). Chaque fiche comprend :

- 1. un numéro,
- 2. un titre général le plus court et le plus explicite possible qui correspond au terme intégré dans la base de données,
- 3. une description en langage naturel,
- 4. une photo,
- 5. un tableau qui décrit le geste suivant le nouveau code,
- 6. un tableau qui rassemble les différentes expressions codées de ce geste dans la banque de donnée ETIC avec mention des nombres d'occurrences,
- 7. une colonne isolée (à droite du tableau « code ETIC de la MESAO ») qui précise si les différentes notations correspondent à d'autres gestes du catalogue.

A titre d'exemple, nous présentons ci-dessous le geste 20 connotant la soudure d'un colombin à la panse.

Geste 20 : notation : « jonction colombin racl. Vert(h). ext »

Définition : Soudure de la jonction entre colombins par raclage externe vertical de haut en bas sur la paroi externe avec les doigts, une estèque en calebasse, une palette ou un épi de maïs.

Photographie illustrant le geste : Ngouréma. Potière F. Gadiaka (Kayentao). Catalogue potières no 4193. Peul Laoubé, tradition céramique Peul Nord.

Qualification technique selon le nouveau code :

Phase :	panse, bord
Etape :	ébauchage
Opération :	montage
Technique spécifique :	raclage
Geste :	bimanuel combiné avec les bras en position latérale ; la main extérieure exerce des pressions horizontales internes avec un déplacement de haut en bas et la main intérieure soutient la paroi.

Équivalences avec la banque de données ETIC de la MESAO : voir tableau 1.10.

La banque de données EMIC ne reprend que les poteries « simples » permettant des comparaisons entre traditions et exclut toutes les formes spécialisées (braseros, tabourets, brûle-parfums, gargoulettes, etc.). Cette restriction n'affecte en fait que les traditions du Delta car les montages enregistrés au niveau des traditions dogon ne concernent, à quelques exceptions près, que des poteries de formes simples.

Code ETIC							Nv code
Item 4 Instr	Item 5 Type perc.	Item 6 Mouvt outil	Item 7 Zone d'applic.	Item 8 Mouvt poterie	Item 10 Désig. opération	Nb cas	Gestes à code identique
M ou M/M	Liss	Vert(h)	Ext(hPan)	Im, Rot ou ∅	Col ou ∅	70	Geste 75
M ou M/M	Liss	Vert(h)	Ext(Jonct)	Im, Rot ou ∅	Col, Id ou ∅	44	Geste 75
M ou M/M	Liss	Vert(h)	Ext(Pan)	Im, Rot ou ∅		15	Geste 75
M ou M/M	Racl	Vert(h)	Ext(Pan)	Im, Rot ou ∅		7	-
M	Liss	Vert(h)	Ext(Col)	Im, Rot ou ∅	Col ou ∅	6	-
M	Mod	Vert(h)	Ext(Jonct)	Rot	-	2	-
M/M	Mod	Vert(h)	Ext(hPan)	Rot	-	2	-
MAIS/M	Liss	Vert(h)	Ext(hPan)	Rot	-	9	-
CAL(Tranch)	Racl	Vert(h)	Ext(hPan)	Rot	-	4	Geste 70
CAL(Tranch)	Racl	Vert(h)	Ext(Jonct)	Rot	-	2	Geste 70
CALMANCHE	Racl	Vert(h)	Ext(Jonct)	Rot	-	1	-
PAL(Tranch)	Racl	Vert(h)	Ext(hPan)	-	-	1	Geste 70

***Tab. 1.10**. Équivalences avec notations de la banque de données MESAO. L'indication du nombre d'occurrences permet rapidement de savoir qu'elles sont les notations habituellement retenues et d'identifier les éventuelles erreurs de codage des opérations.*

Le nouveau catalogue, qui inclut également les données du Delta, reprend certaines données ETIC du bloc C (notations entre parenthèses) et y adjoint les nouvelles désignations globales des opérations. Il comprend 14 item.

Identification du geste

Item A. N° de la ligne dans le tableur

Item B. N° du montage (bloc B, item 1)

Item C. N° du geste (bloc B, item 3)

Reprise des descriptions ETIC

Item D. Instrument (bloc B, item 4)

Item E. Type de percussion (bloc B, item 5)

Item F. Mouvement de l'outil (bloc B, item 6)

Item G. Zone d'application (bloc B, item 7)

Item H. Mouvement de la poterie (bloc B, item 8)

Item I. Phase (bloc B, item 9)

Item J. Numérotation des colombins (bloc B, item 10)

Désignations EMIC

Item K. Désignation de la tradition

Item L. Désignation EMIC du geste

Item M. Technique générique

Item N. Item de tri du nombre d'opérations dans les opérations de sélection

Typologie fonctionnelle

L'identification de la fonction des poteries constitue, pour l'archéologue, un enjeu important.

Nous savons dans ce cadre que les catégories indigènes sanctionnées par des noms restent peu opératoires. Ces classements se développent selon des axes multiples et souvent hétérogènes et les utilisateurs n'ont pas obligatoirement une vision claire des relations entre formes et fonctions. Un récipient donné peut d'autre part répondre à des fonctions secondaires plus ou moins anecdotiques (GALLAY 2012a). Des typologies fondées sur les catégories indigènes, variables selon les groupes linguistiques, se prêtent d'autre part mal à des comparaisons intergroupes. Il est intéressant de noter à ce propos que cette position est également adoptée par Pierre Pétrequin dans sa typologie des pointes de flèches de chasse et de guerre de Nouvelle-Guinée.

« En tant que préhistorien, raisonnant sur des armatures de flèches en silex ou en os, nous avons centré notre inventaire sur la reconnaissance des têtes de flèches elles-mêmes et nous avons délibérément écarté les modes d'emmanchement, les ligatures et le fût (…). Pour établir le classement typologique, il n'a été tenu aucun compte des classifications locales, qui retiennent à la fois la forme, le mode d'emmanchement, le décor, le type de barbelures et leur répartition, la nature des matériaux, le nom de la magie appliquée à une flèche particulière – ou seulement un de ces critères, qui est alors considéré comme caractéristique principale. » (A.-M & P. PETREQUIN 2006 : 58-59).

Cette citation illustre parfaitement la position épistémologique des classements proposés : la construction est subordonnée à un objectif spécifique limité qui diffère de celui des personnes enquêtées ; elle repose sur un nombre limité de critères jugés pertinents dans la perspective adoptée.

Nous proposons donc de reconstruire à titre expérimental des typologies « artificielles » reposant sur un nombre limité de caractéristiques intrinsèques et sur une redéfinition des fonctions que l'on peut qualifier de « primaires » (ce récipient a été fabriqué pour telle utilisation). Les classements proposés (formes spéciales exclues) sont des typologies fondées sur les trois dimensions principales des récipients : diamètre maximum, hauteur et diamètre de l'ouverture (pris à l'extérieur de la lèvre) (cf. DE CEUNINCK 1992, 1993). Par tâtonnements successifs, nous avons tenté de trouver la meilleure adéquation possible entre des groupements isolables sur la base de ces mesures et une ou plusieurs utilisations spécifiques. Dans ce contexte nous avons été amené à redéfinir la fonction d'un certain nombre de récipients mal placés dans les diagrammes de corrélation, situation due probablement à de mauvaises appréciations de nos informatrices. Ces cas restent néanmoins relativement rares.

Cette procédure s'écarte donc de celle, plus classique, que nous avions suivie dans notre travail sur la céramique du Sarnyéré (GALLAY 1981). Elle est par contre la même que celle qu'avait proposée DE CEUNINCK (1992), à une exception près. Nous pensons que l'inscription des dimensions dans des parallélépipèdes fait perdre une partie du pouvoir de discrimination de la typologie dans la mesure où elle induit des recouvrements artificiels entre classes dimensionnelles. La plupart des mesures sont en effet corrélées entre elles, ce qui implique des dispersions obliques des individus dans les plans bidimensionnels et non des dispersions circulaires comme cela serait le cas en l'absence de corrélations. Inscrire ces dispersions dans des rectangles (corrélation de deux mesures) ou des parallélépipèdes (corrélation de trois

mesures) ne semble donc pas la meilleure voie à suivre, car cette méthode introduit des recouvrements entre classes qui ne correspondent pas à la réalité.

Cette typologie répond à un objectif d'ordre ethnoarchéologique précis que l'on peut formuler en une question : est-il possible d'identifier la fonction d'un récipient en se basant sur les seules trois mesures principales de ce dernier ? La réponse que nous apportons reste néanmoins nuancée. Il est en effet possible de proposer, à titre hypothétique, une fonction ou un groupe de fonctions pour le récipient analysé, mais la démarche, au vu des aménagements proposés, ne reste qu'approximative et n'a pas la solidité d'une typologie déduite, dont la pertinence est donnée par construction. Ce type d'analyse nécessite des corpus importants de céramiques aux fonctions identifiées et dont les trois dimensions clés sont connues. L'expérience a été tentée pour la céramique de tradition somono (GALLAY 2012c).

La documentation à disposition pour le domaine dogon ne permet malheureusement pas d'aborder toutes les traditions identifiées. On se limitera donc aux traditions A (114 exemplaires), B2 (92 exemplaires), C1 (89 exemplaires) et D (106 exemplaires). Seules quelques données complémentaires sont en effet disponibles pour les traditions B, E et sonraï du Hombori.

1.5. OBJECTIF DES RECHERCHES

Les objectifs des missions dogon s'inscrivent dans la suite logique des enquêtes effectuées dans le Delta intérieur du Niger entre 1988 et 1993. Ces nouvelles recherches concernent un domaine largement méconnu sur lequel les chercheurs du Département d'anthropologie et d'écologie n'avaient travaillé que sporadiquement en 1964 (participation aux missions hollandaises dans la falaise de Bandiagara), en 1976 (mission Sarnyéré), puis en 1991-92 et 1995 (mission MESAO, devenue depuis lors MAESAO).

Objectifs des missions Delta

Les prospections menées dans le Delta intérieur du Niger par la MESAO comportaient les questions suivantes :

1. Identification des techniques de fabrication des traditions et analyse des chaînes opératoires de montage permettant de définir les principales traditions céramiques actuelles.

2. Identification des appartenances des potières aux différentes castes et approche des sphères d'endogamie obtenues à partir d'un recensement des lieux d'origine de ces artisans, une approche permettant de délimiter les aires de production des céramiques.

3. Identification des aires de diffusion des céramiques de chaque tradition (acquisition et consommation) comprenant trois approches distinctes :

- enquêtes auprès des potières, à domicile dans les villages et sur les marchés fréquentés,

- enquêtes sur les marchés et localisation des villages où vivent les acheteurs,

- identification de l'origine des céramiques consommées dans les villages au niveau des concessions.

Objectifs des missions dogon : une restriction des choix

Les moyens limités dont nous avons disposé pour les recherches ethnoarchéologiques (un seul chercheur universitaire) nous ont contraient à resserrer les enquêtes autour des seules données permettant de définir les caractéristiques essentielles des diverses traditions et d'en tracer les limites spatiales au niveau des seules aires de production. Nous nous sommes donc concentrés sur les deux premiers points de la liste précédente. L'expérience acquise dans le Delta intérieur permet en effet d'approcher désormais très rapidement les principaux choix techniques opérés au niveau du façonnage des poteries. Sur un autre plan, l'accent mis sur les origines géographiques de potières permet de déboucher sur une délimitation géographique précise des aires de production des différentes traditions. Il nous a paru également utile d'approfondir les relations pouvant exister entre les différentes traditions et la structure linguistique, particulièrement complexe, du Pays dogon, une question que nous avions relativement négligée lors de nos enquêtes dans le Delta.

Nous avons par contre renoncé à effectuer des inventaires systématiques de concessions qui nous auraient permis de délimiter les aires de diffusions des principales traditions. Les dessins de céramiques effectués en petit nombre sont essentiellement destinés à préciser qualitativement et non statistiquement les caractéristiques techniques et esthétiques des principales traditions. Les dessins des instruments de potières vont dans le même sens.

Dans le domaine de l'ethnoarchéologie de la céramique, notre objectif est double. Un premier volet concerne la récolte de données factuelles sur le Pays dogon, un second l'établissement de règles générales permettant d'interpréter les vestiges céramiques découverts, notamment, mais non exclusivement, dans la région dogon.

1. Nous nous proposons d'analyser sur le plan factuel les mécanismes de production de la céramique actuelle du Pays dogon en vue de mieux comprendre les relations pouvant exister entre traditions céramiques et populations du Pays dogon. Cette recherche de caractère extensif permet aujourd'hui de proposer une carte d'ensemble des traditions céramiques de cette région, dont les contours n'avaient été qu'esquissés lors des missions de la MESAO (GALLAY 1994 ; GALLAY, HUYSECOM & MAYOR 1995, 1998 ; GALLAY 2012b), carte limitée aux aires de production des céramiques.

2. Sur un plan plus théorique, nous nous attachons à définir des règles permettant de mieux comprendre la pertinence des vestiges céramiques dans l'approche de l'histoire des peuplements anciens africains.

Nos objectifs ne couvrent donc qu'une petite fraction du programme esquissé dans nos réflexions théoriques.

1.6. STRATÉGIE ET TACTIQUE D'ENQUÊTE

Les enquêtes ont été centrées sur l'identification technique et esthétique, donc stylistique, des traditions, l'évaluation de leur autonomie, et la délimitation des sphères de production. Les mécanismes de diffusion des céramiques et les modalités de consommation ont en principe été écartés de nos objectifs alors que ces domaines figuraient dans les programmes de recherches de la MESAO dans le Delta intérieur du Niger. C'est dans ce dernier contexte que nous pouvons disposer des seules infirmations sur la consommation provenant de Ka In Ouro, Géri et Bossebango au Burkina Faso ainsi que Modjodjé lé, Niongono et Diékan au Mali.

Stratégie

Sur le plan stratégique, les enquêtes ont été organisées autour des fiches « potières » mises au point lors de nos travaux dans le Delta intérieur du Niger et améliorées, notamment en ce qui concerne les langues parlées et les divers lieux fréquentés par la potière et son enseignante - généralement sa mère - au cours de leurs existences. Ces données ont été complétées par des dessins des céramiques les plus caractéristiques, des données morphométriques sur ces dernières, ainsi que des enquêtes sur les techniques de montage et les instruments utilisés lors du façonnage de la céramique. Nous avons également poursuivi les observations sur les chaînes opératoires de montage selon les techniques utilisées dans le Delta. Ce choix a permis une meilleure adéquation entre moyens financiers et humains disponibles (missions courtes, un seul scientifique et deux aides techniques) et résultats escomptés.

Tactique

L'approche extensive retenue impliquait de nombreux déplacements afin de couvrir l'ensemble du Pays dogon. Nous avons donc opté dès 1998 pour des séjours temporaires dans certains villages où nous établissions notre camp, villages à partir desquels il était possible de rayonner dans les villages voisins en revenant le soir au camp. Cette solution limitait les inconvénients des procédures d'installation, notamment les négociations avec les chefs de villages ou les représentants des autorités politiques avec lesquels nous avons toujours eu d'excellents rapports. Elle permettait de bénéficier en outre à chaque stationnement d'un camp présentant un confort rudimentaire et d'un guide local connaissant bien la région et ses habitants ainsi que les voies de communication. Ce dernier pouvait ainsi se familiariser avec nos méthodes de travail. La carte des lieux d'enquêtes permet de se faire une idée de la couverture réalisée.

Au cours des six missions 1998-2004, nous avons établi nos camps dans 28 villages et visité 149 villages auxquels il faut ajouter 6 lieux de séjour et 11 villages enquêtés lors de programmes de recherches antérieurs : mission Sarnyéré (février-avril1976) et mission MESAO (novembre 1991-janvier 1992). L'ensemble du projet représente approximativement sept mois de présence effective sur le terrain d'enquête (tableau 1.13).

1.7. HISTOIRE DES RECHERCHES

Nous donnerons ici un rapide résumé des recherches effectuées sur la céramique dogon, un sujet qui n'avait pratiquement pas été étudié lors des missions conduites par Marcel Griaule. On ne trouve en effet sur ce sujet que de brèves remarques chez DESPLAGNES (1907) et dans « Masques dogon » (GRIAULE 1938 : 24-25). On rappellera à ce sujet que les missions Griaule se sont concentrées dans la région de Sanga, laissant en friche un énorme territoire pratiquement inexploré.

Recherches néerlandaises

A la suite d'un premier voyage dans la Falaise remontant à 1960, l'architecte Hermann Haan lançait l'idée d'une étude archéologique et historique de la Falaise. Entre 1964 et 1974, *L'Instituut voor Anthropobiologie* de l'Université d'État d'Utrecht effectue, sous sa direction, une série de fouilles dans les grottes de la Falaise aux environs de Sanga. Une collection de plus de 1800 poteries provenant de 21 sites, dont une majorité de grottes sépulcrales, permet

de proposer une chronologie des cultures de la zone remontant aux premiers siècles avant notre ère (BEDAUX 1991). Cette séquence pose néanmoins, de l'avis même des auteurs, certains problèmes du fait des facilités d'accès à ces emplacements et des réutilisations des mêmes sites à diverses époques (BEDAUX & LANGE 1983 : 14). Nous participons nous même brièvement à ces travaux en 1965. Lors de ces séjours, notamment en 1971, la mission récolte à Sanga et Pégué quelques données sur la céramique actuelle de tradition A auprès de Diankouno Dolo et de la potière Kindé Dolo de Pégué, informations concernant les villages qui fournissent de la poterie à toute la région Pégué, Banani, Néné, Ibi, Koundou, Yougo et Yendouma. Le façonnage de la céramique est décrit à partir d'observations effectuées auprès de cette potière le 17.2.1971.

Entre 1983 et 1986, les Universités d'Utrecht et de Groningen et l'Institut des sciences humaines du Mali participent dans les mêmes régions, sous la direction de R.M.A. Bedaux, à un projet de recherches ethnoarchéologiques touchant l'ensemble de la production artisanale. L'enquête portent essentiellement sur les aspects fonctionnels et spatiaux de la culture matérielle du village de Tirelli, au pied de la falaise de Bandiagara (BEDAUX 1986a et b). Les auteurs donnent alors cette définition de l'ethnoarchéologie :

« *L'ethno-archéologie a pour but de définir et d'expliquer les rapports entre comportement humain récurrent et les éléments de la culture matérielle, afin de pouvoir élucider des problèmes archéologiques.* » (BEDAUX 1986b : 119)

Le projet comprend l'inventaire de la culture matérielle d'une vingtaine de concessions de Tirelli en tenant compte des variations saisonnières, des comparaisons avec certaines concessions de Sanga et Pégué, ainsi que l'étude de cinq ateliers de forgerons (Bedaux 1986a et b). La poterie et le matériel de broyage sont privilégiés. L'étude de la céramique appartenant à la tradition A produite par les femmes des agriculteurs, comprend :

- un volet sur l'acquisition de l'argile et les techniques de façonnage ainsi que la question de l'identification des types fonctionnels dénommés, à partir des dimensions des poteries,

- l'étude de la variabilité dimensionnelle de ces types selon les potières,

- l'étude de la diffusion des poteries : transports et ventes effectués par les potières de Tirelli et inventaires céramiques de sept concessions de Sanga, village sans potières qui importe toute sa céramique.

La zone d'exportation des poteries de Tirelli définit deux zones : 1. les villages de la Falaise entre Dourou au Sud et Bamba au nord avec quelques rares villages du Plateau comme Nandoli. 2. Une zone dans la plaine du Séno située dans le triangle Koporokénié Pé, Youdiou, Pomporo Dodiou qui couvre approximativement les zones de migration des villages d'Amani et de Guimini (GALLAIS & MARIE 1975 : carte 12).

La zone d'importation de Sanga couvre les villages de la Falaise entre Tirelli et Bamba et deux villages du Plateau : Nandoli (1%) et Kamba (7%). Les deux villages de la Falaise dont la contribution aux inventaires sont les plus importants sont Tirelli (43%) et Banani (16%). L'étude est complétée par des informations recueillies dans sept autres villages de la partie centrale de la Falaise : Yendouma, Bamba, Banani, Koundou, Kamba, Barkou et Pégué.

Mission Sarnyéré 1976

Le Sarnyéré (arrondissement de Boni) est un petit massif montagneux tabulaire autrefois occupé par quatre villages dogon, dont trois construits dans les éboulis (Nemgéné, Tandi et

Dyamaga) et un sur le Plateau sommital (Koyo). La plupart des habitants de la montagne occupent aujourd'hui de nouveaux villages de plaine situés sur le pourtour du massif.

L'enquête ethnoarchéologique et archéologique réalisée en 1976 (GALLAY 1981) s'est déroulée dans le cadre des études généalogiques et ethnohistoriques menées par Claudine Sauvain-Dugerdil dans le massif entre 1975 et 1977 (SAUVAIN-DUGERDI 1980). Cette recherche s'insérait dans un vaste programme d'étude des Dogon du Gourma-des-Monts entrepris par l'Institut d'études démographique de Paris (INED) (CAZES 1993). L'enquête réalisée par Claudine Sauvain-Dugerdil permet de retracer l'histoire des familles des divers villages et leur ordre d'arrivée dans le massif. Les généalogies enregistrées comprennent 2749 individus et remontent dans plusieurs cas jusqu'à l'ancêtre arrivé au Sarnyéré probablement avant 1700. Il est possible sur cette base de fournir des dates estimées pour la fondation des divers villages ou quartiers de villages. Les établissements enquêtés comprennent, outre les quatre villages encore occupés en 1976, huit villages abandonnés : Ankumni, Wodulka, Kerua, Zalkoïtumo, Bissiri, Larana, Dégi et Wassibakano. Les récoltes effectuées à l'emplacement de certains villages anciens et dans les quartiers abandonnés des villages encore occupés au moment de l'enquête permettent d'identifier deux traditions céramiques :

Une tradition disparue, dite tradition A ancienne, correspond à une céramique montée par pilonnage sur natte tressée en fibres d'écorce de baobab. La technique est la même que dans la tradition A actuelle propre aux femmes des agriculteurs dogon, mais les formes comprennent des récipients à cols évasés, des décors d'impressions roulées à la cordelette et de cordons incisés, inconnus aujourd'hui. La tradition A actuelle, propre au plateau de Bandiagara n'existe pas au Sarnyéré.

Une tradition récente, dite tradition E, est celle qui est encore présente de nos jours dans la région. Il s'agit d'une céramique montée par moulage sur une poterie retournée et confectionnée soit par les hommes soit par les femmes. Cette tradition, qui présente des composantes clairement peul comme l'usage du percuteur d'argile et de la palette, est partagée entre les Dogon du Gourma-des-Monts et les Peul Rimaïbé de la même région qui occupent souvent des quartiers de village de plaine proches des villages dogon comme à Youna Sané.

Les récoltes de céramiques ont concerné cinq sites anciens, soit : Ankumni Na, Ankumni Péré, Wodulka, Dégi, Wassibakano, sites auxquels il faut ajouter les quartiers abandonnés de Tandi-Oganka. Ces observations montrent que la céramique de tradition A ancienne a été remplacée par la tradition E au cours de l'histoire de la montagne en l'absence de tout renouvellement de population. Des poteries de cette dernière tradition n'apparaissent en quantité importante que dans l'ancien quartier Oganka de Tandi, abandonné lors de la famine de 1914.

Photo1.1 *Le massif du Sarnyéré. Photo MEASO 345.06.*

Missions MESAO Delta

Au cours des recherches sur les traditions céramiques du Delta intérieur du Niger (1988 - 1993), la MESAO (Mission ethno-archéologique suisse en Afrique de l'Ouest, Université de Genève) avait saisi pendant la saison sèche 1991-92 quelques opportunités pour étudier certaines traditions dogon situées à l'est des régions explorées, lors d'enquêtes effectuées à Ka-In Ouro (Bukina Faso), ainsi qu'à Diékan, Niongono et Modjodjé-lé (Mali) (GALLAY 1994 ; GALLAY, HUYSECOM & MAYOR 1998). Cette mission s'est déroulée du 14 novembre 1991 au 18 janvier 1992. L'équipe comprenait alors, outre Éric Huysecom, Anne Mayor et nous même, Grégoire de Ceuninck et Isabelle Velardé pour les séjours à Ka-In-Ouro et Diékan et Youssouf Kalopo pour les séjours à Niongono et Modjodjé-lé.

Dans ce cadre, six traditions avaient été identifiées (traditions A à F), mais ce premier bilan ne reflétait que partiellement la réalité. En fait, aucune étude d'ensemble des traditions céramiques du Pays dogon n'avait été menée à terme et de nombreuses questions se posaient encore à leur sujet. A cette occasion une première carte, incomplète, avait été publiée, sur laquelle on pouvait identifier :

- la tradition A dite de Tirelli, alors limitée à la Falaise et au nord du Plateau,
- la tradition B dite de Ka-In Ouro (aujourd'hui tradition B1),
- la tradition C, dite de Modjodjé-lé, limitée au Plateau (aujourd'hui tradition C1),
- la tradition D, dite de Niongono,
- la tradition E, dite du Sarnyéré,
- la tradition F, dite de Sobengouga (aujourd'hui tradition B2).

A cette liste on pouvait ajouter deux traditions identifiées, mais non étudiées, soit quelques îlots d'une tradition marka (aujourd'hui rattachée à la tradition C2) au sud de la zone explorée et la tradition mossi du Burkina Faso entrevue à Ka In (***Fig. 1.24***).

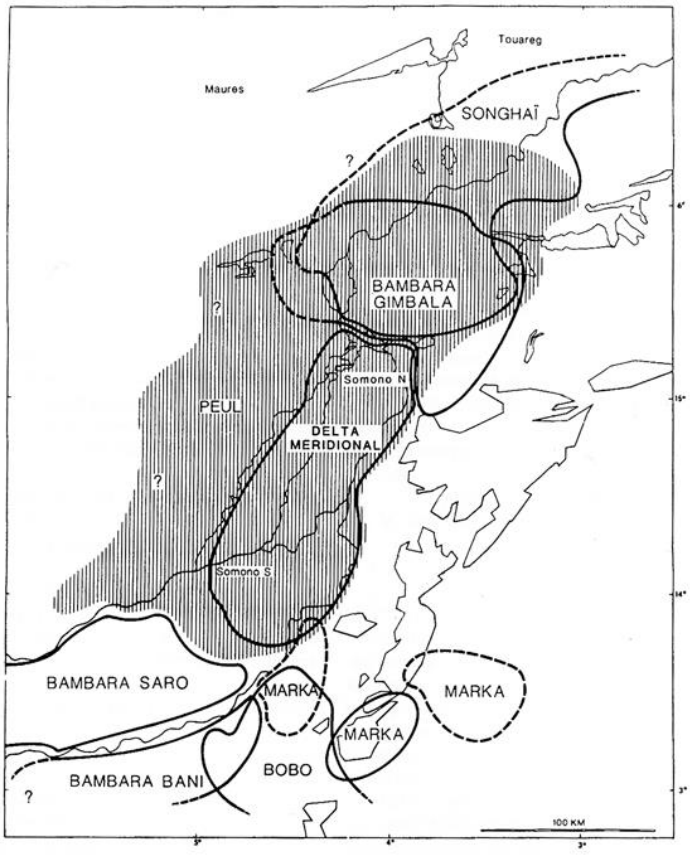


Fig. 1.24*. Carte des traditions céramiques de la partie occidentale de la boucle du Niger (Delta intérieur et Pays dogon) publiée à l'issue des missions MESAO. Seule la répartition des traditions du Delta reste aujourd'hui valable (d'après* GALLAY, HUYSECOM & MAYOR *1998, fig.12, p.24).*

Lors de cette mission, quatre villages ont donné lieu aux seuls inventaires complets de concessions permettant d'approcher les problèmes de consommation de la céramique, un objectif non retenu lors des missions plus récentes. Il s'agit de Ka-In-Ouro, Géri et Bossebango au Burkina, ainsi que Diékan et Niongono au Mali.

- Ka-In Ouro est un village occupé par des Dogon qui détiennent la chefferie, des Kurumba parlant le mossi, numériquement majoritaire, une seule famille mossi (des Oueadrogo), ainsi que quelques Peul et Bella. La poterie produite, localement, est le fait d'une famille de forgerons djèmé na (Tradition B1). L'ancien forgeron du village, originaire de Ronga, était par contre Kurumba ; son épouse, Sinimemoya Giti, fabriquait également de la céramique. Les concessions du village présentent des céramiques appartenant aux traditions des Djèmé na dogon (traditions B1 et B2) et des forgerons des Mossi.

- Géri est un campement peul situé à proximité de Ka-In Ouro ne produisant pas de céramique. L'inventaire des céramiques comprenant 91 poteries a porté sur les quatre cases

du campement qui présentent des céramiques appartenant aux traditions des Jèmè na dogon (tradition B1 et B2) et des forgerons des Mossi. Une seule poterie est de tradition A.

- Bossebango est un grand campement peul Djaloubé. L'inventaire de 6 cases contenant entre 3 et 38 récipients totalise 84 poteries. Toutes les céramiques sont d'origine dogon ; elles proviennent essentiellement de Doundoubangou et Baraboulé et se rattachent à la tradition B2.

- Diekan est un village frontalier logé dans une dépression rocheuse située en arrière de la Falaise à 28 km au NNE de Bjibasso. Il permet de se faire une idée des traditions céramiques représentées dans ce village occupé par des Boron en limite méridionale des zones de peuplement dogon. Rappelons qu'il convient de distinguer dans cette région méridionale trois populations distinctes :

1. les Bwa (Bobo) parlant bwa et restés animistes,

2. Les Boron parlant majoritairement dioula, mais restés animistes,

3. les Dafi (ou Marka), d'origine bwa ou boron, parlant dioula et convertis à l'Islam.

Les concessions du village livrent une majorité de poteries de femmes de forgerons des Dafi (Tradition C2 : 66,3 %), des céramiques de femmes de forgerons des Bwa (22,8 %) et une minorité de céramiques de femmes de forgerons boron (4,4 %), ainsi que quelques poteries dogon (Tradition A : 3,3 %).

- Niongono est un village dogon du Plateau de parler ampari. L'inventaire de la concession du chef de village comprend 93 poteries de traditions A (19,4%) et D (48, 4 %). Les poteries de tradition D sont essentiellement fabriquées dans le village) alors que les poteries de tradition A ont été acquises pour la plupart sur le marché de Bandiagara.

Pour le pays dogon la carte, publiée à la fin des enquêtes sur le Delta, donnait l'illusion d'une mosaïque ne comportant que peu de recoupements géographiques. On sait néanmoins aujourd'hui que la tradition A propre aux femmes d'agriculteurs recoupe largement certaines traditions de femmes de forgerons. Le document montrait en outre clairement qu'il subsistait de nombreuses régions dogon totalement inexplorées sur le plan des traditions céramiques. Ces régions comportaient notamment :

- les massifs montagneux du Gourma-des-Monts autres que le Sarnyéré,

- la partie septentrionale de la Falaise entre Bamba et Douentza,

- toute la partie septentrionale du plateau de Bandiagara en arrière de la Falaise,

- l'ensemble de la plaine du Séno,

- la Falaise entre Gani do (piste de Bankas) au nord et Kombori au sud.

Missions du programme « Paléoenvironnement et peuplement humain en Afrique de l'Ouest »

En 1998, Éric Huysecom, de l'Université de Genève, lance sous le sigle MAESAO (Mission archéologique et ethnoarchéologique suisse en Afrique de l'Ouest) un nouveau programme de recherches essentiellement archéologiques sur un site proche de Bandiagara, Ounjougou, découvert à la suite de quelques pièces lithiques ramassées anciennement au bord de la piste menant à Sanga par le géologue suisse de Lausanne Marcel Burri (HUYSECOM 2002). Alain Gallay propose alors de poursuivre en Pays dogon les enquêtes ethnoarchéologiques menées dans le Delta dans le cadre de ce nouveau projet.

La petite équipe de recherche dévolue à ce projet réunit à cette occasion quatre personnes, à l'exception de la dernière mission 2004, où le groupe s'est réduit à trois participants (tabl. 1.11) :

- Alain Gallay, du Département d'anthropologie et d'écologie de l'Université de Genève, a assuré la planification et la conduite des enquêtes.

- Youssouf Kalapo de l'Institut des sciences humaines de Bamako, a assuré l'intendance des missions, le dessin des céramiques et les enquêtes les concernant,

- Mamoudou Tessougé de Dimmbal, a collaboré à la mission en tant qu'interprète lors de la mission 1998,

- Elisée Guindo, de Mopti, a collaboré à la mission en tant qu'interprète lors des missions 2000 à 2004 et a assuré avec nous même les enquêtes auprès des potières,

- Amangara Tessougé, de Dimmbal, a assuré l'intendance de la mission à l'exception de la dernière mission 2004.

Un guide local, recruté dans les villages où le camp était établi facilitait nos déplacements et les contacts avec les populations locales. Dans le cadre de ses enquêtes sur les forgerons, Caroline Robion-Brunner, de Paris, et Ansé Tessougué, de Dimmbal, ont accompagné l'équipe du 15 au 25 janvier 2004 lors des enquêtes dans le nord du Plateau.

	Déc 1998	Fév 2000	Nov 2000	Fév 2002	Janv 2003	Janv 2004
Youssouf Kalapo (ISH, Bamako)	+	+	+	+	+	+
Mamadou Tessougué (Dimmbal)	+					
Elisée Guindo (Mopti)		+	+	+	+	+
Amangara Tessougué (Dimmbal)	+	+	+	+	+	

***Tab. 1.11**. Collaborations aux missions dogon 1998-2004.*

Missions décembre 1998

La mission 1998 s'est déroulée du 30 novembre au 21 décembre avec, du 6 au 16 décembre, 11 jours effectifs d'enquête sur le terrain. La région parcourue était limitée à la partie méridionale de la plaine du Séno au sud de la route Bandiagara-Bankas (Pays tomo). Les enquêtes se sont brièvement poursuivies dans la région d'Ounjougou dans deux villages du Plateau situés au nord de la piste de Sanga : Douliki et Soroli (GALLAY 2001b).

Objectifs

Cette première mission devait permettre de tester la fiabilité d'une équipe beaucoup plus légère que celles dont nous avions l'habitude dans le Delta et de commencer à combler les lacunes de nos connaissances, notamment dans la partie méridionale de la Falaise et de la plaine du Séno.

Contexte géographique et culturel

La région explorée est essentiellement occupée par les Tomo, dont les villages s'étendent au sud jusqu'en limite du peuplement Bwa. Des îlots de peuplement Dafi et Boron se rencontrent au sud au niveau de la frontière avec le Burkina Faso. La forge et la production céramique est assumée ici par deux castes : les forgerons des Tomo (Jèmè yèlin) et les forgerons des Dafi, autre nom utilisé pour désigner les groupes marka de la région.

Ces premières enquêtes ont essentiellement permis d'identifier une tradition en relation avec les femmes des forgerons des Tomo. Cette dernière, d'abord appelée tradition G ou tradition de Soula Kanda, correspond à la tradition C de Modjodjé-lé sur le Plateau. Elle témoigne néanmoins d'une sphère d'endogamie partiellement distincte des réseaux du Plateau. Cette même tradition est pratiquée dans la même région par des femmes des forgerons des Dafi (ancienne tradition F). La désignation des traditions étant fondée d'abord sur des caractéristiques intrinsèques, morphologie des poteries et techniques de montage qu'elles révèlent, nous avons été amené à modifier notre terminologie. Nous retiendrons donc désormais l'opposition entre une tradition C1 avec technique du fond retourné (forgerons des Tomo, Plateau et villages de la Falaise) et une tradition C2 sans fond retourné (forgerons des Tomo et forgerons des Dafi, plaine du Séno).

Lors de cette même mission, quelques données complémentaires ont d'autre part été récoltées sur le Plateau à propos de l'extension spatiale des traditions A (Tirelli) et D (Niongono), notamment dans la région d'Ounjougou.

Mission février 2000

La mission 2000 s'est déroulée du 1er au 28 février avec, du 5 au 23 février, 18 jours effectifs d'enquête sur le terrain. La région visitée s'est située entre Bankas et Koro dans le partie sud-orientale de la plaine du Séno (GALLAY 2001b).

Objectifs

Cette deuxième mission s'est concentrée dans la partie centrale de la plaine du Séno, au nord et ou sud de Koro. Elle devait permettre de compléter notre information sur la tradition C2 (anciennes traditions G et H). A cette occasion nous avons pu mieux délimiter l'extension de la tradition B1 en relation avec des forgerons parlant mossi (Jèmè na), jadis identifiée à Ka In Ouro, et souligner l'importance de cette tradition dans cette région. Nous avons également pu documenter dans le village de Yadianga une technologie de la fonte à cire perdue pratiquée par ces mêmes forgerons.

Contexte géographique et culturel

La région est essentiellement occupée par des Dogon parlant tengu kan, togo kan et toro-so. En direction de la Falaise, les terroirs s'étendent jusqu'en limite des massifs dunaires qui forment une sorte de no man's land séparant la plaine des villages du pied de la Falaise. On trouve dans cette région des potières relevant de deux traditions distinctes : la tradition C2 représentée par des femmes de forgerons des Tomo et des forgerons des Dafi ainsi que la tradition B1 représentée par des femmes de Jèmè na. Les potières dafi occupent des villages comme Toroli, Babouro et Sissaé, tous situés au sud de la route Bankas-Koro en zone de parler togo kan. Les potières femmes de forgerons des Tomo (Ton Jèmè ou Jèmè yèlin) se rencontrent au-delà de la zone tomo dans des villages de parlers tengu kan et togo kan. Une

série de familles de Jèmè yèlin se sont en effet installés récemment à l'est du territoire tomo, au nord de la route de Koro, dans les villages de Koporopen, Oropa, Don, Djimérou et Sembéré et au sud de cet axe, dans les villages de Donhalé, Dingé, Toroli, Ombo et Couroussindé. On notera également que plusieurs potières donno jèmè, nées sur le Plateau, en zone de parler donno sò, se sont mariées en plaine et ont appris la céramique de tradition C après leur mariage. Des cas de ce genre sont signalés à Koporopen, Enndé Wo et Bagourou. Enfin la tradition A n'est représentée que par une unique potière ayant cessé son activité dans le village de Goro, au nord de la zone prospectée, immédiatement au sud des dunes.

Mission novembre 2000

La deuxième mission de l'année 2000 s'est déroulée du 27 novembre au 21 décembre avec, du 27 novembre au 17 décembre, 21 jours effectifs d'enquête sur le terrain. La mission a exploré un cheminement partant de la bourgade de Madougou, dans le centre de la plaine du Séno, jusqu'au massif du Hombori, en passant par le Dianvéli (région de Douentza) et le Gourma-des-Mont. Nous pouvons distinguer ici quatre régions : le Séno central, le Dianwéli, le Gourma-des-Monts et le Hombori (GALLAY 2001b).

Objectifs

Cette troisième mission avait pour but de compléter notre information sur les traditions A de la plaine (paysans dogon), B1 (Jèmè na) et E (Dogon du Sarnyéré et Rimaibé). Elle nous a permis en outre d'identifier une nouvelle tradition en relation avec les forgerons sonraï du Hombori, tradition distincte de la tradition sonraï du Gimbala.

Contexte géographique et culturel

D'une manière générale, chaque région parcourue se caractérise par la présence d'une ou deux traditions. Lorsque deux traditions sont présentes dans la même région, les productions s'effectuent dans des villages distincts.

Séno central

La plaine du Séno central, autour du village de Madougou, est occupée par la tradition dogon A, dont Diennsagou constitue l'atelier principal avec une soixantaine de potières. Quelques villages de la région, qui n'ont pas de potières de cette tradition, sont occupés par une ou deux familles de forgerons jèmè na, dont les femmes pratiquent la tradition B1 et, exceptionnellement, B2 (Yaguémé).

Le Séno central est actuellement peuplé d'agriculteurs dogon issus des villages de la Falaise. L'essentiel des enquêtes a porté sur le village de Diennsagou situé à quelques kilomètres de Madougou, dont les familles, de parler toro so, sont issues du village de Koundou (Koun). L'agglomération abrite une soixantaine de potières pratiquant la tradition A, réparties dans une trentaine de concessions. Elle présente un exemple classique de village atelier de tradition A diffusant sa production à l'échelle régionale, notamment sur le marché de Madougou. Leurs principaux acheteurs sont des Peul. Le Séno central comporte d'autres villages d'agriculteurs dogon dont les femmes pratiquent la tradition A. Ces communautés semblent spécifiquement liées à des forgerons jèmè irin dont les femmes ignorent l'art de la poterie. Quelques familles de forgerons jèmè na sont néanmoins présentes dans cette région qui est donc également englobée dans la zone d'extension de la tradition B1.

Dianwéli

Dans le Dianwéli, les deux gros villages de plaine de Dianwéli Maoundé et Dianwéli Kessel (Anakanda), peuplés par des Dogon Houmbébé, abritent trois familles de forgerons jèmè na (deux à Dianwéli Maoundé et une à Dianwéli Kessel). Une certaine incertitude reste liée au diagnostic que l'on peut proposer à propos de la tradition céramique. Cette dernière d'abord considérée comme rattachée à la tradition B1 pourrait en effet appartenir à la tradition B2. Les femmes des villages dogon situés sur les plateaux rocheux comme Gamni et Béni pratiquent par contre la tradition A. A Okoyéri, sur le versant sud-est de la Falaise, les potières dogon pratiquant la tradition A habitent le quartier de Marbou alors que l'unique potière jèmè na occupe le quartier d'Anankago constituant une agglomération nettement séparée de la précédente.

Gourma-des-Monts

La région occidentale entre Douentza et Nokara présente une mosaïque complexe de peuplements comprenant des villages peul et rimaïbé, ainsi que diaouambé (Dala), des villages houmbébé (Dianwéli), dogon (Tébi) et sonraï (Ama, Dansa, ainsi que Lougui et Gamra sur le plateau de Dyoundé-Gandomia). Certains villages comme Oualo accueillent une population mixte de Dogon et de Sonraï. La zone possède soit des villages occupés par des forgerons Jèmè na dont les femmes pratiquent la tradition B (Gono, Petaka, Boumban, peut-être anciennement Dala), alors que les femmes des villages dogon de Tébi Maoundé et Oualo pratiquent la tradition A. Enfin, on signalera à Lougui, village sonraï, et à Ela Boni, village dogon, la présence exceptionnelle de deux potières dont la céramique pourrait être, sous réserve, de tradition peul.

Le Gourma-des-Monts présente une situation doublement exceptionnelle étudiée dans les années 70 à l'occasion des missions de l'INED (Paris) dans cette région (GALLAY 1981). Les villages des massifs montagneux de la région de Boni sont occupés soit par des Rimaibé soit par des Dogon. Traditionnellement, l'habitat dogon se situe en hauteur sur les éboulis ou les plateaux rocheux des massifs montagneux et l'habitat rimaïbé en plaine. La situation est aujourd'hui un peu différente puisque les Dogon ont tendance à construire de nouveaux villages en plaine, au pied des éboulis (Tabi, Ela Boni). Youna conserve par contre encore aujourd'hui une situation traditionnelle avec un quartier rimaïbé de plaine et un quartier dogon situé dans les éboulis. Les dialectes dogon rattachés au tòrò tegu y sont très différents de la région de la Falaise et présentent des particularités propres à chaque massif dont les peuplements sont fortement endogames (CAZES 1993). Les deux groupes Rimaïbé et Dogon, totalement étrangers l'un à l'autre, pratiquent aujourd'hui la même tradition E. La poterie peut être fabriquée aussi bien par les hommes que par les femmes.

Hombori

Le Hombori, région au passé historique mouvementé, abrite traditionnellement un peuplement sonraï et dogon occupant des villages distincts. La seule céramique produite dans la région est une céramique sonraï montée par des femmes de forgerons. Cette région périphérique présente l'étape ultime de déculturation du peuplement dogon. Les habitants des villages anciennement considérés comme dogon renient leur origine et se disent aujourd'hui sonraï (Kelmi). Nous n'avons identifié aucune céramique de tradition dogon dans la région, bien qu'on nous ait signalé à Belia la présence d'une potière dogon de patronyme Guindo. Tout le Hombori est approvisionné en céramiques par des potières, femmes de forgerons sonraï. Les montages observés à Toundourou et Dakakouka révèlent une production originale distincte de la production sonraï du nord du Delta intérieur du Niger.

Nous trouvons chez GALLAIS & MARIE (1975) un excellent bilan du peuplement du Hombori haut-lieu d'enjeux stratégiques qui ont vu s'opposer Sonraï, Tamachek et Dogon. Ces auteurs répartissent les villages dogon de la région en trois ensembles :

- les villages d'éboulis perchés, Ouari, Barkoussi, au pied septentrional du massif de Barkoussi et Kelmi au sud du massif de Hombori Tondo;

- un village d'éboulis de piémont, Tandara au nord du massif de Hombori Toundo, aujourd'hui totalement abandonné ;

- les villages construits sur des affleurements de quartzite, Kourmi, Koykoyra, et Toupéré.

Il faut isoler de cet ensemble Kourmi, Koykoyra, Tandara et Toupéré, villages ayant accueilli les Dogon déportés à la suite de la révolte de Tabi (dont les habitants originaires de la région de Boni sont retournés dans leurs villages natals) des trois villages "autochtones" de Ouari, Barkoussi et Kelmi pour lesquels nous n'avons actuellement aucune information d'ordre historique.

A Kelmi, le jeune chef de village, qui nous a réservé un accueil très réservé (du fait du tourisme, très actif dans la région ? Des alpinistes campent souvent à proximité du village avant d'escalader la falaise dominant l'agglomération), nous assure que le village est peuplé de Sonraï et nous confirme ainsi la déculturation de la région : on n'avoue pas son origine ; être dogon est mal vu. Les renseignements qu'il nous donnera sur la céramique de la région se révèleront totalement fantaisistes.

Le peuplement sonraï a par contre mieux résisté aux aléas historiques, malgré un processus net de délocalisation des villages, processus qui se déroule généralement en quatre phases :

- Phase 1. Création d'un ou de plusieurs villages de culture occupés saisonnièrement en parallèle avec le village de hauteur.

- Phase 2. Les premières familles s'établissent définitivement en plaine dans des maisons en dur. La vie villageoise acquiert une certaine bipolarité.

- Phase 3. Le village de hauteur se vide progressivement de ses habitants au profit de la plaine.

- Phase 4. Le village de hauteur est définitivement abandonné.

Mission février 2002

La mission s'est déroulée du 6 au 22 février 2002 avec 15 jours effectifs d'enquête sur le terrain dans la partie la plus méridionale du Plateau au sud de la piste Somadougou – Bankass (GALLAY 2002b).

Objectifs

La mission de février 2002 avait pour objectif de compléter nos connaissances sur la tradition C, dite de Modjodjé-lé, très brièvement analysée à l'occasion des missions de la MAESAO dans le Delta intérieur du Niger, et de préciser les relations existant entre cette tradition et les traditions anciennement dites G et H, propres à la Plaine. Cette tradition est en relation avec le peuplement de parler tomo de la partie méridionale du Plateau et des marges deltaïques.

Il s'agissait :

- de mieux caractériser les techniques de montage qui n'avaient été observées que dans le seul village de Modjodjé-lé auprès d'une seule famille de forgerons,

- de définir la sphère d'endogamie des potières du Plateau, afin de voir si la limite entre la Plaine (tradition G) et le Plateau (tradition C) pouvait être maintenue,

- d'apprécier les relations entre tradition C et tradition G sur le plan des techniques de montage et de l'esthétique.

Les enquêtes ont été strictement limitées à la zone de parler tomo-kan du Plateau (tradition C1) et ont également abordé la question de l'extension de la tradition A (paysans dogon) dans cette région. Cette mission a permis de démontrer la quasi identité stylistique des tradition C, G, et H, désormais désignées sous les sigles C1 (Jèmè yèlin du Plateau), C2 (Jèmè yèlin et forgerons Dafi de la Plaine). Il faut néanmoins souligner quelques différences dans les techniques de montage, la technique du fond retourné n'étant pratiquée que sur le Plateau et dans les villages de la Falaise, d'où une subdivision maintenue entre C1 (avec fond retourné) et C2 (sans fond retourné).

Contexte géographique et culturel

La zone présente des potières, femmes de forgerons des Tomo (Jèmè yèlin) et quelques potières de tradition A souvent issues de l'atelier de Gani do sur le rebord de la Falaise. Le cumul des informations recueillies sur les sphères d'endogamies et sur les déplacements récents des potières de tradition A, des clans de forgerons et des potières de tradition C1 permettent de mettre en évidence ce qui semble être le caractère extrêmement récent du peuplement tomo de la partie méridionale du Plateau, peuplement qui pourrait remonter aux années 40. Il existe donc un hiatus qui se termine par un épisode de repeuplement. L'abandon des villages de cette zone pourrait avoir été provoqué par les famines et les sécheresses qui ont caractérisé la période1912-1945. Pendant cette période, les populations se seraient retirées dans la zone de la Falaise où des ressources en eau subsistaient.

Mission janvier 2003

La mission s'est déroulée du 25 janvier au 20 février 2003 avec 21 jours de travail effectif. Les enquêtes se sont concentrées sur une large zone du Plateau délimitée au sud par la route Somadougou – Bankas et au nord par la falaise de la Contre-escarpe nord (GALLAY 2003c).

Objectifs

On s'était proposé cette année de compléter les premières informations récoltées lors des missions consacrées au Delta intérieur du Niger sur la tradition D (forgerons irin, dite de Niongono) et de préciser les limites des traditions A (paysans dogon) et C (forgerons des Tomo) sur le plateau de Bandiagara.

Il s'agissait :

- de mieux caractériser les techniques de montage de la tradition D qui n'avaient été observées que dans les trois villages de Koko, Niongono et, très superficiellement, Soroli,
- de préciser l'aire d'extension et les sphères d'endogamies de cette tradition dans le nord du Plateau, au nord de la route Somadougou - Bankas,

- de préciser l'aire d'extension de la tradition A dans les mêmes régions et ses relations avec les différents dialectes parlés dans la zone,
- de préciser la limite septentrionale de la tradition C1 sur ce même plateau.

Rappelons également que l'étude de la tradition D bénéficie des précieuses informations ethnohistoriques récoltées dans la région par Anne Mayor et Caroline Robion-Brunner.

Contexte géographique et culturel

Les potières de tradition A travaillant dans les villages du Plateau parlent essentiellement donno-so et dogul-dom. Cet artisanat est aujourd'hui en nette régression, mis à part quelques ateliers encore très dynamiques comme Douliki et Tinntimbolo en zone de parler donno-sò.

La tradition D des forgerons irin, qui avait été observée anciennement à Koko et Niongono, est encore assez vivante bien qu'un tiers des potières ait aujourd'hui cessé d'exercer leur métier.

Des enquêtes menées dans certains villages du Plateau dans le triangle Djiguibambo – Bandiagara – Dourou montrent d'autre part que la tradition C1 est pratiquée par les femmes de forgerons de cette zone de parler donno so, mais que les forgerons ne sont pas tous des forgerons des Tomo. Les familles de patronymes Karambé, Seiba et Sagara sont en effet très probablement des Irin. Nous sommes donc ici en présence du seul cas connu à ce jour où deux groupes de forgerons étrangers l'un à l'autre partagent, au sein d'une région limitée la même tradition céramique.

Mission janvier-février 2004

En janvier et février 2004, nous avons consacré une sixième et ultime mission à l'étude des deux dernières régions non encore prospectées : la partie nord-orientale du Plateau (traditions A et D) et, dans la plaine du Séno, la région située le long de la frontière du Burkina Faso entre Koro et Mondoro (tradition de Sobengouma dénommée ici tradition B2) . La mission s'est déroulée du 11 janvier au 16 février 2004 avec 28 jours de travail effectif (GALLAY 2004).

Objectifs

On s'est attaché à combler les dernières lacunes subsistant encore dans notre prospection. Le travail s'est donc réparti sur deux régions éloignées l'une de l'autre : le nord-est du plateau de Bandiagara et la région située dans la plaine du Séno entre Koro et Mondoro, le long de la frontière du Burkina Faso (Mondoro-Dinangourou).

Nord-est du Plateau de Bandiagara

On s'était proposé de compléter les informations récoltées sur la tradition D dite de Niongono (forgerons irin) et de préciser les limites de la tradition A (paysans dogon). Il s'agissait :

- de préciser l'extension de la tradition D dans le nord du Plateau, notamment le long de la contre-escarpe Nord,
- d'identifier d'éventuels nouveaux centres de productions de la tradition A et de préciser l'extension de la tradition A dans cette même région,

- de récolter de nouvelles informations sur la diffusion de la céramique somono de Kona afin de préciser les mécanismes économiques de ce phénomène identifié lors de la précédente mission.

Plaine du Séno

Lors d'un séjour de la MESAO à Ka In Ouro (Burkina Faso) en 1991, nous avions identifié dans les concessions de ce village proche de Ka In un ensemble de céramiques provenant essentiellement de Sobengouma au Mali, céramiques morphologiquement distinctes des céramiques de tradition B1 fabriquées par les potières Jèmè na travaillant pour les Dogon du village. Ces céramiques, réunies alors sous le terme de tradition de Sobengouma, nécessitaient un complément d'enquête. Nous les regroupons aujourd'hui sous la dénomination de tradition B2.

Il s'agissait :

- de s'assurer de l'autonomie de cette tradition et d'en compléter la description au niveau de l'insertion sociale, des techniques de montage, de l'éventail morphologique et esthétique ainsi que de l'extension géographique,
- de compléter la carte des traditions au sud des zones dunaires séparant la plaine du Séno des massifs du Gourma-des-Monts occupés par le tradition E.

Contexte géographique et culturel

Nord-est du Plateau de Bandiagara

La mission 2004 a confirmé la très faible implantation de la tradition A dans la partie septentrionale du Plateau dogon. Deux seuls nouveaux villages ont été recensés, Mongui sur le rebord septentrional du Plateau, et Dagani, tous deux de parler bondum dom, ce qui est nouveau. Les deux cas témoignent néanmoins de phénomènes d'acculturations récents.

La tradition D est la seule tradition céramique représentée dans la zone du Plateau prospectée lors de cette mission et constitue la principale source d'approvisionnement en poteries du Plateau septentrional, quoique la production ne soit pas très importante La tradition D est produite par les femmes des forgerons irin. Selon Caroline Robion, les Irin, clan principal du Plateau, possèdent des patronymes que l'on retrouve chez les agriculteurs dogon. Ces forgerons sont issus des cultivateurs dogon locaux et ont appris leur métier avec les forgerons du clan des Jèmè-na, installés aujourd'hui dans la plaine du Séno et réputés être les forgerons mythiques des Dogon (MAYOR & HUYSECOM 1999 ; ROBION & MAYOR 2002). N'ayant plus le droit, après leur apprentissage, de se marier avec des agriculteurs ni avec leurs maîtres (Jèmè-na), ils ont constitué une caste à part entière.

On signalera également des importations de céramique somono venant du marché de Kona en limite du Delta. Cette céramique tend aujourd'hui à remplacer les poteries de tradition A.

Plaine du Séno

La tradition B2 semble étroitement liée au peuplement houmbébé décrit par GALLAIS & MARIE (1975). Cette société paysanne, issue de la tribu Ono, occupe deux régions : le Dianwéli, près de Douentza, et le Mondoro-Dinangourou, le long de la frontière avec le Burkina Faso, au sud du massif dunaire séparant ces terroirs du Gourma-des-Monts. Les patronymes les plus fréquents des traditions B1 et B2 présentent un faible degré de recouvrement témoignant clairement de deux groupes de familles qui revendiquent toutes deux leur appartenance au clan des Jèmè na, mais conservent une certaine autonomie d'ordre historique. Cette dernière se reflète au niveau des mariages dans deux sphères d'endogamie distinctes. Les potières de tradition B2 parlent comme première langue le jamsay tegu et, pour

52,1 % d'entre elles, pratiquent également le peul. Contrairement à la situation observée chez les potières de tradition B, le mossi n'est pas une langue régulièrement parlée, une situation qui isole ces familles de forgerons et de potières du monde mossi. La tradition B2 se rattache à la grande de famille des techniques de pilonnage sur forme concave. Elle reste très proche des techniques de la tradition B1.

Observations complémentaires 2005 – 2011

En janvier 2005, Caroline Robion-Brunner, qui travaille sur la métallurgie du fer, a récolté quelques informations sur les potières de la partie septentrionale du Plateau, notamment à Sissongo.

En janvier 2006, elle a profité de son séjour dans la partie septentrionale de la Falaise entre Pégué et Bamba pour réunir quelques informations supplémentaires sur cette région restée à l'écart de nos prospections. Dans cette zone, la production de la céramique de tradition A est encore assumée par quelques potières, mais la tradition ne semble plus transmise. Les villages où l'on produit encore sont Tirelli, Ibi, Koundou, Wéré et Bamba. Le principal atelier est Wéré (non visité).

Les femmes de forgerons qui pratiquaient anciennement la poterie à Ibi, Koundou, Kaoli et Bamba ont par contre cessé toute activité dans la première moitié du XX^{e} s. Cet abandon relativement ancien explique l'absence de référence à cet artisanat dans les publications des missions hollandaises. Selon les enquêtes de Caroline Robion, les forgerons de la Falaise sont des Irin, qui portent notamment le patronyme Yanogué (Sanga, Yendouma, Kaoli et Bamba), une situation qui parle en faveur d'une ancienne production de poterie de tradition D dans la région. A Ibi, le forgeron a adopté le patronyme Kodio des habitants du village. Plus au nord, à partir de Bamba en zone de parler bõama tegu puis jamsay tegu, les forgerons, qui portent le patronyme Maiga, sont des Jèmè na dont les femmes pourraient avoir pratiqué anciennement la tradition B2. Le ***Tab. 1.12*** donne un récapitulatif de différentes missions (voir auss1 ***Fig. 1.25***).

Tab. 1.12. Récapitulation des missions dogon (en fin de document)

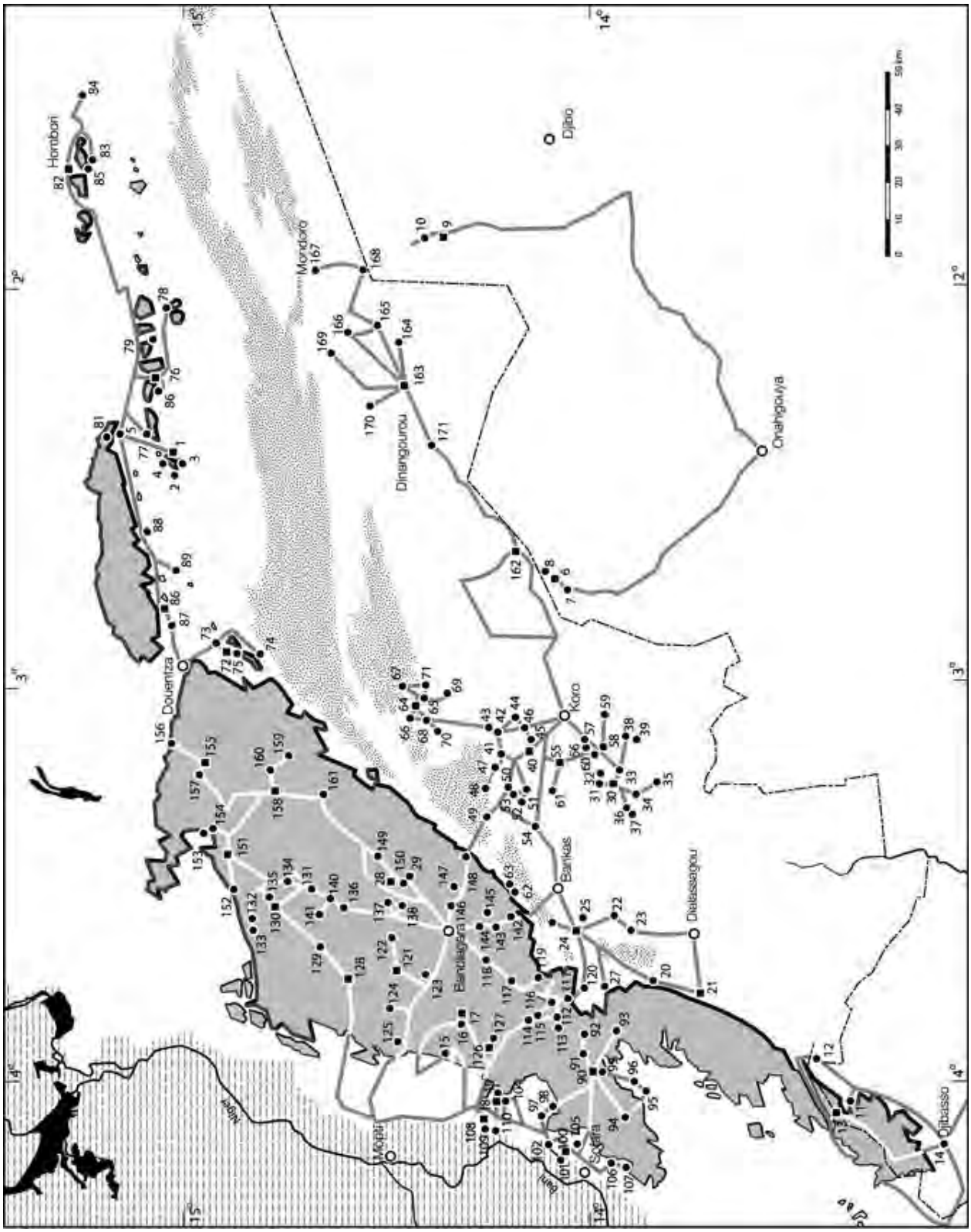


Fig. 1.25. *Villages visités lors des enquêtes sur les traditions céramiques dogon. Numéros des villages se référant à la liste du tableau 1.11.*

Lors de la mission 2010-2011 Crystel Jeabourquin et Anne Mayor du LAPA de l'Unité d'anthropologie du Département de génétique et évolution de l'Université de Genève ont enquêté dans le village de Sadia-Dogon auprès d'une potière femme de forgeron des Tomo Aissata Djo (tradition C2) (JEANBOURQUIN & MAYOR 2011).

1.8. CORPUS DOCUMENTAIRE

Le corpus réuni comprend 1048 potières interrogées, soit, en tenant compte des renseignements réunis sur les enseignantes (1030 potières) 2078 individus pour lesquels nous avons une information homogène.

Missions	Zones	N stations	Jours enquêtes	N villages	N potières	N montages	Traditions reconnues
Sarnyéré 1976	Gourma-des-Monts	1	31	5	--	++	B, E
MESAO Nov 1991-Janv 1992	Séno E (Burk.) Séno S (Kombori) Plateau central	2 1 2	22 12 26	5 4 5	6 11 24	25	B, B2 +Mossi C2, C1, D
MAESAO Déc 1998	Séno S, Plateau central	4	11	10	80	5	A, C1, C2, D
Fév 2000	Séno central	4	18	34	220	--	A, B, C2
Nov - Déc 2000	Séno N, Gourma, Hombori	5	21	26	172	11	A, B, E, +Sonrai
Fév 2002	Plateau S	4	15	31	182	4	A, C1
Janv - Fév 2003	Plateau NW	6	21	30	162	11	A, C et D
Janv - Fév 2004	Plateau NE, Séno E (Mondoro)	5	28	21	185	8	A, D B2
Janv 2005		--	--	--	2		D
Janv 2006		--	--		4		A
TOTAUX		34	205	171	1048 + 1030 2078	64	7 traditions reconnues

***Tab. 1.13**. Récapitulatif des missions ethnoparchéologiques de l'Université de Genève consacrées à la céramique dogon.*

La non concordance des chiffres potières versus enseignantes s'explique de plusieurs manières : certaines potières disent avoir appris « seules » ou ne peuvent pas donner de

renseignements sur la personne avec laquelle elles ont travaillé. Ce déficit est néanmoins comblé par un phénomène agissant en sens inverse : d'autres potières peuvent avoir eu plusieurs enseignantes (***Tabl. 1.13, 1.14***).

	A	B1	B2	C1	C2	D	E	Sonrai	TOTAUX
Sarnyéré							++		
MESAO Burk		3							3
MESAO Mali	4			6		12			22
1998				1	3	1			5
Déc 2000	3							8	11
2002				4					4
2003						11			11
2004			8						8
TOTAUX	7	3	8	11	3	24	++	8	64

Tab. 1.14. *Séquences de montage enregistrées.*

Des informations recueillies sur les techniques de montage, soit 64 séquences enregistrées auxquelles s'ajoutent les observations effectuées sur la tradition E du Sarnyéré en 1976, permettent d'avoir une bonne idée des techniques de montage. La technique d'enregistrement reste ici la même que celle que nous avions retenue lors des missions dans le Delta intérieur, ce qui permet de disposer d'un corpus homogène facilitant les comparaisons avec cette région (***Tabl. 1.14***).

Ces informations concernent les traditions suivantes :

- Tradition A : travaux des missions hollandaises effectuées dans la région de Sanga (Bedaux 1986a et b). Données récoltées à Modjodjé lé et Niongono lors de la mission 1991-1992, complétées par les enquêtes effectuées en 1998 à Sadia dans la Plaine et à Douliki et Soroli sur le Plateau ainsi qu'en février 2000 à Goro dans la Plaine et en décembre 2000 dans le Dianvéli

- Tradition B1 (Jèmè na mossi) : données récoltées à Ka In Ouro (Burkina Faso) en 1991 et données de la mission 2000 dans les régions de Toroli, Pomboro Dodiou et Yadianga.

- Tradition B2 (Jèmè na dogon) : données récoltées à Ka In Ouro en novembre 1991 et dans le Dinangourou en 2004.

- Tradition C1/2 (Jèmè yélin) : données récoltées à Modjodjé lé lors de la mission 1991-1992. Données récoltées lors des missions 1998 et 2000, auxquelles s'ajoutent quelques informations recueillies dans la même région lors de la mission de collecte effectuée avec Éric Huysecom en décembre 1995-janvier 1996 en vue de la préparation de l'exposition "*Hier et aujourd'hui, des poteries et des femmes*" (Muséum d'Histoire naturelle, Genève 1996).

- Tradition C2 (Dafi) : données récoltées lors des missions de 1990-1991, notamment à Diarani en Pays Bwa, et de 1991-1992, à Diékan. Données récoltées en 2000 à Dongolé et Toroli.

- Traditions D (Jèmè irin) : données récoltées lors de la mission de 1991-1992 à Koko et Niongono et des missions 2003 et 2004 dans le nord du Plateau, complétées par les enquêtes

effectuées par Anne Mayor en 1998-1999 dans les villages de la région d'Ounjougou à proximité de la route menant à Sanga : Soroli, Andioubolo, Gologou-joï et Gologou-da, et les enquêtes de Caroline Robion.

Tradition E : données récoltées à l'occasion de la mission Sarnyéré en 1976 et lors de la mission de novembre-décembre 2000 dans le Gourma-des-Monts.

Pour comparaisons :

- Traditions du Delta intérieur du Niger : ensemble des informations recueillies par la MESAO entre 1988 et 1993 et traitées sur le plan statistique.

1.9. PERTINENCE DE LA DOCUMENTATION

Pour donner une vue d'ensemble des résultats obtenus nous pouvons distinguer dans les sujets abordés trois catégories d'informations (***Tab. 1.15***) .

DONNEES PERTINENTES SYSTÉMATIQUES	
Couverture géographique	Ensemble du Pays dogon
Sphères d'endogamie et insertion géographique	Données statistiques toutes traditions
Peuplement forgeron et déterminants patronymiques	Données statistiques toutes traditions
Insertion linguistique	Données statistiques toutes traditions
Chaînes opératoires de montage	Données significatives toutes traditions
Typologie esthétique des traditions	Données pertinentes toutes traditions
Ethnohistoire	Profondeur d'une génération
DONNEES PERTINENTES NON SYSTÉMATIQUES	
Peuplement paysan et déterminants patronymiques	Zone de diffusion actuelle tradition A
Typologie fonctionnelle	Traditions A, C, B2 et D
Phénomènes d'acculturation	Emprunt technique du fond retourné
EXEMPLES PONCTUELS	
Mécanismes d'apprentissage	Traditions B2 et D
Processus de diffusion de la céramique	Céramique somono de Kona
Consommation (inventaires de concessions)	Niongono, Ka In Ouro, Diékan
Techniques métallurgiques du cuivre et de l'argent	Jèmè na (Yadianga, Dinangourou)

Tab 1.15. *Évaluation des données recueillies lors des missions ethnoarchéologiques sur la céramique en Pays dogon.*

1. *Les données pertinentes systématiques correspondant aux objectifs du programme.* Les données recueillies à ce niveau permettent des traitements statistiques et une approche géographique pertinente par rapport aux unités de production céramiques identifiées.

2. *Les données pertinentes non systématiques.* Cette seconde catégorie regroupe des données pertinentes n'ayant pas été récoltées de façon systématique ou présentant certaines lacunes. Nous ne pouvons donner ici un bilan complet des questions abordées. Nous trouvons dans ce

cadre notamment des éléments de réponse à de nouvelles questions qui se sont posées en cours de mission.

3. *Les exemples ponctuels.* Nous ne pouvons présenter à ce niveau que des cas isolés ayant néanmoins un certain intérêt par leur « exemplarité » vis à vis de questions qui peuvent se poser dans d'autres contextes. Les sujets réunis dans cette troisième catégorie se situent en dehors des objectifs retenus. Leur valeur « descriptive » justifie néanmoins leur présentation. Ce troisième niveau ne pourra déboucher sur des règles au sens ethnoarchéologique du terme.

Données pertinentes systématiques

Couverture géographique

L'ensemble de la zone dogon a été couverte de façon systématique selon la technique « camp de base » et rayonnement dans des villages périphériques. La seule zone non directement prospectée est le pied de la Falaise (à l'exception de la zone Kani-Enndé) jugée trop touristique. Ce léger déficit peut néanmoins être facilement comblé par les données fournies par les lieux d'origine des potières ainsi que par les observations effectuées par Caroline Robion-Bruner.

La carte de la figure 1.21 permet de se faire une idée des régions plus particulièrement prospectées. La liste du tableau 1.11 fournit les noms des villages concernés. Nous distinguerons les régions suivantes :

Nord du Burkina Faso.

Les points enquêtés dans le nord du Burkina Faso restent peu nombreux. Seul Ka In Ouro (6) et le campement peul proche de Géri (8) ont fait l'objet d'enquêtes un peu approfondies : potières de tradition B de Ka In Ouro et inventaires de concessions révélant une forte proportion de poteries de traditions B2 et mossi. Un passage à Ka In (7) a été l'occasion de contacter une famille de potières mossi. Le séjour à Bossebango (9) a été essentiellement consacré à l'inventaire céramique d'un grand campement peul et le passage à Doundoubangou (10) l'occasion de signaler de la poterie de tradition B2. Ces quelques enquêtes sont insuffisantes pour dresser un tableau complet des traditions céramiques de la région et pour évaluer les relations entre ces dernières et les peuplements dogon, kurumba et mossi de la région (enquêtes MESAO, décembre 1991).

Le sud de la Falaise entre Djibasso et Kombori (Burkina Faso)

Cette région, explorée par la MESAO, se situe en dehors des zones de production des céramiques dogon. Elle n'est donc citée ici que pour mémoire. Notre séjour à Diékan au Mali (13), village ne possédant pas de potières, a été l'occasion d'étudier la céramique d'un village « boron », fraction bwa parlant le dioula, mais restée animiste contrairement aux Dafi. La céramique de cette agglomération, construite dans un petit vallon situé en arrière de la Falaise, appartient essentiellement à la tradition C2 (Dafi), mais présente également un faible pourcentage de poteries de traditions A et bwa.

Le Séno méridional au nord de Yélé

Une courte mission dans le Séno méridional a été effectuée à l'occasion d'un séjour à Yélé (21). La région est essentiellement occupée par des potières femmes de forgerons des Tomo et des potières dafi (tradition C2). Les montages observés à Yélé comportaient des céramiques

montées sur fond retourné (tradition C1). La même mission a permis d'étudier les potières de Sadia (26), l'un des grands ateliers de production de poteries de tradition A en Pays tomo.

Le Séno central

Cette région a fait l'objet d'une prospection très systématique lors de trois missions consécutives autour des villages de Donhalé (30), Pomboro Dodiou (40), Yadianga (55) et Diennsagou (64) près de Madougou. La région se trouve à cheval sur les zones de parlers tengu kan, togo kan, tòrò sò et jyamsay tegu. Elle est occupée par des potières de traditions B et C2. Des potières de tradition C2 se retrouvent en zone de parler tengu kan, au-delà des limites occupées par les Tomo. On observe certains gros ateliers de tradition A comme Diennsagou, en relation avec un peuplement paysan issu de la Falaise.

Le Plateau méridional au sud de la piste Somadougou – Bankas

La région située au sud de la piste Somadougou – Bankas a été systématiquement explorée à partir de Néné (90) et jusqu'aux marges du Pays bwa. Ont également été pris en compte les villages dogon des marges deltaïques comme Goundaka (100), Guiloveli (101), Mona (108) ou Bangaché (109). La zone est essentiellement occupée par des potières des Tomo pratiquant la tradition C1. On observe également quelques potières de tradition A très isolées. Au nord de la zone, les deux seuls ateliers comprenant un nombre important de potières de tradition A sont Modjodjé-lé (18) et Gani do (111) sur le bord du Plateau.

Le Plateau central au sud de la route Sévaré – Bandiagara-Sanga

Le Pignari a été abordé à travers des enquêtes menées à Bolimmba (126) et Vouin (127) en zone ampari pa (forgerons Dyon-dempé et Irin), ainsi qu'à Koko (16), Niongono (17), Fiko (125) et Kakoli (124) en zone de parler mombo (forgerons irin). La région est occupée par des potières de tradition D. Dans la zone Djiguibambo (142) – Bandiagara – Douro (148), en zone de parler donno-sò (province du Kamma), nous rencontrons des potières de tradition C issues des Tomo, mais mariées avec des Jèmè Irin. La tradition A reste limitée à la zone de parler donno sò (Sibi Sibi (146) par exemple). On notera dans ce cadre les travaux ethnohistoriques et archéologiques menés par Anne Mayor dans la région du site archéologique d'Ounjougou qui apportent des informations importantes sur l'évolution historique des traditions A et D dans le cadre du peuplement ancien de la région (Mayor *et al.* à paraître). Rappelons également que les forgerons irin font aujourd'hui l'objet d'enquêtes approfondies dans le cadre du projet « Ounjougou » sous la responsabilité de Vincent Serneels, Sébastien Perret et Caroline Robion.

Le Plateau septentrional

La partie septentrionale du Plateau a été systématiquement explorée à l'occasion de deux missions, à l'exception de la partie occidentale de la dépression longeant la contre-escarpe Nord (zone de parler tiranige diga), qui, dépourvue de production potière, s'approvisionne en céramique somono sur le marché de Kona. Le Plateau septentrional est essentiellement occupé par des forgerons irin et des potières de tradition D. On observe néanmoins un certain nombre de gros ateliers de tradition A. Ces derniers sont essentiellement situés dans le quart sud-est du Plateau, en zone de parler donno sò (Danibomboleye (122), Douliki (28), Soroli (29), Tinntimbolo (150), Koundougou (138) et, plus marginalement, dogul dom (Benndieli, 137). La tradition A s'est également implantée récemment en zone de parler bondum dom dans le village de Mongui (156), sur le rebord septentrional du Plateau. L'étude de deux sites d'anciens villages précédant la fondation de Dogani a également été l'occasion d'approfondir l'histoire des traditions A et D.

La Falaise de Kani Bonzon à Douentza

La Falaise n'a pas été systématiquement explorée du fait des difficultés d'enquête liées au développement touristique de la région. Nous disposons néanmoins d'une information suffisante sur cette région. Au sud, nous avons enquêté dans les villages de Enndé (62) et Bagourou (63), dont les forgerons sont des Irin. La tradition pratiquée dans ces deux villages, où un certain nombre de potières originaires du Plateau ont appris la céramique après leur mariage, est la tradition C2.

Nous pouvons également mobiliser les données recueillies par les missions hollandaises sur la tradition A dans la partie centrale de la Falaise à Tirelli, ainsi qu'à Hamdulai et Bisoy, deux quartiers de plaine proches de ce dernier village (BEDAUX 1986a et b). Pour le Nord, nous disposons d'une bonne information pour le Dianwéli et la région de Douentza partagée entre un peuplement dogon ancien dont les femmes pratiquent la tradition A, présente à Gamni (75), et un peuplement houmbébé plus récent, dont les femmes de forgerons Jèmè na pratiquent le tradition B à Dianwéli Maoundé (72) et Dianwéli Kessel (73). La question de la présence d'une tradition B2 dans la région reste peu probable, mais ceci nécessiterait un complément d'enquête.

Le Mondoro-Dinangourou

Le Mondoro-Dinangourou, occupé par des femmes de Jèmè na pratiquant la tradition B2, a fait l'objet de la dernière mission. La région a été systématiquement échantillonnée à partir de Sobengouma (162) et Dinangourou (163), mis à part la région de Yoro et les villages situés en territoire burkinabé. On notera dans ce cadre le très grand nombre de potières de tradition B2 du village de Douari (170) et la présence, exceptionnelle en territoire malien, d'une famille de forgerons mossi à Gangafani (171). Les données récoltées sont suffisantes pour avoir une bonne idée de la situation des villages houmbébé les plus septentrionaux comme Péto Kobi, Toulévendu, Sambaladio et Isey. La plus faible densité du peuplement explique la dispersion des points d'enquêtes si l'on compare la situation à celle du Séno central.

Le Gourma-des-Monts

Le Gourma-des-Monts, de Douentza au Hombori, nous est désormais bien connu, le peuplement se concentrant aux abords des massifs montagneux et évitant à la fois les zones sableuses septentrionales et les régions de brousse tigrée séparant la région des peuplements houmbébé méridionaux. La zone reste complexe sur le plan des traditions céramiques. A l'ouest, Tébi Maoundé (89) constitue aujourd'hui, avec Oualo, l'un des rares ateliers de tradition A de la région. On peut saisir dans ce village le passage historique de la tradition A ancienne du Sarnyéré à la tradition A actuelle. Dans la zone centrale, les monts de la région de Boni (76), du Sarnyéré (1 à 4) au Mont de Tabi (78), est occupée par la tradition E partagée entre les Dogon et les Rimaïbé. Cette tradition a fait l'objet en 1976 d'une étude ethnohistorique et archéologique particulière (GALLAY 1981). Tout à l'ouest, le Hombori présente une situation de déculturation avancée, les Dogon de la région revendiquant aujourd'hui une identité sonraï. La production céramique de la zone est aujourd'hui uniquement sonraï avec une tradition de femmes de forgerons se démarquant clairement des productions sonraï du Gimbala étudiées par la MESAO (patronymes *Niaka, Mabo* et *Dougoussari*). Enfin toute la zone, y compris anciennement le Hombori, abrite des forgerons Jèmè na de la famille *Maiga*, dont les femmes pratiquent la tradition B, comme c'est la cas aujourd'hui à Sétaka (87), Gono (86), Boumban (88) et, avec quelques restrictions, à Ela Boni (80).

Sphères d'endogamie et insertion géographique

Comme nous l'avons montré, les sphères d'endogamie jouent un rôle absolument central dans les modalités d'articulation entre les sphères d'activités technoéconomiques et la structure sociale des populations de l'Afrique sahélienne. Les déplacements des potières entre leurs lieux de naissance, où elles apprennent leur métier – le plus souvent auprès de leurs mères – et leur lieu de résidence après mariage, où elles développent leurs activités artisanales, constituent le mécanisme fondamental assurant la délimitation spatiale des aires de productions des poteries des différentes traditions. Ces limites, imposées par les contraintes des déplacements pédestres et des connaissances limitées de l'environnement géographique lointain, sont les mêmes que celles que l'on identifie pour la diffusion des produits manufacturés, à l'exception, importante, des castes de marchands.

Les données récoltées (2028 potières, 171 villages) répondent parfaitement aux objectifs du programme et permettent de dresser des cartes précises des sphères d'endogamie et de calculer les courbes de mariage propres à chaque tradition (courbes A1 et A2, nombre de mariages en fonction de la distance village de naissance – village de résidence).

Pour chaque tradition, nous pouvons donc disposer des données suivantes :

- Pourcentages des potières se mariant au sein d'un même village et à l'extérieur.
- Courbe A1 des mariages extra-villageois statistiquement définie par une moyenne, un mode, une médiane et un certain pourcentage de mariages situés en deçà d'une certaine distance, (limite donnée par 85% des seuls mariages extra-villageois). Cette seconde courbe exclut les mariages intra-villageois de distance zéro. Cette donnée correspond dans notre terminologie à un mécanisme élémentaire en relation avec les contraintes de déplacement.
- Courbe générale A2 des mariages statistiquement définie par une moyenne, un mode, une médiane et un certain pourcentage de mariages situés en deçà d'une certaine distance (limite donnée par 85% de l'ensemble des mariages). Cette première courbe inclut les mariages intravillageois de distance zéro. Cette donnée correspond dans notre terminologie à une régularité rendant compte globalement de deux mécanismes distincts, l'endogamie villageoise et les contraintes de déplacement.

Les courbes A1 des mariages extra-villageois restent néanmoins plus intéressantes dans la mesure où ce qui est mesuré concerne les paramètres géographiques de la mobilité des potières.

De plus, ces paramètres peuvent se calculer soit sur la totalité des données, soit en séparant la génération des potières enquêtées de la génération des enseignantes, une démarche qui permet de saisir d'éventuelles différences entre la génération G-0 et la génération G-1 et donc d'aborder une certaine dynamique historique.

On fera remarquer que ces mécanismes ne tiennent pas compte des « migrations » historiques qui, dans le cadre notamment de la recherche de nouveaux terroirs, peuvent assurer des déplacements importants des centres de gravités des traditions. Il s'agit là d'une question d'ordre historique qui n'est pas abordée de manière systématique dans le cadre de ce travail.

Les lieux de naissance des potières associés à leurs patronymes (hérités de leurs pères), ainsi que leurs lieux de résidence associés aux patronymes de leurs maris permettent de dresser des cartes détaillées de la répartition des castes de forgerons dans l'espace et des relations entre ces implantations et les diverses zones linguistiques. Les noms de clans patronymiques constituent donc un aspect important de la définition des traditions. La documentation récoltée permet une approche systématique de cette question et donc une cartographie précise des lieux d'implantation des diverses familles, même si le village n'a pas fait directement l'objet d'enquêtes (***Fig. 1.26***).

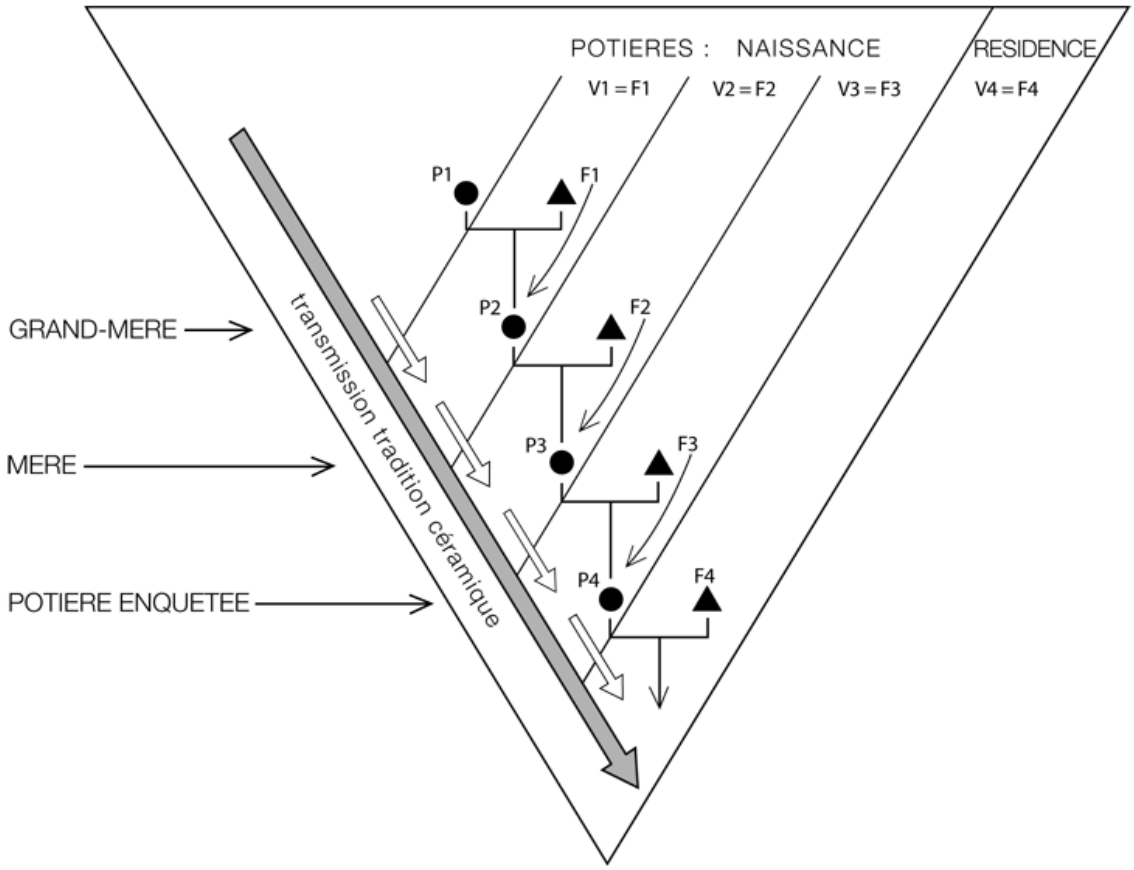


Fig. 1.26*. Relations entre lieux de résidence des potières et localisation des familles patronymiques de forgerons. Flèche grise : transmission de la tradition dans les cas les plus fréquents. Flèches simples : transmission des patronymes. Flèches blanches : déplacement des potières au moment du mariage. P : potières. F : forgerons. V : villages. Dessin Serge Aeschlimann.*

Quelques remarques permettent d'enrichir cette problématique.

Relations entre castes de forgerons et peuplements paysans

Le patronyme est le nom de famille que porte l'individu. Il se transmet par voie de sang suivant une filiation patrilinéaire, l'épouse conserve son nom, mais ses enfants prennent le nom du père.

Le plus souvent les forgerons prennent le nom de leurs maîtres. Il existe donc une étroite relation entre familles de forgerons et familles de paysans qui peuvent s'étendre sur plusieurs générations. Selon les enquêtes menées par Caroline Robion-Brunner sur le Plateau, le forgeron qui quitte son village d'origine pour travailler ailleurs, s'établit dans un lieu où une famille dogon possède le même patronyme. On constate néanmoins que l'artisan peut changer de nom et prendre le nom de la famille fondatrice de son nouveau lieu de résidence. L'étude des patronymes permet de différencier les familles de forgerons au sein d'une même caste et suivre leurs déplacements dans l'espace.

La question de l'indépendance des familles de forgerons par rapport à la mosaïque du peuplement paysan est une question importante pour laquelle il n'existe pas de solution toute faite. De la réponse apportée à cette question dépend la possibilité ou non de remonter de l'examen d'une tradition céramique de femmes de forgeron à celui du peuplement paysan qui pourrait lui être lié.

Dans l'idéologie locale, le forgeron se considère comme indépendant. Lorsqu'on l'interroge, il se dit forgeron, il ne se dit pas dogon (ou bambara, ou peul….). Ce point de vue a longtemps accrédité l'idée d'une grande indépendance des deux types de formations sociales. Cette vision est certainement valable sur le long terme historique au cours duquel on observe de nombreux cas de recompositions des partenariats techno-économiques.

La situation sur le court terme accrédite par contre l'idée de liaisons très fermes entre familles de paysans et familles de forgerons. Mais cette situation présente des exceptions. C'est le cas par exemple de plusieurs familles de Jèmè yélin établies en plaine au-delà de la zone occupée par les paysans tomo, en zone de parler tengu kan ou sur le Plateau dans des villages de parler donno sò comme à Bodio (familles *Arama* et *Djo*) ou tòrò tegu comme à Anakanda (famille *Arama*).

Relations entre familles patronymiques et castes

On notera que l'espace endogamique se situe non au niveau des familles patronymiques, mais, de manière générale, au niveau de la caste, ainsi au sein des Jèmè na (traditions B1 et B2), des Jèmè irin (tradition D), des Jèmè yélin (tradition C), etc. Il n'existe en effet aucune barrière entre les diverses familles d'une même caste. Des alliances préférentielles au sein d'une même famille (endogamie patronymique) ou entre deux familles particulières d'une même caste (échange restreint) paraissent difficiles à démontrer.

Certaines situations intermédiaires existent néanmoins. Une même caste peut en effet se scinder en plusieurs sphères d'endogamies distinctes réunissant des familles patronymiques distinctes. C'est le cas des Jèmè na qui se sont séparés en deux unités distinctes résultant d'histoires distinctes, dont les traditions céramiques B1 et B2 sont les marqueurs.

Relations entre potières et castes de forgerons

D'une manière générale, les potières pratiquant une tradition céramique particulière sont donc étroitement liées aux castes forgerons au sein desquels elles trouvent des conjoints potentiels. Cette situation permet donc de passer de la reconnaissance d'une tradition céramique à l'identification d'une caste de forgerons.

Les limites d'une caste n'en restent pas moins quelque peu perméables. Il est en effet possible pour des femmes d'une certaine caste de se marier avec un forgeron d'une autre caste implanté dans des villages proches. Nous avons, au cours de nos enquêtes, identifiés plusieurs cas de ce genre.

Tant au pied de la Falaise dans la région d'Enndé, que sur le Plateau dans le triangle Djiguibambo-Bandiagara-Douro des potières originaires de la Plaine et pratiquant la tradition C se sont mariées dans des familles de forgerons Irin. Les potières ont conservé ici la tradition apprise dans l'enfance, tradition qu'elles ont pu transmettre à des femmes issues de la caste d'accueil.

Le cas inverse existe dans le Dinangourou où la caste d'accueil semble conditionner le type de tradition céramique. Il convient néanmoins de signaler que nous nous trouvons ici au sein d'une même caste, les Jèmè na. Ainsi, les femmes issues de familles *Maiga* originaires du Nord ont passé de la tradition B1 à la tradition B2 en venant s'établir dans la région occupée par les Houmbébé. De même les femmes issues de milieux pratiquant la tradition B2 semblent avoir passé à la tradition B1 lorsqu'elles sont venues se marier dans la région de Koro au sein de familles de patronymes *Niangali*, dont les femmes pratiquent habituellement la tradition B.

Insertion linguistique

On possède une documentation adéquate pour analyser les relations entre les diverses traditions céramiques, les acteurs sociaux - paysans, forgerons et potières – et les divers dialectes parlés dans le Pays dogon, y compris pour certaines langues étrangères impliquées dans cette présentation : dioula, sonraï, peul et mossi. La carte linguistique manuscrite consultée à la Mission culturelle de Bandiagara ainsi que les données, plus détaillées, publiées par HOCHSTETLER (2004), dont la précision a été vérifiée sur le terrain, permet une excellente approche géographique de la question.

La question des relations entre traditions et langues constitue un enjeu certain dans une recherche historique pour laquelle facteur linguistique revêt aujourd'hui une importance considérable. On notera que les équivalences entre unités linguistiques et caractéristiques culturelles peuvent s'établir à des niveaux taxonomiques variés.

Récemment, David (STERNER & DAVID 2003) a établi une équivalence entre le phylum Nilo-saharien (auquel on rattache le sonraï) et la technique du pilonnage sur forme concave. Cette équivalence se marque notamment à travers la répartition géographique des percuteurs d'argile (HUYSECOM 1991-92, 1996). On se réfera aux travaux d'Anne Mayor (MAYOR, HUYSECOM *et al.* 2005 ; MAYOR 2005, 2011a) pour un tour d'horizon de cette question à l'échelle du Mali.

La situation en pays dogon est compliquée du fait de la multiplication des parlers et de notre ignorance actuelle des relations taxonomiques et génétiques liant les multiples dialectes considérés comme « dogon », les classements et la terminologie proposée variant notablement d'un auteur à l'autre. Nous avons vu également que l'intercompréhension fluctue fortement selon les couples de parlers, mais qu'elle est, le plus souvent, quasi nulle.

On voit néanmoins se dessiner aujourd'hui une bonne adéquation entre les différentes zones dialectales et les traditions. On ignore malheureusement aujourd'hui pratiquement tout du conditionnement ethnohistorique de ces concordances (***Fig. 1.15 et 1.16***).

Chaînes opératoires de montage

Sur un fond technique commun (montage sans ECR, recours à des colombins lors de certaines phases du montage, cuisson au contact direct de combustible), les diverses traditions céramiques dogon présentent une première série de différences que l'on peut qualifier de « stylistiques » (GALLAY 2005). Ces dernières reposent essentiellement sur la manière d'aborder la première partie du montage de la céramique, c'est-à-dire le façonnage de la préforme. La présence de supports rotatifs particuliers et de certains outils permettent également de préciser ces composantes qui relèvent plus de choix esthétiques que de contraintes techniques.

La documentation récoltée (64 montages « dogon » enregistrés) répond aux objectifs fixés et permettent une excellente délimitation des chaînes opératoires propres à chaque tradition ainsi que des confrontations éventuelles avec les techniques céramiques du Delta intérieur. La banque de données ETIC regroupant tous les montages observés, zone du Delta intérieur comprise, compte aujourd'hui 305 montages (BD poteries) comportant 2559 dispositifs (BD assiettes) et 20281 gestes (BD opérations). La banque de données EMIC comptabilise elle 9183 gestes.

Typologie esthétique des traditions

La documentation iconographique récoltée est suffisante pour dresser un tableau des traditions sur le plan esthétique, tant sur le plan morphologique que décoratif.

Cette partie fait appel à la notion de style. Le style découle directement des caractéristiques esthétiques, mais il recouvre ici une réalité opératoire d'un autre ordre. Sont en effet considérées comme appartenant au domaine du style les caractéristiques esthétiques intégrées dans un système d'oppositions considérées comme significatives, et reconnues comme telles par la société étudiée ou par le scientifique. Comme tout autre domaine des sciences humaines, l'analyse du style pose le problème de la distinction entre le discours de l'observateur et le discours de l'observé. Dans le cadre de la céramique dogon, la notion de style peut être utilisée pour connoter les différences caractérisant les diverses traditions céramiques observées. Ces dernières sont de deux types.

Les premières concernent certains choix techniques opérés par les potières des diverses classes artisanales dans la chaîne opératoire de montage des céramiques (cf. supra).

La deuxième série de caractéristiques concerne essentiellement les décors et la morphologie des bords car la morphologie générale des récipients présente de très faibles variations entre traditions du fait d'un ensemble de contraintes fonctionnelles absolument identiques dans les diverses populations (DE CEUNINCK 1992). Parmi les décors, on distinguera les effets décoratifs liés directement aux techniques de base comme les impressions de nattes de divers types, des décors proprement dits combinant des impressions, dont des impressions roulées, des incisions, des cordons ou des mamelons modelés et des décors peints. Ces décors participent d'une esthétique décorative apparemment totalement dépourvue de connotations symboliques.

Dans la conception soutenue ici, la définition du style débouche sur une typologie de caractère scientifique regroupant une série de caractéristiques pertinentes permettant de distinguer les traditions les unes des autres en vue d'une identification de type ethnohistorique. Il ne s'agit

donc pas de l'expression d'un discours indigène, même si certaines des caractéristiques retenues peuvent apparaître dans la bouche de nos interlocutrices.

La documentation récoltée lors des missions en Pays dogon est numériquement moins abondante que dans le cas du Delta intérieur du Niger puisque que nous n'avons pas procédé à des inventaires exhaustifs de concessions. L'échantillonnage récolté grâce à la collaboration de Youssouf Kalapo permet néanmoins de dresser un tableau contrasté des différentes traditions, même s'il peut difficilement déboucher sur des données statistiques pertinentes.

Ethnohistoire

Le présent projet ne prévoit pas dans ses objectifs de volet « ethnohistorique », même si le projet a intégré les données historiques disponibles dans la littérature ou recueillies de façon non systématique lors de certaines enquêtes.

Les enquêtes menées auprès des potières permettent néanmoins une approche systématique du « temps court » par confrontation entre la situation actuelle des potières contactées (génération G-0) et la situation vécue par les enseignantes (génération G-1).

Les données fournies au sujet des lieux fréquentés par les « enseignantes » permettent ainsi d'introduire une dimension historique systématique de profondeur P-1, soit d'une génération. Il convient d'exploiter systématiquement cette information dans le cadre de la définition de mécanismes dynamiques. L'abandon temporaire du Plateau méridional ou la dynamique spatiale de la tradition B1 sont des exemples de telles approches.

Dynamique du peuplement dogon du Plateau méridional (traditions A et C1)

Le cumul des informations recueillies sur les sphères d'endogamies et sur les déplacements récents des potières de tradition A, des castes de forgerons et des potières de tradition C1 permettent de mettre en évidence ce qui semble être le caractère extrêmement récent du (re)peuplement tomo de la partie méridionale du Plateau, peuplement qui pourrait remonter aux années 40.

Dynamique du peuplement forgeron Jèmè na dans la plaine du Séno (tradition B)

Les déplacements des potières de la tradition B semblent se dérouler selon deux modes qui donnent à la courbe matrimoniale son allure particulière. Les déplacements à longue distance des potières les plus âgées, englobant le territoire de l'ancien Yatenga, s'opposent aux déplacements plus limités des potières les plus jeunes qui définissent aujourd'hui une nouvelle aire d'endogamie centrée sur la partie centrale de la plaine du Séno. Cette structure spatiale et chronologique serait la marque, du moins pour certaines familles, d'une migration récente et d'un retour en direction des terroirs anciens (GALLAY 2003a).

Ce résultat montre la pertinence du lien que nous établissons entre les traditions céramiques et l'histoire des peuplements.

Données pertinentes non systématiques

Peuplement non paysan et déterminants patronymiques

On dispose de données isolées qui ne permettent pas d'aborder cette question de façon systématique. Le cadre linguistique reste néanmoins une bonne base de réflexion. La carte

linguistique peut être complétée par les informations récoltées sur les dialectes parlés par les potières.

L'état de nos connaissances ethnohistoriques sur l'histoire du peuplement dogon dépend du travail de plusieurs chercheurs, qui ont récolté de nombreuses traditions orales (GRIAULE 1938 ; DIETERLEN 1941 ; GALLAIS & MARIE 1975 ; Bouju 1984, 1995a et b ; MARTINELLI 1995 ; KERVRAN & TEMBELY 1999 ; HOLDER 2001).

On opposera ici les hypothèses développées au niveau linguistique contrastant un peuplement issu de plusieurs vagues migratoires d'origine extérieures au scénario d'une différenciation *in situ* proposé par Roger Blench en notant que les réflexions développées à ce jour se situent plutôt dans le contexte de la première alternative.

Ainsi, selon Anne Mayor (MAYOR *et al*. 2005), la multiplicité des dialectes dogon et leurs différences très importantes révèlent à la fois la complexité de l'histoire du peuplement, faite de plusieurs vagues de migrants aux origines diverses, et des phénomènes de différenciation linguistique, liés à l'isolement des groupes à certaines époques. La connaissance encore très partielle de ce thème (CALAME-GRIAULE 1952, 1956, 1968b ; HOCHSTETLER & DURIEUX 2004) se reflète notamment dans l'incertitude classificatoire dont les langues dogon font l'objet.

Un scénario général de dispersion des Dogon à partir de Kani-na, point d'arrivée de la migration principale au pied de la Falaise, a été principalement décrit par DIETERLEN (1941). Cette migration concerne les trois tribus dont l'ancêtre commun est le Lébé, à savoir les tribus Dyon, Ono et Arou (la fraction Domno étant considérée soit comme une tribu à part entière, soit comme une partie des Ono). Ces informations ne permettent toutefois pas de fixer le cadre chronologique absolu du peuplement. Par ailleurs, ces traditions ne concernent qu'une petite zone du Pays dogon, soit la partie centrale de la falaise de Bandiagara.

Anne Mayor a d'autre part montré pour le Plateau central l'ambiguïté des relations entre peuplements et traditions céramiques. Si l'analyse des vestiges céramiques trouvés dans certains sites archéologiques permettent d'utiles inférences sur l'histoire du peuplement, les enquêtes menées sur l'histoire récente de certains villages montrent que l'on peut très bien assister à un renouvellement important des traditions céramiques dans le cadre de l'histoire d'une même communauté ethno-linguistique.

Deux pistes nous semblent aujourd'hui ouvertes pour tester la pertinence des relations entre traditions céramiques et peuplements, celles des relations entre tradition A et les clans issus de Kani na ainsi que celles des relations entre tradition B2 et tribu Ono (GALLAY 2012b).

Typologie fonctionnelle

L'identification de la fonction des poteries constitue, pour l'archéologue, un enjeu important. Les typologies proposées ici répondent à un objectif d'ordre ethnoarchéologique précis que l'on peut formuler en une question : est-il possible d'identifier la fonction d'un récipient en se basant sur les seules trois mesures principales de ce dernier ?

Ce type d'analyse nécessite des corpus importants de céramiques aux fonctions identifiées et dont les trois dimensions clés, diamètre maximum, hauteur et diamètre de l'encolure, sont connues. La documentation à disposition ne permet malheureusement pas d'aborder toutes les traditions identifiées. On se limitera donc aux traditions A (114 exemplaires), B2 (92 exemplaires), C1 (89 exemplaires) et D (106 exemplaires). Seules quelques données complémentaires sont en effet disponibles pour les traditions B, E et sonraï du Hombori.

Phénomènes d'acculturation

Malgré l'autonomie certaine des diverses traditions, les phénomènes d'acculturation jouent un rôle important dans le dynamique de ces dernières. Aucune tradition n'est en effet totalement imperméable aux influences extérieures. Toutes les traditions peuvent influencer, d'une manière ou d'une autre, les traditions voisines. Ces influences, qui restent pourtant limitées, sont rendues possibles à travers des contacts épisodiques ou continus et des migrations des potières avec ou sans intermariages entre les classes artisanales.

L'une des meilleures analyses consacrées à cette question est celle qu'à conduite GELBERT (2000, 2001a et b, 2003b) dans la vallée du Fleuve au Sénégal à propos des contacts entretenus entre la tradition toucouleur de creusage de la motte (tradition 1) et la tradition soninké employant le façonnage sur fond retourné (tradition 2).

Notre collègue a pu montrer à cette occasion que des potières toucouleur habitant une zone proche de l'aire géographique soninké ont pu acquérir la technique du fond retourné, comme cela a été le cas pour celles d'entre elles qui se sont établies en zone soninké.

L'analyse des conditions de l'emprunt distingue dans ce phénomène plusieurs paramètres et oppose notamment le processus de l'emprunt du contexte d'actualisation de ce dernier. Dans le cas de l'adoption de la technique du fond retourné, on distingue dans le *processus de l'emprunt* :

1. La tâche technique :
   - aucune contrainte motrice,
   - aucune conséquence sur la chaîne opératoire,
   - forte augmentation de l'efficience,
   - baisse de la qualité fonctionnelle.
2. L'environnement :
   - aucune contrainte concernant l'acquisition des matières premières.
3. Le sujet :
   - perception de l'emprunt,
   - volonté d'augmenter le rendement.

Le *contexte d'actualisation* se caractérise quant à lui par une grande échelle de production et des contacts au moins indirects avec la tradition.

Dans le cas de la boucle du Niger, MAYOR (2005) a montré qu'une histoire des traditions céramique sur le long terme, soit trois millénaires, ne peut éliminer la prise en compte d'hypothèses ad hoc faisant intervenir à certains moments de l'histoire, des changements de traditions céramiques selon des mécanismes d'invention ou d'emprunt.

L'étude des phénomènes d'acculturation ne figurait pas dans les objectifs des missions organisées en Pays dogon. Quelques données factuelles sont néanmoins disponibles bien que nous n'ayons pas axé nos enquêtes sur cette question selon le protocole très complexe mis au point à propos des traditions du fleuve Sénégal.

Les plus intéressantes concernent, comme dans cette région, l'adoption et la diffusion du pilonnage sur forme convexe (technique du fond retourné). Cette technique se rencontre en

effet dans les régions entourant le Pays dogon, notamment dans le Delta intérieur, au sein des traditions bambara et peul ainsi qu'au nord chez les Rimaïbé du Gourma-des-Monts.

Un second exemple concerne les diverses techniques de façonnage par pilonnage sur forme concave. Ces dernières se distinguent notamment par le type de support fixe qui imprime sa marque sur le corps de la poterie : moule de bois (tradition peul), moule d'argile crue (tradition somono, tradition sonraï du Hombori), natte commune (traditions peul et sonraï du Gimbala), natte de fibres d'écorce de baobab (tradition Dogon A), moule massif d'argile cuite (traditions B1 et B2). Les observations effectuées dans le Dianwéli, région au contact avec le monde peul, montre que les potières Jèmè na utilisent fréquemment comme support une natte commune, ce qui rend les poteries produites dans le cadre de la tradition B quasi indiscernables des poteries peul.

Données ponctuelles

Apprentissage

Dans un travail déjà ancien, Valentine Roux oppose le tournage, une méthode d'apprentissage longue et difficile, au montage au colombin correspondant à un apprentissage court et facile et étudie les conséquences de cette situation sur le plan de l'organisation de la production (ROUX 1990).

Cette opposition n'a que peu d'utilité dans le cadre des traditions céramiques dogon qui se situent toutes du côté des « techniques d'apprentissage simples et rapidement maîtrisables ». Cette situation demanderait à être approfondies car il est évident que les diverses techniques génériques présentent certainement des paliers dans les difficultés rencontrées au cours de l'apprentissage de leur maîtrise.

On ne possède malheureusement qu'une documentation très lacunaire sur ce sujet qui ne faisait pas partie des objectifs retenus, ce domaine n'ayant été abordé qu'au court de la dernière mission, et de façon très superficielle. Les renseignements obtenus auprès des potières permettent néanmoins d'opposer le creusage de la motte, nécessitant un apprentissage jugé court au pilonnage sur forme concave nécessitant un apprentissage plus long. La technique du fond retourné, conformément aux observations effectuées au Sénégal, devrait se situer en deçà, au sein d'un apprentissage très court.

Les observations restent néanmoins superficielles dans la mesure où il n'y a eu ni expérimentation, ni de problématique de compréhension des mécanismes.

Processus de diffusion des poteries

L'étude des mécanismes de diffusion des poteries n'entre pas dans les objectifs du présent projet. Les processus de diffusion ne devraient néanmoins ne pas être très différents de ceux observés dans le Delta, dont nous avons déjà rendu compte (GALLAY & DE CEUNINCK 1998 ; DE CEUNINCK 2000 ; GALLAY 2010a).

On retiendra néanmoins la question de la diffusion de la céramique somono de Kona car il s'agit d'un mécanisme jusqu'alors inconnu : la diffusion « commerciale » de céramiques étrangères par des femmes de paysans. Comme nous le verrons, les données récoltées lors de la dernière mission permettent d'accorder à ce phénomène une certaine profondeur historique.

Consommation de la poterie

L'étude des mécanismes de consommation n'entre pas dans les objectifs du présent projet. On retiendra comme exemple ponctuel le cas des deux concessions de Niongono (traditions A et D. GALLAY *et al.* 2003), auquel on pourra joindre l'étude de la concession des forgerons de Ka In Ouro (tradition B). Les enquêtes menées par la MESAO à Diékan peuvent fournir quelques données complémentaires.

Techniques métallurgiques

L'étude de la métallurgie ne concerne pas le projet. On présentera néanmoins à titre ponctuel la métallurgie du cuivre et de l'argent chez les Jèmè na sur la base des observations effectuées à Yadianga (GALLAY & DE CEUNINCK 2001 ; GALLAY 2003a) et Dinangourou.